

Pierre Teilhard de Chardin
[1771-1955]
jésuite, paléontologue et philosophe français

(1965)

Œuvres de Pierre Teilhard de Chardin. 9.

SCIENCE ET CHRIST

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
infirmière, professeure retraitée de l'enseignement des soins infirmier
au Cégep de Chicoutimi

[Page web](#). Courriel: mgsaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, infirmière, professeure retraitée de l'enseignement des soins infirmiers au Cégep de Chicoutimi. Courriel: mgsaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Pierre Teilhard de Chardin

SCIENCE ET CHRIST.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1965, 293 pp. Collection : Œuvres de Pierre Teilhard de Chardin, 9.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 26 septembre 2015 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



[4]

ŒUVRES DE TEILHARD DE CHARDIN

AUX MÊMES ÉDITIONS

- I. [LE PHÉNOMÈNE HUMAIN](#)
- II. [L'APPARITION DE L'HOMME](#)
- III. [LA VISION DU PASSÉ](#)
- IV. [LE MILIEU DIVIN](#)
- V. L'AVENIR DE L'HOMME
- VI. L'ÉNERGIE HUMAINE
- VII. L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE
- VIII. [LA PLACE DE L'HOMME DANS LA NATURE](#). (Le Groupe zoologique humain, éd. reliée)
- IX. CE QUE JE VOIS.

[HYMNE DE L'UNIVERS](#)

- CAHIER 1. CONSTRUIRE LA TERRE
- CAHIER 2. RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR
- CAHIER 3. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN ET LA POLITIQUE AFRICAINE
- CAHIER 4. LA PAROLE ATTENDUE

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

LE GROUPE ZOOLOGIQUE HUMAIN

Collection « Les savants et le monde »
Éditions Albin Michel

LETTRES DE VOYAGE DE 1923 À 1955
recueillies et présentées par Claude Argonnès
Éditions Grasset

LA GENÈSE D'UNE PENSÉE

Lettres de 1914 à 1919
Éditions Grasset

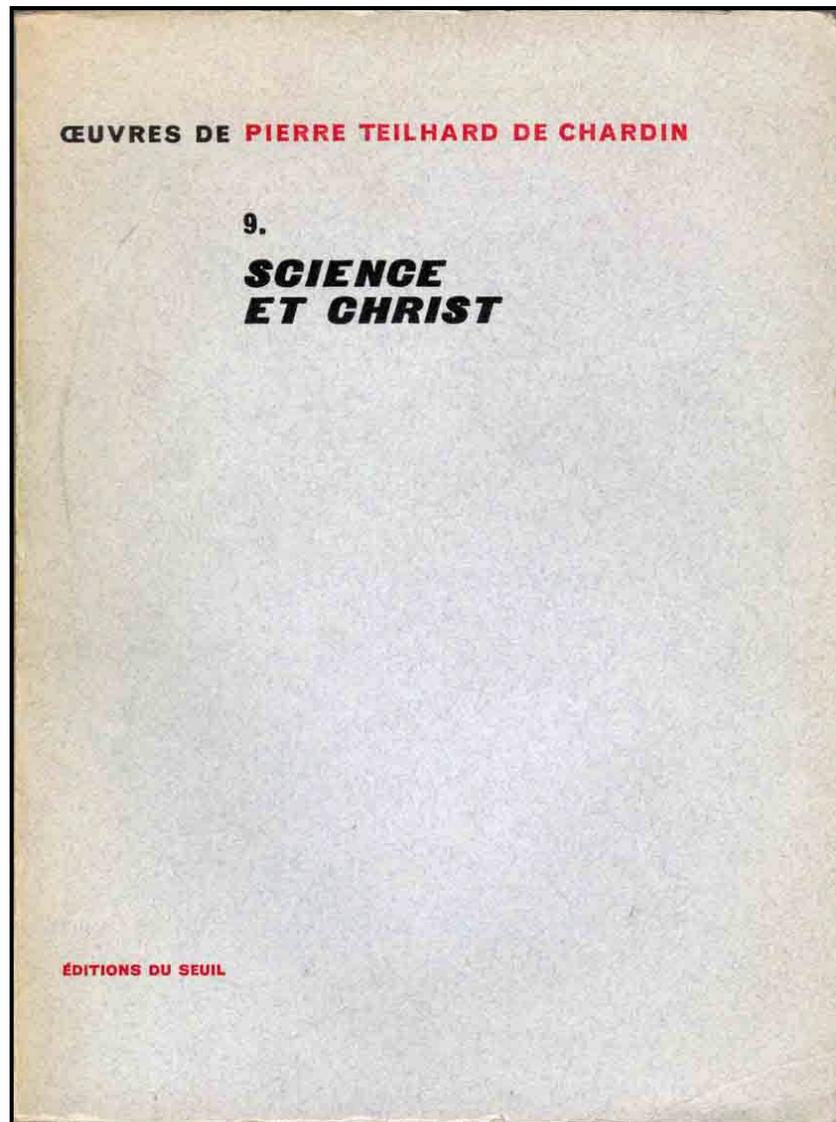
ÉCRITS DU TEMPS DE LA GUERRE (1916-1919)

Éditions Grasset

[5]

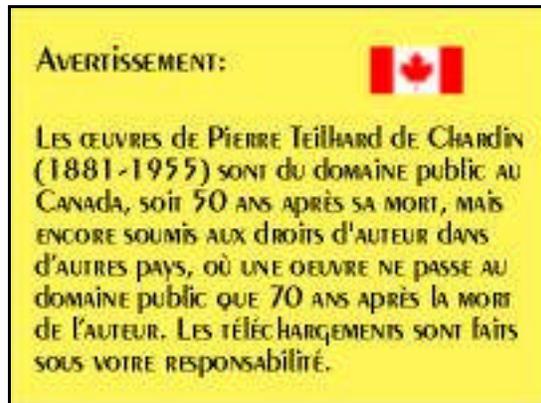
Pierre Teilhard de Chardin

SCIENCE ET CHRIST



Paris : Les Éditions du Seuil, 1965, 293 pp. Collection : Œuvres de Pierre Teilhard de Chardin, 9.

Avertissement:



Les œuvres de cet auteur sont dans le domaine public au Canada, mais encore soumises aux droits d'auteur dans certains pays, notamment en Europe et/ou aux États-Unis.

Les téléchargements sont faits sous votre responsabilité.

[7]

SCIENCE ET CHRIST

publié
 sous le Haut Patronage
 de Sa Majesté la Reine Marie-José,
 et sous le patronage
 I. d'un Comité scientifique
 II. d'un Comité général

I. COMITÉ SCIENTIFIQUE

ARAMBOURG (Camille)	Professeur honoraire de Paléontologie au Museum National d'Histoire Naturelle.
BARBOUR (Dr George B.)	Professeur de Géologie, Doyen honoraire de la Faculté des Arts et Sciences de l'Université de Cincinnati.
CHOUARD (Pierre)	Professeur à la Sorbonne (Physiologie végétale).
CORROY (Georges)	Doyen de la Faculté des Sciences de Marseille.
CRUSAFONT PAIRO (Dr M.)	Dr. ès Sciences, Commandeur de l'Ordre d'Alphonse X le Savant, Chef de Section de la C.S.I.C., Professeur de Paléontologie à la Faculté des Sciences d'Oviedo.
FAGE (Louis),	Ancien Président de l'Académie des Sciences.
GARRON (Miss Dorothy A. E.)	Doctor of Science, Oxford University, Fellow of the British Academy.
GEORGE (André)	Directeur de la Collection « Sciences d'aujourd'hui ».
GRASSÉ (Pierre P.)	Professeur à la Sorbonne.
HEIM (Roger)	Directeur du Museum d'Histoire Naturelle, Membre de l'Institut.
HÜRZELER (Dr Johannes)	Conservateur de la Section ostéologique au Musée d'Histoire Naturelle, Bâle.

[8]

HUXLEY (Sir Julian)	D. Sc., F.R.S., Correspondant de l'Académie des Sciences.
---------------------	---

JACOB (Mlle Marguerite)	du Commissariat de l'Énergie Atomique.
KORNIGSWALD (G. H. R. von)	Professor of Paleontology and Historical Geology at the State University of Utrecht, Holland.
LAMARE (Pierre)	Professeur de Géologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux.
LEPRINCE-RINGUET (Louis)	Membre de l'Académie des Sciences, Professeur au Collège de France, Président de l'Union des Scientifiques catholiques.
LEROI-GOURHAN (André)	Professeur à la Sorbonne.
MALAN (Mr B. D.)	Director, Archæological Survey of the Union of South Africa.
MOUTA (Dr Fernando)	Professeur de Géologie à l'I.S.T. de Lisbonne.
MONOD (Théodore)	Correspondant de l'Institut, Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle, Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire.
MOVIUS , jr. (Dr Hallam L.)	Peabody Museum, Harvard University (U.S.A.).
OPPENHEIMER (Robert)	Director of the Institute for Advanced Studies, Princeton.
PIVETEAU (Jean)	Membre de l'Académie des Sciences, Professeur à la Sorbonne.
ROBINSON (J. T.)	Professional Officer in Charge, Department of Vertebrate Paleontology and Physical Anthropology, Transvaal Museum, Pretoria.
ROMER (Alfred Sherwood)	Ph. D., Sc. D., Director of the Museum of Comparative Zoology and Alexander Agassiz, Professor of Zoology, Harvard University (U.S.A.)
TERMIER (Henri)	Professeur à la Sorbonne.
TERRA (Dr Helmut de)	Research Associate, Columbia University (U.S.A.).
[9]	
TOYNBEE (Sir Arnold J.),	Director of Studies, Royal Institute of International Affairs, Research Professor of International History, London University.

VALLOIS (Dr Henri Victor),	Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle, Directeur honoraire du Musée de l'Homme, Membre de l'Académie de Médecine.
VANDEL (Albert)	Membre non résident de l'Académie des Sciences.
VAFREY (R.)	Professeur à l'Institut de Paléontologie Humaine.
VIRET (Jean)	Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon.
WESTOLL (Stanley)	Professor of Geology at King's College in the University of Durham.

II. COMITÉ GÉNÉRAL

TEILHARD DE CHARDIN (M. François-Régis).

TEILHARD DE CHARDIN (Mme Victor).

TEILHARD DE CHARDIN (Mlle A.).

BEGOUËN (Comte Max-Henri).

MORTIER (Mlle J.).

ARMAND (Louis)	Membre de l'Académie Française.
ARON (Robert)	Agrégé de l'Université, Homme de Lettres.
BARTHÉLEMY-MADAULE (M.)	Docteur ès-Lettres, Maître-Assistant en Sorbonne.
BOISDEFFRE (Pierre de)	Conseiller d'ambassade, Directeur de la Radiodiffusion française.
BORNE (Étienne)	Agrégé de l'Université, Professeur de Rhétorique Supérieure au Lycée Louis-le-Grand.
[10]	
CUÉNOT (Claude)	<i>Ancien élève</i> de l'École Normale Supérieure, Agrégé de l'Université, Dr ès Lettres.
DUHAMEL (Georges)	Membre de l'Académie Française.
GOUHIER (Henri)	Membre de l'Institut.
GUSDORF (Georges)	Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg.
HOPPENOT (Henri)	Ministre Plénipotentiaire.
HYPOLITE (Jean)	Directeur de l'École Normale Supérieure.

KHIÊM (Pham Duy)	Ancien Ambassadeur du Viet-Nam en France, Délégué permanent du Viet-Nam à l'U.N.E.S.C.O.
LACROIX (Jean)	Agrégé de Philosophie, Professeur de Rhéto- rique Supérieure au Lycée du Parc, à Lyon.
MADAULE (Jacques)	Agrégé d'histoire et de Géographie, Homme de Lettres.
MALRAUX (André)	Homme de Lettres, Ministre.
MARGERIE (Roland de)	Ministre Plénipotentiaire, Ambassadeur de France à Bonn.
MARROU (Henri-Irénée)	Professeur à la Sorbonne.
MEYER (François)	Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines, Aix-en-Provence.
PERROUX (François)	Professeur au Collège de France.
ROINET (Louis)	Agrégé des Lettres, Professeur au Lycée Condorcet.
RUEFF (J.)	Membre de l'Institut.
SENGHOR (Léopold Sédar)	Président de la République du Sénégal.
WAHL (Jean)	Professeur honoraire à la Sorbonne.

[11]

SCIENCE ET CHRIST

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce nouveau tome des écrits laissés par Teilhard de Chardin, les problèmes religieux prédominent, à la différence des tomes antérieurs. Exception faite pour l'ouvrage intitulé *[LE MILIEU DIVIN](#)*, qui constituait une œuvre à part, la priorité allait, dans la mesure du possible, aux études et traités concernant des objets d'ordre plutôt scientifique ou ayant trait à la philosophie de la nature. Si de temps à autre il était question de thèmes religieux, souvent ce n'était qu'en les effleurant et dans le cadre d'un enchaînement des idées appartenant en substance aux domaines que je viens de rappeler. Actuellement le moment est venu de réunir les écrits traitant plus directement des problèmes religieux et de les publier dans l'ordre chronologique. Étant donné l'étendue et le nombre de ces écrits, il a fallu y consacrer deux tomes. Par la suite, seront rassemblés dans un volume à publier ultérieurement les écrits plutôt de caractère autobiographique.

Pour la bonne compréhension des textes ci-après, il n'est peut-être pas superflu d'attirer l'attention sur le caractère particulier de ces écrits. Il ne faut sans doute plus répéter que Teilhard de Chardin était en premier lieu un homme de science, un investigateur dans le domaine de la géologie et de la paléontologie. Jamais il n'a prétendu être sociologue de la religion ou historien de la religion ou encore théologien, nonobstant le fait que les problèmes religieux lui tenaient à cœur

et qu'il se préoccupait de l'épanouissement et du progrès du christianisme.

Précisément parce que Teilhard de Chardin était homme de science, beaucoup [12] de choses lui paraissaient claires, qui pour d'autres, moins familiarisés avec le niveau actuel des sciences et évoluant dans un autre climat spirituel, restaient du domaine de l'inconnu et dont, à ses yeux, ils ne réalisaient pas assez l'importance. Sa qualité de savant lui permettait de voir surgir des problèmes et des difficultés, qui, selon lui, n'avaient pas encore été tranchés de façon satisfaisante, pour la simple raison que ceux qui étaient appelés à les résoudre ne se rendaient pas compte de leur envergure ou ne semblaient même pas soupçonner leur existence. Est-il raisonnable de lui reprocher d'avoir soulevé ces problèmes dans toute leur acuité, d'avoir invité ceux qui s'adonnent à la sociologie de la religion et à la théologie à les étudier attentivement et d'en avoir recherché dans l'entretemps une solution pour lui-même et pour ceux qui le consultaient, en attendant que d'autres plus compétents que lui s'engagent dans l'étude de ces questions ?

Ne devrions-nous pas au contraire lui savoir gré, précisément, des services qu'il a rendus ainsi aux théologiens en les rendant conscients de problèmes dont l'existence, ou tout au moins l'importance, leur avait le plus souvent échappé, en les faisant en outre participer aux riches intuitions de sa foi ainsi qu'aux solutions qu'il avait conçues pour lui-même ?

Par conséquent il n'y a pas lieu de chercher dans les pages suivantes l'énoncé de traités théologiques édifiés de façon technique et moins encore une théologie nouvelle professée avec assurance. Cependant ce que nous pouvons apercevoir dans les textes ci-après c'est le témoignage d'un savant éminent, en même temps que d'un grand chrétien qui s'est débattu avec une intégrité absolue et un amour sincère du Christ contre les problèmes qu'il a rencontrés au cours de sa vie.

Il n'entre pas dans notre dessein de commenter ici tous les thèmes traités dans les pages suivantes. Qu'il nous soit cependant permis de mettre plus particulièrement en évidence quelques points. En parcourant les différents thèmes figurant dans les écrits en cause, il n'est pas difficile de les répartir en trois groupes. En effet, nous y retrouvons

des traités susceptibles de entrer dans le domaine de la sociologie de la religion, tandis que dans d'autres il est esquissé une sorte de phénoménologie du christianisme. Par contre on relève également des traités relatifs à des problèmes d'ordre théologique. À la lecture de ces écrits il faudra tenir compte, par conséquent, [13] du fait que le christianisme y est approché à partir de trois points de vue différents.

1. À l'approche sociologique appartiennent les différentes considérations que Teilhard élabore à l'égard de la situation religieuse actuelle de l'humanité et plus particulièrement à propos de la situation du christianisme. La situation de crise qu'affronte le sentiment religieux dans le monde d'aujourd'hui a été ressentie nettement par Teilhard et il a maintes fois essayé d'en repérer les causes et d'indiquer les moyens de les pallier. Quoiqu'il soit possible de qualifier ces traités de fragmentaires, bien qu'ils traduisent des impressions personnelles (il n'est évidemment pas question ici d'investigations sociologiques proprement dites), il faut reconnaître cependant que les conceptions présentées en l'occurrence méritent notre attention et témoignent souvent d'un discernement subtil de la mentalité actuelle.

En vertu de sa formation et de son activité scientifiques, Teilhard de Chardin était particulièrement sensible à l'influence des vues scientifiques sur la conscience religieuse. Celle-ci se rattache d'ailleurs intimement à la vision générale du monde. La conception que l'homme se fait de l'univers et de sa place dans le monde, influence sa compréhension de Dieu et détermine son opinion sur la tâche terrestre qu'il doit assumer. Ceci explique pourquoi les grandes révolutions dans la vision du monde coïncident toujours avec des tensions dans la pensée religieuse de l'humanité, tensions assez souvent susceptibles de se développer en une crise réelle. Les progrès scientifiques qui se sont manifestés au cours des deux derniers siècles ont suscité une sorte de révélation dans la pensée de l'homme moderne : le cosmos s'est manifesté à lui dans sa grandeur fantastique et sa cohérence organique. « L'histoire actuelle du sentiment religieux chez les hommes, quels qu'ils soient, me paraît dominée par une sorte de révélation qui se fait, dans la conscience humaine, de l'Univers un et grand ¹. » De cette vision neuve du monde est issue une nouvelle forme de religiosité natu-

¹ *Note sur le Christ Universel*, 1929.

relle qui était totalement inimaginable durant les siècles passés : « ... On pourrait dire qu'une forme inconnue de religion (une religion que personne ne pouvait imaginer ni décrire jusqu'ici faute d'un Univers assez grand et [14] organique pour la contenir) est en train de germer au cœur de l'Homme moderne dans le sillon ouvert par l'Idée d'Évolution ². »

L'humanité contemporaine n'est pas athée comme le prétendent d'aucuns. Au contraire, elle a élaboré une sorte de religiosité naturelle neuve, qui lui a inspiré du respect et de l'admiration devant le cosmos et qui lui a suscité le sentiment suivant lequel la vie terrestre implique une mission grandiose tendant à dominer et à achever le monde. « Quoi qu'on dise, notre siècle est religieux, - plus religieux probablement que tous les autres... Seulement il n'a pas encore trouvé le Dieu qu'il puisse adorer ³. » Même dans l'athéisme contemporain, il se cache souvent un facteur religieux inconscient, et il semble qu'il faille faire état d'un théisme inassouvi plutôt que d'un athéisme véritable. Le succès d'un livre tel que celui de John A. T. Robinson, *Honest to God*, n'est-il pas symptomatique de la passion avec laquelle l'homme moderne milite en faveur de son idée de Dieu ? Longtemps avant que l'évêque anglican ne relève cette situation, Teilhard écrivait déjà ces paroles remarquables : « Autour de nous, un certain pessimisme s'en va répétant que notre monde sombre dans l'Athéisme. Ne faudrait-il pas plutôt dire que ce dont il souffre, c'est de théisme insatisfait ⁴ ? »

Les conséquences de cette situation religieuse de l'humanité sont claires : « Définitivement et pour toujours, on peut le croire, l'Univers s'est manifesté à notre génération comme un Tout organique, en marche vers toujours plus de liberté et de personnalité. Par le fait même, la seule Religion que l'Humanité désire et puisse admettre désormais, est une Religion capable de justifier, d'assimiler et d'animer le Progrès cosmique tel qu'il se dessine dans l'ascension de l'Humanité ⁵. » En même temps se pose la question de savoir dans quelle mesure le christianisme tel qu'il se manifeste actuellement dans le

² L'étoffe de l'Univers, 1953.

³ Lettre en date du 10 décembre 1952, cf. C. CUÉNOT, *Pierre Teilhard de Chardin*, Plon, 1958, p. 448.

⁴ *L'Activation de l'Énergie*, ŒUVRES, t. VII, p. 248.

⁵ *Introduction à la vie chrétienne*, 1944.

monde, remplit cette condition. En théorie les chrétiens reconnaissent indubitablement la valeur des sciences et de la vision nouvelle du monde qui en est issue, mais en pratique ils continuent à s'exprimer comme [15] s'ils vivaient dans un monde statique et dans un climat préscientifique. Ils donnent l'impression de n'avoir pas participé à l'évolution psychologique, voire de refuser son acceptation intégrale. Ils semblent se complaire à minimiser les espérances humaines et à relever les faiblesses et les imperfections de la société et de la science. Leur foi n'anime pas les aspirations suprêmes de notre temps. Entre « croire en Dieu » et « croire dans le monde », il a surgi ainsi une antinomie, qui doit être considérée comme la cause majeure grandissante ⁶.

Ni la grandeur de l'aventure scientifique, ni la valeur des aspirations sociales à l'affranchissement de l'homme quant à ses aliénations économique et culturelle n'ont trouvé dans les milieux ecclésiastiques l'écho et l'appréciation qu'elles pouvaient réclamer à juste titre. « Soyons francs : l'Église a tardé à comprendre, comme nous le faisons maintenant, la belle fierté humaine et la passion de la recherche - ces deux éléments fondamentaux de la Pensée moderne ⁷. » Ceci a eu pour conséquence un clivage tragique entre le monde de nos jours et l'Église. ... La source première de l'incroyance moderne... est à chercher dans le schisme illégitime qui graduellement, depuis la Renaissance, a séparé le Christianisme de ce qu'on pourrait appeler le courant religieux naturel HUMAIN ⁸. »

Voilà la situation religieuse de notre temps. L'explication de la crise religieuse qui se manifeste actuellement est à rechercher, d'une part, dans l'apparition d'un sentiment religieux nouveau issu de la vision moderne du monde et, d'autre part, dans le conservatisme qui a trop longtemps caractérisé la pensée et l'action des chrétiens. Il n'y a qu'un ressourcement profond du rapport des chrétiens avec la science qui puisse y remédier. « L'œuvre d'assimilation, écrit H. de Lubac, S. J., ne cesse jamais dans l'Église, et il n'est jamais trop tôt pour l'entreprendre ⁹ »

⁶ *L'Incroyance moderne*, 1933.

⁷ *Le Sens humain*, 1929.

⁸ *L'Incroyance moderne*, 1933.

⁹ *Le Drame de l'humanisme athée*, 3e éd., p. 9, Paris, Spes, 1945.

Certes, Teilhard ne se trouve pas seul à émettre ce diagnostic. D'autres également ont déjà avancé des considérations similaires. Récemment encore D. Dubarle, O.P., soulignait la nécessité de tenir compte dans l'acte de [16] foi non seulement des données de la science mais aussi de l'esprit et de l'attitude intellectuelle y contenus. « Il faut que l'intelligence croyante fasse siens non seulement ce que la conception scientifique nous dit matériellement de la réalité, mais en effet un esprit intérieur de la science, une manière de philosophie vécue, instinctive, que la science porte en elle de façon implicite, et qu'elle sait d'ailleurs fort bien expliciter chaque fois qu'il en est besoin. Cet esprit, cette philosophie, on ne saurait les dissocier des connaissances proposées par la science sans passer à côté d'une partie capitale de son enseignement... C'est là peut-être ce qu'on reproche le plus à la religion de méconnaître ¹⁰ ... » Là où cette nécessité n'est pas reconnue, la religion semble être la survivance d'une ère préscientifique, un beau souvenir de l'enfance humaine. Sociologiquement parlant, le christianisme n'a de l'avenir devant soi que dans la mesure où il tiendra compte de ces exigences et saura intégrer ainsi la conception moderne de la vie.

2. Une deuxième série de méditations de la pensée religieuse de Teilhard de Chardin est orientée vers l'approche du christianisme en tant que fait historique. En effet, nous pouvons étudier le christianisme comme un phénomène parmi d'autres, pour ainsi dire extérieurement, sans nous prononcer sur son caractère surnaturel. Partant, il s'agit ici exclusivement d'un phénomène historique dont nous pouvons analyser l'envergure, la portée et surtout les traits caractéristiques ainsi que la structure spirituelle et les comparer à d'autres données expérimentales. De la même manière il est possible d'étudier les autres grandes religions qui se partagent le monde. Cette tâche une fois accomplie, la question se pose alors de savoir quelle religion s'associe le mieux, de par sa structure interne, à la structure fondamentale d'un monde caractérisé par une évolution convergente, autrement dit, quelle est la religion la mieux adaptée à la prise en considération d'une religion de l'évolution.

¹⁰ D. DUBARLE, *Pour un dialogue avec le marxisme*, Ed. du Cerf, 1964, p. 33.

« Par 'phénomène chrétien', j'entends l'existence expérimentale, au sein de l'Humanité, d'un courant religieux caractérisé par le groupe de propriétés suivantes : intense vitalité, curieuse , 'adaptivité ', lui permettant, contrairement aux autres religions, de se développer au mieux, et principalement, dans la zone même de croissance de la Noosphère ; remarquable similarité, [17] enfin, dans les perspectives dogmatiques... avec tout ce que nous a appris l'étude du Phénomène humain ¹¹. »

Certes, une phénoménologie des religions et du christianisme en particulier ne constitue pas une innovation, mais la façon dont Teilhard s'y comporte n'est pas démunie d'originalité. À part la grande vitalité et la souplesse avec lesquelles le christianisme est à même d'intégrer tout ce qui est important et d'accueillir tout progrès de la vie spirituelle, Teilhard peut faire ressortir quelques vérités fondamentales du christianisme, constituant ainsi la religion idéale d'un monde qui doit atteindre par la voie de l'évolution son unité et son achèvement finals. Il ne s'agit pas ici d'un concordisme bon marché, mais d'une tentative sincère pour situer le christianisme dans l'ensemble du monde où il se manifeste et de mettre ainsi en évidence, au moyen d'une analyse objective, la cohérence harmonieuse entre cette religion et le monde environnant. Il n'est pas question en l'occurrence de joindre artificiellement des éléments hétérogènes, mais d'une donnée réelle ressortissant à l'analyse des phénomènes.

Limitons-nous à quelques éléments fondamentaux de la structure du christianisme, caractérisant essentiellement cette religion et qui la distinguent des autres religions mondiales. À part la croyance en un Dieu personnel, le christianisme se caractérise par les éléments suivants :

1) D'abord par le fait qu'une Personne historique y occupe une place parfaitement centrale. Le Christ n'est pas seulement le fondateur d'un mouvement religieux ou l'annonciateur et le prédicateur d'un message ; il est le contenu même de ce message. N'est pas chrétien celui qui adhère à une doctrine déterminée ou qui pratique une certaine morale, mais bien celui qui s'unit à Lui, qui s'incorpore à Lui. Se

¹¹ *Comment je crois*, 1948.

montrer chrétien c'est « être dans le Christ ¹² ». Ceci ne se retrouve pas identiquement dans les autres religions mondiales. Bouddha et Mahomet sont les fondateurs de courants religieux importants, mais ils se bornent à être les porteurs et les prédicateurs d'une doctrine de salut. Est bouddhiste celui qui partage la philosophie de Bouddha et qui suit le « sentier octuple ». Est mahométan celui qui accepte le Coran comme le livre saint et en observe les prescriptions. D'ailleurs l'appellation [18] « mahométan » n'est pas employée par les mahométans eux-mêmes, mais a été inventée par les Européens. Ils s'appellent eux-mêmes « musulmans » et leur religion c'est l'Islam, la religion de l'abandon confiant à Allah.

2) La personne historique du Christ a annoncé son retour à la fin des temps en tant que couronnement et achèvement de l'histoire. Le christianisme est profondément eschatologique, c'est-à-dire orienté vers les fins dernières. Dès lors le christianisme oriente ses adhérents non pas vers le passé, mais vers l'avenir. Il leur enseigne de vivre dans l'espérance de la fin du monde et les yeux tournés vers le Christ glorieux de la Parousie. Dans certaines sectes du bouddhisme il est question d'une réincarnation réitérée de Bouddha, mais ni Bouddha ni Mahomet n'ont annoncé leur retour à la fin des temps en tant qu'exécuteurs de l'histoire.

3) Le retour glorieux du Christ doit être préparé par la lente édification de son Corps mystique, car le Christ total comprend la Tête et les membres (Totus Christus, caput et membra) ¹³. Le monde entier constitue le « plérôme » du Christ, en qui tout ce qui se trouve dans le ciel et sur la terre doit être « récapitulé », replacé sous un Chef unique, le Christ, et unifié ainsi pour toujours ¹⁴. Ni dans le bouddhisme, ni dans l'Islam, ni dans n'importe quelle autre religion ne se retrouve quelque chose de pareil.

4) La loi suprême de la morale chrétienne peut se résumer en l'amour de Dieu et du prochain. Le chrétien ne peut pas se contenter de ne pas nuire à son prochain (charité passive), mais il doit s'efforcer à faire le bien et à promouvoir le bonheur de l'humanité entière (chari-

¹² Saint Paul.

¹³ Saint Augustin.

¹⁴ Eph., 1, 9-10. Voir à ce sujet : L. CERFAUX, *Le Christ dans la théologie de saint Paul*, Ed. du Cerf, 1951, p. 318-19.

té active). Sur la foi de ses représentants (Gandhi, Vivekananda, etc.), l'hindouisme, qui connaissait l'amour passif du prochain, commence seulement de nos jours à découvrir la charité active sous l'influence du christianisme. Il en est de même du bouddhisme. L'Islam connaît bien la loi de la charité active, mais la pratique est fortement limitée par le fatalisme propre à cette religion.

Ainsi donc, tous ces caractères appartiennent essentiellement au christianisme et le distinguent des autres religions importantes. En comparant ces [19] éléments avec la structure générale de l'évolution, on voit aisément comment il se fait qu'une telle religion s'intègre de façon harmonieuse et s'associe à l'ordre général de l'univers, auquel elle donne un centre suprême et une loi fondamentale, entièrement adaptés à ses besoins et exigences. Si quelqu'un voulait concevoir une religion dans le prolongement même de l'évolution universelle, il serait bien difficile de trouver mieux et plus en harmonie avec notre monde. Loin de se manifester comme un élément hétérogène, le christianisme prend ici la forme de complément et de couronnement naturel de la création entière.

En approfondissant ce raisonnement nous découvrirons ici « une harmonie d'ordre supérieur », dont Teilhard ne cessait de célébrer la grandeur et la richesse. Cette harmonie entre la structure fondamentale du christianisme et les exigences d'une évolution convergente acquiert chez lui la signification d'une justification rationnelle de sa foi ¹⁵. L'harmonie constitue d'ailleurs la caractéristique de la vérité.

Tout cela n'a évidemment pas encore de rapports avec la théologie proprement dite. Tout au plus pourrait-on y voir l'esquisse d'une apologétique adaptée à la mentalité moderne. L'approche théologique propre commence seulement lorsque le croyant, illuminé par sa foi, s'efforce d'approfondir le contenu de la révélation.

3. Précisément en tant que fidèle et homme de science croyant, Teilhard a médité sans cesse sur le contenu et la signification de sa foi. Ne perdons pas de vue que la théologie, malgré son objet surnaturel, reste toujours une science humaine et une tentative humaine de saisir exactement la révélation et de la formuler intelligemment. Ainsi

¹⁵ *Comment je crois*, 1934.

que toute pensée humaine, la pensée théologique est aussi toujours une pensée au départ d'une certaine situation concrète qui est déterminée entre autres par toutes sortes de circonstances sociologiques et culturelles. De par ce caractère intimement lié à l'homme, le travail théologique ne connaît pas de fin et doit être repris par chaque génération.

Selon Teilhard de Chardin l'expérience humaine de nos jours impose avant tout trois exigences fondamentales à la pensée théologique. La théologie doit d'abord rendre intelligible la vérité de la foi à l'homme d'aujourd'hui [20] en la libérant de toutes les conceptions et formules définitivement dépassées. Il nous incombe ensuite d'orienter notre attention particulière vers le problème du rapport entre Dieu et le monde, en attribuant à ce dernier terme le sens qui lui est donné par la science contemporaine. Finalement nous éprouvons le besoin d'une théologie du travail et de l'effort humain dans leur application concrète à l'investigation scientifique et à la création technique. Examinons ces trois exigences de plus près.

a) Il est évident que la révélation s'est présentée dans une phase de l'histoire culturelle où le cosmos n'était encore considéré que comme un monde fermé et statique. Par la force des choses, elle a donc été formulée en termes et conceptions liés intimement à la vision du monde adoptée généralement à l'époque. Aussi la patristique et la scolastique en entier ne connaissaient-elles pas d'autre conception du monde. La théologie traditionnelle, dont les fondements furent jetés durant les siècles passés, porte ainsi, par la force des choses, l'empreinte de ces circonstances. Les Pères de l'Église et les théologiens médiévaux ont approfondi le christianisme au départ de leur situation culturelle concrète et l'ont explicité en termes empruntés aux expériences de vie d'alors. Il ne convient pas de les reprendre tels quels et défaire semblant que rien n'ait changé depuis lors dans notre vision du monde. Partant, Teilhard plaide en faveur d'une « transposition en dimensions de Cosmogénèse de la vision traditionnellement exprimée en termes de Cosmos ¹⁶ ».

¹⁶ Lettre du 1er janvier 1951, voir à ce sujet : C. CUÉNOT, *op. cit.* p. 330.

Une telle transposition suppose qu'il soit possible de discerner la vérité permanente et son expression variable : « Autre est la substance de la doctrine antique contenue dans le dépôt de la foi, autre la formulation dont on la revêt ¹⁷. »

Il est évident qu'une entreprise pareille ne peut être menée à bien par une seule personne, qui ne pratiquait même pas la théologie *ex professo*. L'objet essentiel de Teilhard était d'attirer l'attention sur la nécessité de supprimer définitivement tout ce qui rappelait tant soit peu le souvenir de la conception ancienne du monde et d'aspirer à une formulation nouvelle de [21] la foi, aux termes de laquelle il serait tenu compte dans toute sa rigueur de la vision moderne du monde. Les suggestions qu'il a faites à l'égard de notions telles que la création, le péché originel, la rédemption, la parousie, etc., méritent de toute façon notre attention et notre méditation. Elles sont susceptibles de forger un matériel précieux pour l'édification d'une théologie plus adaptée.

b) Un des problèmes majeurs dans la pensée théologique de Teilhard de Chardin se rapporte à la relation entre Dieu et un monde en évolution. « Il serait temps, à une époque où la pensée humaine tend à reconnaître le Cosmos comme un Tout *per se*, de réfléchir un peu aux relations qui unissent ce Tout à Dieu ¹⁸. » « Dans toutes les branches de la science sacrée, il est temps de scruter, par l'étude et par la prière, la région où se touchent Dieu et le Cosmos ¹⁹. »

Il est en effet difficile de nier par exemple que la théorie de la création doit être formulée quelque peu différemment lorsque nous considérons le monde comme une donnée statique, apparue soudain de la volonté créatrice de Dieu et seulement sauvegardée par la suite (*creatio* par opposition à *conservatio*), ou bien comme une donnée dynamique dans laquelle s'accomplit pour ainsi dire une création permanente qui ne sera achevée qu'à la fin des temps. Considérant cet acte créateur *ex parte Dei*, à partir de Dieu, nous devons concéder qu'il est

¹⁷ Allocution de Jean XXIII lors de l'ouverture du deuxième Concile du Vatican, le 11 octobre 1962.

¹⁸ *Note sur le Christ universel*, 1920.

¹⁹ *Note pour servir à l'Évangélisation des Temps nouveaux*, 1920.

absolument inimaginable et inintelligible (il faudrait être Dieu pour réaliser ce qu'est un Dieu-créateur). Considéré cependant à partir du monde, c'est-à-dire pour autant qu'il se fasse connaître sur la base des objets créés, on pourrait considérer à bon droit qu'il se montre concrètement à nous tel qu'une œuvre d'unification, comme une édification graduelle du multiple dans une unité finale. Il est évident que la définition métaphysique de « être créé » comme une *relatio, radicalis dependentiae*, comme une relation de dépendance radicale, ne se déprécie point de cette façon.

Toutefois le point d'interférence majeur entre Dieu et le monde se trouve pour le fidèle dans la personne du Christ. La question de la relation entre Dieu et le monde est ainsi orientée vers la question de la relation entre le [22] Christ et le monde. Par conséquent le théologien devrait s'appliquer à « analyser et préciser les relations d'existence et d'influence reliant l'un à l'autre le Christ et l'Univers ²⁰ ». Pendant les siècles antérieurs il s'agissait d'examiner de près la relation entre le Christ et la Trinité et de la formuler exactement ; maintenant le moment est venu d'approfondir le rapport du Christ avec le monde.

Les méditations que Teilhard a élaborées sur ce point sont caractérisées par : 1o sa tentative pour situer le Christ dans le cadre de la vision moderne du monde, car il aspire à « une Christologie étendue aux nouvelles dimensions du Temps et de l'Espace ²¹ », et 2o son effort pour concevoir le lien entre le Christ et le monde comme non purement juridique ou moral, mais bien organique, c'est-à-dire pour prêter au Christ dans l'ensemble du cosmos une fonction organique en tant que sens, terme et force motrice de toute l'évolution, « en sorte que la Christogénèse apparaisse comme la sublimation de toute la Cosmogénèse ²² ». Théologiquement parlant, il n'y a rien à objecter contre cette aspiration en tant que telle. Saint Paul aussi attribue dans ses épîtres de captivité une dimension cosmique à l'Incarnation et à la Rédemption. Dans la théologie catholique il s'est toujours manifesté une tendance à accentuer le rapport organique liant le Christ au monde de sorte que le monde connaît son existence en Lui et se voit porté vers

²⁰ *Christianisme et Évolution*, 1945.

²¹ *Le Phénomène chrétien*, 1950.

²² *Note sur la notion de perfection chrétienne*, 1943.

son unité par Lui ²³. À bon droit Teilhard pouvait écrire alors : « ... Je ne fais rien autre chose... que de transcrire en termes de réalité physique les expressions juridiques où l'Église a déposé sa foi ²⁴ ». Avec la théorie de la primauté du Christ, Teilhard se trouve sur des fondations stables et solides ²⁵. Il est clair cependant que la synthèse qu'il a édifiée sur les perspectives scientifique et christologique dépend en grande partie de sa conception du monde. [23] Pour se prononcer sur ce dernier point le théologien ne dispose toutefois d'aucune compétence.

c) Comme troisième exigence imposée par Teilhard à la théologie, nous citons la nécessité d'une réflexion nouvelle sur la valeur religieuse du travail et de l'effort humain et en particulier sur la recherche scientifique et la création technique. Il est question ici d'un problème théologique d'ordre primordial, car le résultat d'une pareille réflexion sera déterminant pour l'attitude du chrétien devant la culture moderne. Certes, une telle méditation ne constitue plus de nos jours une exception, mais à l'époque où Teilhard écrivait, elle était indubitablement moins courante. En outre, il développait également sur ce point quelques intuitions neuves qui sont dignes de notre attention et de nos réflexions ultérieures. Elles se joignent logiquement aux idées qu'il avançait dans le domaine christologique.

Présentée schématiquement, la suite de ses idées revient à ceci : dans la perspective d'une évolution du type convergent devant être achevée par la libre collaboration de l'homme, le travail, la science et la technique acquièrent une signification exceptionnelle et doivent être considérés par l'homme comme un devoir suprême et une mission sacrée. Le travail, la science et la technique sont nécessaires à l'ascension de l'homme dans la direction d'une unité et d'une spiritualisation toujours grandissantes. Pour le chrétien, une nouvelle dimension vient cependant s'y ajouter. Car si nous acceptons que le Christ constitue le

²³ Voir à ce sujet : Col., 1, 15-20, Eph. 1, 10, etc.

²⁴ *Comment je crois*, 1934.

²⁵ Pour la théologie protestante, voir par exemple l'œuvre si importante de KARL HEIM : *Der evangelische Glaube und das Denken der Gegenwart* (6 volumes) ; en particulier : vol. 3, *Jesus der Weltvollender*, Hambourg, Furche-Verlag, 1952 (3e éd.).

terme de toute la création et que tout doit trouver en Lui son achèvement et son couronnement, il en résulte que le monde en entier se manifeste par un caractère sacré et que tout ce qui contribue à l'épanouissement futur de la création est orienté intrinsèquement vers le Christ. Prenant en considération le rôle exceptionnel tenu par le travail, la science et la technique à ce propos, il s'en suit qu'ils constituent une condition essentielle, quoique insuffisante en soi, mais nécessaire cependant à l'édification du Royaume de Dieu. Insuffisante puisque le salut de l'homme ne peut être en définitive que la seule œuvre de la grâce ; nécessaire toutefois parce qu'ils remplissent une fonction irremplaçable dans les desseins de Dieu. Dans son amour du Christ le chrétien trouvera ainsi un nouvel encouragement à militer en faveur du progrès de la culture et du meilleur accomplissement de sa tâche terrestre.

Cette conception de Teilhard sur la valeur du travail humain ne constitue [24] que la conséquence logique de sa christologie : « Dire que le Christ est terme et moteur de l'Évolution... c'est reconnaître implicitement qu'Il devient attingible dans et à travers le processus entier de l'Évolution²⁶. » Celui qui l'approfondit jusqu'au bout apercevra vite combien elle peut être fructueuse pour une nouvelle rencontre entre le christianisme et le monde moderne.

Malgré le caractère fragmentaire des essais consacrés par Teilhard de Chardin aux aspects sociologique, phénoménologique et théologique du christianisme, ces pages font ressortir quand même des conceptions riches et stimulantes, méritant un examen complémentaire. On ferait preuve d'une étroitesse d'esprit caractérisée en les rejetant sans autre forme de procès. N'oublions pas que l'homme, aussi en matière de religion, ne peut atteindre la vérité qu'en tâtonnant.

N. M. WILDIERS

Docteur en Théologie.

²⁶ Super-humanité, super-Christ, super-charité, 1943.

[25]

Table des matières

[AVANT-PROPOS](#), par N. M. Wildiers [11]

[Avertissement](#) [27]

[En quoi consiste le corps humain ?](#) août 1919 [31]

[Note sur le Christ-universel](#), janvier 1920 [37]

[Science et Christ](#), 27 février 1921 [45]

[Mon Univers](#), 25 mars 1924 [63]

[Le Phénomène humain](#), septembre 1928 [115]

[Le Christianisme dans le Monde](#), mai 1933 [129]

[L'Incroyance moderne](#), 25 octobre 1933 [147]

[Réflexions sur la Conversion du Monde](#), 9 octobre 1936 [155]

[Sauvons l'Humanité](#), 11 novembre 1936 [167]

[Super-humanité - Super-Christ - Super-charité](#), août 1943 [193]

[Action et Activation](#), 9 août 1945 [219]

[Catholicisme et Science](#), août 1946 [235]

[Sur les degrés de certitude scientifique de l'idée d'Évolution](#), 15-20 novembre 1946 [243]

[Oecuménisme](#), 15 décembre 1946 [251]

[Sur la valeur religieuse de la Recherche](#), 20 août 1947 [255]

[Note-Mémento sur la structure biologique de l'Humanité](#), 3 août 1948 [265]

[Qu'est-ce que la vie ?](#) 2 mars 1950 [273]

[La Biologie, poussée à fond, peut-elle nous conduire à émerger dans le Transcendant ?](#) mai 1951 [277]

[Recherche, Travail et Adoration](#), mars 1955 [281]

[Appendice](#), Lettre à Emmanuel Mounier, 2 Novembre 1947 [291]

[26]

[27]

SCIENCE ET CHRIST

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Nous renouvelons, pour ce Tome IX, l'avertissement déjà donné :

Les écrits rassemblés ici n'ont pas été revus par l'auteur en vue d'une publication, c'est donc, toujours, à titre d'éléments de travail que nous les livrons au lecteur.

De l'ensemble de ces essais il convient de dire, à des degrés divers, ce que le P. Teilhard a précisé en tête de l'un d'eux (*Christianisme et Évolution*²⁷ : « Je n'écris ces lignes que pour apporter au travail commun de la conscience chrétienne une contribution individuelle, exprimant les exigences que prend, dans mon cas particulier, la *fidēs quaerens intellectum*. Suggestions et non affirmation ou enseignement. » Ainsi, « ce qu'il peut y avoir de fécond, ou au contraire de critiquable, dans ma pensée, apparaîtra plus clairement. Ce qui est vivant trouvera sa chance de survivre et de grandir. Et dès lors ma tâche sera accomplie ».

N.D.E.

[28]

²⁷ À paraître dans le tome qui sera spécialement consacré aux œuvres religieuses.

[29]

« Je suis convaincu, pour ma part, qu'il n'y a pas de plus puissant aliment naturel pour la vie religieuse que le contact des réalités scientifiques bien comprises (...) Personne autant que l'Homme penché sur la Matière ne comprend combien le Christ, par son Incarnation, est intérieur au Monde, enraciné dans le Monde jusqu'au cœur du plus petit atome. »

(SCIENCE ET CHRIST, 27 FÉVRIER 1921.)

« Je suis frappé de ce fait que l'Église manque à peu près complètement d'organe de recherches (à la différence de tout ce qui vit et progresse autour d'elle). Or, elle ne gardera la Foi lumineuse, pour ses enfants et les étrangers qu'en cherchant de cette recherche qu'on sent être une question de vie ou de mort. (...)

Donc, il faut que, sous le contrôle de l'Ecclesia docens s'organise, se développe, l'Ecclesia quaerens. »

(LETTRE AU P. FONTOYNONT, 26 JUILLET 1917.)

[30]

[31]

SCIENCE ET CHRIST

1

EN QUOI CONSISTE LE CORPS HUMAIN ?

[Retour à la table des matières](#)

[32]



Photo du film de la Croisière jaune,
communiquée par Mme Georges-Marie Haardt.

[33]

(A) Il suffit d'avoir cherché une fois à se préciser en quoi consiste le corps d'un être vivant pour s'apercevoir que cette entité, si claire quand on reste dans le domaine pratique : « mon corps », est excessivement difficile à définir et à limiter, en théorie.

- ou bien on veut restreindre le corps aux éléments qui vivent strictement *de la vie du vivant*, - et alors on le voit se réduire à un simple écheveau de fibres nerveuses...
- ou bien on cherche à l'étendre à tout ce qui subit l'action dominante et organisatrice de l'âme, - et alors on doit lui annexer des éléments notoirement *privés de vie* au sens habituel du mot, (tels que les cellules mortes des os et du sang), ou *doués d'une vie parfaitement autonome*, (amibes) - dont il est bien difficile de soutenir qu'ils sont propriété *personnelle, incommunicable, du vivant*.

(B) La difficulté prend une forme et une vivacité nouvelles quand on passe, d'un corps quelconque, à celui du Christ. Quelle est, en Jésus, la matière sujette à l'union hypostatique, *la matière adorable* ?

Faudra-t-il adorer les gouttes de sang laissées par le Maître aux épines du chemin ?

Et les cellules, presque indépendantes, qui parcouraient la chair du Christ ici-bas (comme toute chair humaine) avaient-elles l'honneur, - dans *leur vie propre* d'amibe - d'être unies [34] hypostatiquement au Verbe, - honneur qui n'est même pas fait à la Bienheureuse Vierge Marie ?...

(C) Toutes ces invraisemblances et ces questions bizarres prouvent, à l'évidence, que la notion usuelle de « corps humain » ne se prête pas à la critique philosophique. On peut essayer de les atténuer, de les tourner, une à une. Au fond, c'est là un travail vain. Les subtilités et les explications de détail qu'on accumule pour sauver en philosophie la notion expérimentale de « Corps » sont des pièces cousues sur une vieille étoffe. La base même de nos spéculations sur la Matière est défectueuse. Il faut comprendre les corps autrement que nous l'avons fait jusqu'ici. - Comment ?

De la façon suivante peut-être :

(D) Le corps (c'est-à-dire la Matière *incommunicablement* alliée à chaque âme) c'est, a-t-on dit surtout jusqu'ici, un *fragment* de l'Univers, - un morceau *adéquatement détaché* du Reste et confié à un esprit qui l'informe.

(E) Le Corps, dirons-nous désormais, c'est l'Universalité même des Choses, en tant que centrées sur un esprit animateur, en tant que l'influençant, lui, - en tant aussi qu'influencées et soutenues par lui. Avoir un corps, c'est pour une âme être $\square\gamma\chi\epsilon\omicron\sigma\mu\iota\sigma\mu\square\upsilon\eta$ ²⁸.

(F) Sans doute, l'action individuelle rayonne à partir d'un centre organique plus spécialement mobile, - à partir d'un groupe de monades inférieures mieux colonisées. Mais la *sphère d'opération immanente* s'étend en réalité à quelque chose de l'Univers tout entier.

(G) Mon corps, à moi, ce n'est pas telles ou telles cellules que je *monopoliserais* : c'est ce qui, dans ces cellules *et* dans tout le Reste du Monde, me subit et réagit contre moi. *Ma* Matière ce n'est pas *une partie* de l'Univers que je posséderais *totaliter* ; c'est la *totalité* de l'Univers possédée par moi *partialiter*.

²⁸ Enkékosmisménè : enracinée dans le cosmos. (N.D.E.)

[35]

(H) Ainsi, les fragments limités, palpables, que, dans le langage usuel, nous appelons monades, molécules, corps, ce ne sont *pas* des êtres *complets*. Ce n'est que leur noyau, leur centre économique. L'extension réelle de ces corps est, pour chacun d'eux, les dimensions mêmes de l'Univers.

(I) Le Monde de ce point de vue, n'apparaît plus semblable à un agrégat d'éléments soudés entre eux, il est une sphère unique aux innombrables centres de perspectives et d'action. Il est multiple, *non comme un tas de pierres* (somme de parties juxtaposées) mais comme *un mélange gazeux* (où chaque gaz occupe le volume tout entier du mélange) (comparaison déplorablement grossière, évidemment).

Chaque élément, étant strictement coextensif à tous les autres, au tout, est réellement un *microcosme*.

Monde Universel = Monde centré sur Pierre + Monde centré sur Paul... etc... *

* Étude non datée.

Peut-être est-il question de ces pages dans la lettre que le Père Teilhard adressait à Marguerite Teilhard-Chambon, le 5 septembre 1919 : « Enfin j'ai écrit dernièrement huit pages sur la manière dont il convient de comprendre les limites du corps humain. Si je te dis ceci, c'est que Valensin en est ravi et veut les envoyer à Blondel... » (Genèse *d'une Pensée*, p. 402, Éd. Grasset). Mais la brièveté de ce texte (peut-être un résumé ou une première ébauche) fait difficulté. (N.D.E.)

[37]

SCIENCE ET CHRIST

2

**NOTE SUR LE CHRIST-
UNIVERSEL**

[Retour à la table des matières](#)

[38]

[39]

J'entends, par Christ-Universel, le Christ centre organique de l'univers entier :

- *centre organique*, c'est-à-dire, auquel est suspendu physiquement, en définitive, tout développement, même naturel
- *de l'univers entier*, c'est-à-dire, non seulement de la Terre et de l'Humanité, mais de Sirius, d'Andromède, des Anges, de toutes les Réalités dont nous dépendons physiquement, de près ou de loin (c'est-à-dire probablement de tout l'Être participé)
- *de l'univers entier*, encore, c'est-à-dire non seulement de l'effort moral et religieux, mais également de tout ce que suppose cet effort, à savoir de toute croissance du corps et de l'esprit.

Ce Christ-Universel est celui que nous présentent les Évangiles et plus spécialement saint Paul et saint Jean. C'est celui dont ont vécu les grands mystiques. Ce n'est pas toujours celui dont s'est occupée le plus la Théologie.

Le but de cette note est de remettre sous les yeux de mes amis plus experts que moi dans la Science sacrée et mieux placés que moi pour agir sur les esprits, la nécessité, vitale, où nous nous trouvons actuellement d'explicitier cette notion si catholique du Christ ²⁹

[40]

A) Tout d'abord, comme je l'ai exposé ailleurs, l'histoire actuelle du sentiment religieux chez les hommes, *quels qu'ils soient*, me paraît dominée par une sorte de révélation qui se fait, dans la conscience humaine, de l'Univers un et grand.

²⁹ Alpha et oméga. (N.D.E).

En présence de l'immensité concrète qui se dévoile ainsi à notre génération, les uns (incroyants) se détournent a priori du Christ parce qu'on leur présente souvent de Lui une Figure notoirement plus petite que le Monde. Les autres (beaucoup de croyants) mieux instruits, se sentent néanmoins aux prises en eux-mêmes avec une lutte à mort. *Qui sera le plus grand* devant eux, et donc adorable ? Le Christ ou l'Univers ? Celui-ci croit sans cesse démesurément. Il faut absolument que Celui-là soit placé officiellement, explicitement, au-dessus de toute mesure.

Pour que les uns commencent, pour que les autres continuent à croire, il faut que nous élevions devant les Hommes la Figure du Christ-Universel.

B) Ce besoin du Christ-Universel pourra paraître, à certains, injustifié, artificiel, subjectif. Ils ne sentent pas ainsi, eux.

À ceux-là je répondrais volontiers : Tant pis pour vous.

Mais je puis ajouter : Indépendamment de toute aspiration subjective, le Christ-Universel s'impose *même à vous*. Il est en effet la seule Réalité qui puisse aujourd'hui équilibrer le Dogme *in se*. Nous avons, (dès toujours et par bonheur) accumulé sur le Christ des attributs de Médiation universelle : « *Omnia in ipso, per ipsum...* » A-t-on remarqué que ces attributs deviennent singulièrement lourds à porter pour notre Philosophie et notre Théologie Classiques, à mesure que l'Univers se révèle plus immense dans ses déterminismes, son passé et son extension ? Un certain petit Christ d'école éclate sous cet afflux continu d'être que fait surgir la Science ; en revanche le grand Christ de la Tradition et de la Mystique se découvre et s'impose. C'est à ce dernier qu'il faut aller.

C) Étudier le Christ-Universel, ce n'est donc pas seulement présenter au Monde (incroyant et croyant) une Figure [41] plus attrayante. C'est soumettre la Théologie (dogmatique, mystique, morale) à une refonte nécessaire. Or cette refonte se fera *automatiquement*, vitalemment, suavement, *exercice*³⁰, par le seul fait que la pensée chrétienne

³⁰ Exercice : sans relâche. (N.D.E.)

s'appliquera à dégager les traits du Christ-Universel tel qu'elle l'a toujours adoré, mais sans comprendre assez explicitement quelle était l'immense valeur de cet attribut. En effet :

1° *Pour que le Christ soit vraiment universel, il faut que la Rédemption, et donc la Chute, s'étende à tout l'Univers. Le péché originel prend dès lors une nature cosmique que lui a toujours reconnue la Tradition, mais qui, étant données les nouvelles dimensions que nous connaissons à l'Univers, nous oblige à réformer profondément la représentation historique et le mode de contagion (trop purement juridique) que nous lui attribuons communément.*

2° *Pour que l'Univers puisse avoir été affecté en bloc par un accident survenu dans quelques âmes ; il faut que sa cohésion, « in unitate materia et in unitate spiritus », soit infiniment plus grande que nous ne le disions vulgairement. Le Monde, pour satisfaire aux données dogmatiques, ne peut plus être un agglomérat de choses juxtaposées : il faut le reconnaître pour un grand Tout, lié, et évoluant organiquement. - C'est toute la Métaphysique de l'Un et du Multiple qui est à reprendre par les théoriciens du Christianisme si nous voulons que notre Philosophie soit à la mesure des exigences de notre Théologie.*

3° *Si le Christ est universel (c'est-à-dire se consomme peu à peu à partir de toute créature) il suit que son Royaume déborde essentiellement le domaine de la vie dite strictement surnaturelle. Non seulement par une doublure (surajoutée) d'intention, de fidélité, d'obéissance, mais par le matériel même de ses oeuvres, l'action humaine peut se référer au Christ, concourir à l'achèvement du Christ. Tout progrès, [42] soit dans la vie organique, soit dans la connaissance scientifique, soit dans les facultés esthétiques, soit dans la conscience sociale, est donc christianisable jusque dans son objet (parce que tout progrès, in se, s'intègre organiquement dans l'esprit, lequel est suspendu au Christ). Cette vue très simple fait tomber la cloison funeste qui subsiste malgré tout, dans nos théories actuelles, entre l'Effort chrétien et*

l'Effort humain. L'Effort humain devenant divinisable *in opere* ³¹ (et non seulement *in operatione*), le Monde pour le chrétien, devient entièrement divin. - C'est l'Ascèse et la Mystique tout entières qui se trouvent renouvelées.

4° Pour que tout ce travail, enfin, de l'achèvement du Christ ait un sens, vaille la peine qu'il coûte à Dieu, il faut que le mystérieux *Composé* formé par le Christ et l'Univers (par l'Univers centré sur le Christ) ait un prix spécifique, exceptionnel. L'adoration du Christ-Universel orientera la pensée chrétienne vers cette question si importante, si légèrement escamotée souvent, de la valeur des âmes *in se*, c'est-à-dire de la valeur du Monde, c'est-à-dire, en somme, du pourquoi de la Création. Il serait temps, à une époque où la pensée humaine tend à reconnaître le Cosmos comme un Tout *per se*, de réfléchir un peu aux relations qui unissent ce Tout et Dieu. C'est vite dit : création par amour, gloire extérieure. N'y a-t-il pas autre chose encore de déposé dans la Révélation ?

Aborder la question du Christ-Universel, c'est finalement, on le voit, porter la réflexion, la prière, le progrès, au centre naturel de toute la pensée chrétienne, au point vif de la vie de l'Église présente.

Quand, après avoir compris cela, on compare les développements [43] donnés respectivement par la Tradition au *χεχαριτωμένη* ³² de la salutation angélique, par exemple, et à la théorie du Christ-Universel, telle que l'expose saint Paul au cours de chapitres entiers, on demeure frappé d'étonnement : là, sortie d'un petit bourgeon latéral, une branche largement épanouie ; ici, la flèche même de l'arbre chrétien, gonflée de sève, et Cependant presque inchangée depuis le premier siècle de l'Église.

Comment expliquer une différence si profonde ?

Je réponds : par le jeu même, d'abord, du développement de la pensée humaine. Pour aimer passionnément Notre-Dame, il suffisait

³¹ La valeur de mon action n'est pas seulement mesurée par la pureté de mon intention mais par la rectitude objective de son terme : « Celui qui agit dans la vérité vient à la lumière » (Jn, 3, 21). On reconnaît l'un des thèmes majeurs du *Milieu divin.* (*N.D.E.*)

³² *Κέχαριτωμένη* : pleine de grâce. (*N.D.E.*)

aux chrétiens de devenir plus pleinement délicats, sensibles, humains. Ce stade a été atteint dès le Moyen âge. Pour aimer passionnément le grand Univers, et sentir l'impérieux besoin d'en revêtir le Christ, il fallait aux hommes un effort prolongé d'observation, de pensée, de prise de possession d'eux-mêmes. C'est à peine si ces préoccupations d'un ordre nouveau commencent à nous solliciter explicitement aujourd'hui.

Il y a une autre raison à mon avis, moins profonde mais plus immédiate, de l'immobilité où est fixée, depuis saint Paul, la notion de Christ-Universel : c'est l'abus, fait en philosophie, des relations logiques, morales, juridiques. Il est plus simple, plus sûr (*tutius*), plus économique (N. S. en a donné l'exemple) d'exprimer les rapports entre Dieu et l'homme sous forme de rapports familiaux ou sociaux. Ces analogies sont vraies, puisque l'union dans le Christ se fait entre personnes. Mais elles sont incomplètes. Pour tenir le vrai, il nous faut les corriger par des analogies prises aux réalités proprement *naturelles, physiques*. L'amitié, l'adoption divines, sont des expressions qui recouvrent une adaptation, une transformation, une refonte organiques, irrémédiables, de l'Univers. Une volonté libre de Dieu, c'est une accommodation spéciale de [44] tous les déterminismes du Cosmos. Tant qu'on reste dans le domaine facile des relations juridiques et morales, la royauté universelle du Christ n'est pas bien gênante à expliquer pour la philosophie enfantine de certains théologiens ³³. - Dès qu'on se place, au contraire, au point de vue de l'« organique », la dignité centrale du Christ se découvre comme une Réalité énorme, absorbante, - remaniant et reforgeant toute croyance, toute pratique et tout système à son service.

C'est, j'imagine, pour n'avoir pas eu une pensée assez dominée par ce principe du *primat de l'organique sur le juridique*, que les théologiens ont pu si longtemps rester insensibles au mystère fondamental du Christ-Universel.

Aujourd'hui, la conscience « populaire », humaine et chrétienne, se charge de rappeler aux maîtres en Israël qu'à aucun moment des siècles nous n'aurons le droit de nous croiser définitivement les bras sur une doctrine, si commode soit-elle. « Nous voulons de l'Un, de

³³ Paris, janvier 1920.

l'organique, parce que c'est ainsi que le Christ apparaît au fond de notre coeur. » Ainsi parlent beaucoup d'âmes en ces derniers temps.

Ne serait-ce pas que le moment est venu pour la tige de l'arbre, encore dormante, de reprendre sa croissance ? Sans exagération, un cycle nouveau ne s'ouvre-t-il pas pour l'Église, cycle merveilleusement adapté à l'âge présent de l'humanité : le cycle du Christ adoré à travers l'Univers ?

Que ceux qui croient entendre venir le Maître veillent, qu'ils désirent et qu'ils travaillent. ³⁴

³⁴ Il suffit en effet de la considérer comme une *destination extrinsèque* du Monde à Jésus (« destination » analogue à notre à droit de propriété », par exemple).

[45]

SCIENCE ET CHRIST

3

SCIENCE ET CHRIST
OU ANALYSE ET
SYNTHÈSE

[Retour à la table des matières](#)

[46]

[47]

REMARQUES SUR LA MANIÈRE
DONT L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE LA MATIÈRE
PEUT ET DOIT SERVIR À REMONTER
JUSQU'AU CENTRE DIVIN

Mes amis,

Pour des hommes destinés, comme vous, à associer, dans une même existence, le travail scientifique et l'effort chrétien, il est indispensable que les relations mutuelles des deux domaines « Science et Religion » soient aussi claires que possible. Cette vue précise est d'autant plus nécessaire que les tentatives de l'Apologétique, en cette matière, n'ont pas toujours été très équilibrées. Tantôt les apologètes ont fait opposition à des découvertes incontestables ; tantôt ils ont cherché à tirer déductivement, des faits scientifiques, des conclusions philosophiques ou théologiques que l'étude des phénomènes est incapable de donner. Tantôt la Science est présentée comme une Force mauvaise, une tentatrice, une magicienne de mal, tantôt elle est vantée comme une lumière divine, comme un effort très noble proposé à l'ambition chrétienne.

Sans vouloir aborder ici de front la question de savoir en quoi la Science est bonne, indispensable même, pour le plein développement du chrétien, je vais essayer (par manière d'introduction à cette question fondamentale) de vous faire *aimer chrétiennement* la Science, en établissant les deux propositions suivantes :

- 1) L'étude scientifique du Monde, parce qu'elle est essentiellement analytique, nous fait d'abord marcher en sens inverse des réalités divines.

[48]

- 2) Mais, d'autre part, cette même pénétration scientifique des choses, en nous révélant la *structure synthétique* du Monde, nous conduit à faire volte face, et nous rejette, par son prolongement naturel, vers le Centre unique des Choses, lequel est Dieu Notre Seigneur.

I. IMPUISSANCE DE LA SCIENCE À TROUVER DIEU AU COURS DE SES DÉMARCHES ANALYTIQUES

Quoi qu'en disent les pragmatistes à outrance, les utilitaires, ce que l'Homme cherche tout le long de sa vie, ce qu'il poursuit plus que le pain et tout le bien-être matériel, - c'est le savoir. L'essence même de notre vie est de tendre non pas à être mieux, mais à être plus. Or un instinct plus fort que toutes les remontrances des sceptiques et des faux Sages nous en avertit : pour être plus, il faut, d'abord, que nous sachions plus.

Enracinée dans notre esprit, nous portons tous la conviction que, quelque part autour de nous, est caché un Feu mystérieux, qu'il s'agit de dérober pour être heureux, - flamme pour éclairer notre vue sur le sens profond du monde, instrument pour dominer et refondre les choses. L'humanité a toujours vécu, elle vit encore, de cet espoir tenace, que nous pouvons, à force de scruter la nature, découvrir le secret du Réel, mettre la main sur les ressorts de la croissance des Êtres : trouver le Secret, trouver la Source. - Et la recherche du savant, si positiviste qu'il se prétende, se nuance, se frange, - ou plutôt elle est animée invinciblement, au fond, par un espoir mystique...

Ainsi donc, la tendance essentielle de notre esprit est de chercher à pénétrer au cœur du Monde. Mais où faut-il que nous portions nos pas pour arriver au point désiré où toute obscurité doit se fondre en lumière, tout antagonisme devenir le serviteur docile de notre action ?

[49]

Il est probable que les Hommes ont pu, pendant quelque temps, s'imaginer que le Secret du monde se cachait dans le lointain géographique. Si nous pouvions, pensaient-ils, arriver jusqu'aux régions les plus lointaines ou les plus inaccessibles de la Terre, gagner le sommet des Olympes, percer la profondeur des forêts, atteindre la source des grands fleuves, mettre le pied aux antipodes, descendre dans les entrailles du sol impénétrable, nous rencontrerions sans doute la demeure des Âmes ou des Dieux. Nous atteindrions un prolongement,

ou même une autre face des choses. Un grand voyage, un raid hardi, c'eût été assez pour nous mettre en présence du mystère qui nous inquiète. Le divin ne nous était voilé que par l'opacité des corps ou les brumes de l'horizon.

Bien avant qu'une exploration méthodique ait achevé le circuit de la Terre et le sondage des abîmes, nous avons souri, mes amis, de ces imaginations d'enfant. La simple réflexion nous a fait voir qu'à parcourir l'Univers en surface nous ne pourrions jamais rien rencontrer que de semblable à nous-même. Le Monde est formé de zones successives, de plans étagés de sphères concentriques d'existences, qui se commandent les unes les autres. Pour savoir plus, il faut quitter le cercle sur lequel se meut la vie présente. La lumière ne se fera qu'en profondeur. Nous ne la verrons briller que si, abandonnant l'écorce des êtres, nous parvenons à découvrir ce qui se cache en eux, au fond. L'Homme, ayant compris qu'il pouvait faire le tour de toutes les choses sans rien trouver qui pût les lui faire comprendre, s'est décidé à les pénétrer.

Mais qu'est-ce au juste que « pénétrer dans la profondeur » des choses ? Que signifie cette métaphore ? Tout être a deux pôles, un pôle inférieur d'où il sort, un pôle supérieur vers lequel il monte. Suivant quelle direction devient-il pénétrable, explicable ? Suivant la route précise qui descend dans le secret des corps, ou bien suivant le chemin voilé qui monte vers les prolongements de l'âme ?

Pour la grande majorité des hommes, il semble que la [50] question ne se pose même pas. Quand nous voulons savoir ce qu'il y a dans un appartement, nous ouvrons la porte, - dans une montre, nous la démontons ; - dans une noix, nous la brisons. Le premier mouvement de l'esprit qui veut savoir en quoi consiste une chose, c'est de la mettre en pièces, c'est de l'analyser. Toute la Science est sortie de ce geste instinctif. La Science est essentiellement une analyse. Sa méthode de recherche, ses conclusions, sont dominées par ce principe que le secret des choses est dans leurs éléments, de sorte que pour comprendre le monde, il suffit d'arriver aux termes les plus simples d'où il est sorti.,

Vous connaissez aussi bien que moi, les progrès étonnants réalisés, en ce siècle, par l'homme, dans son travail d'analyse du Réel.

1) Dans le domaine de la Matière inanimée, nous sommes arrivés à une séparation visuelle extraordinaire des éléments supérieurs et inférieurs de la Matière, - au-dessus de nous (grâce à des mesures très précises permettant de situer les astres dans l'espace et d'apprécier leur vitesse, grâce à des grossissements et à des méthodes photographiques qui ont individualisé les éléments des nébuleuses et fait surgir par milliers les nouvelles étoiles dans la voûte céleste) nous commençons à nous faire une idée de la structure sidérale de l'Univers. Et nous sommes « écrasés » en découvrant que l'unité supérieure, « macroscopique » du monde, sa plus grosse molécule connue, c'est la nébuleuse-spirale : des millions de Voies Lactées gravitant dans l'espace, à perte de vue.

Portant alors l'analyse dans le domaine microscopique, nous avons vu se révéler à nos yeux le deuxième infini de Pascal. D'abord visuellement, puis indirectement par des méthodes d'une ingéniosité et d'une précision admirables, nous avons fait apparaître, au sein de la Matière, une série étonnante d'unités naturelles décroissantes : particules colloïdales [51] qui dansent sous l'ultra-microscope, molécules circulant dans les électrolytes ou s'agitant dans les gaz, fragments d'atomes électriques que nous savons maintenant compter et peser, suivre dans les phases minuscules de leur gravitation.

2) La dissociation qu'elle opérait, optiquement ou chimiquement, sur la Matière brute, la Science l'a réalisée, parallèlement, dans le domaine de la Matière organisée. Successivement le vivant nous est apparu formé de cellules, - les cellules composées de protoplasma et de noyau. On croyait la séparation achevée. Point du tout. Le noyau se révèle maintenant d'une complication extrême et sa structure nucléaire, invraisemblablement compliquée, est échafaudée elle-même sur un édifice moléculaire « protéique » encore incomplètement analysé, mais circonscrit avec précision. Voici donc, au cœur même de notre chair, la multiplicité découverte, non seulement cellulaire, mais chimique : par ce raccord la substance vivante va rejoindre la série décroissante des molécules et des électrons.

3) En même temps que la Science déboîtait les éléments matériels du Monde, elle en démontait les ressorts énergétiques. L'extrême

complexité des mouvements physico-chimiques, depuis ceux qui font graviter majestueusement les astres jusqu'à ceux qui font vibrer les derniers corpuscules atteints par nos recherches, s'est peu à peu réduite à un groupe de composantes relativement simples. Tout l'équilibre du monde peut se ramener à un groupe d'équations régissant 2 énergies (l'électro-magnétique et la gravifique)³⁵, et à quelques conditions, exprimables en un groupe d'équations à 4 variables. L'une appuyant l'autre, l'analyse des masses et celle des énergies sont parvenues à une décomposition tellement [52] poussée des choses en leurs éléments naturels que nous arrivons à ne plus discerner autre chose, comme trame dernière du monde, qu'une incroyable pluralité de particules démesurément simplifiées, dont on ne saurait dire ce qui les distingue entre elles, ni ce qui les sépare du milieu où elles baignent. Ces parcelles ultimes sont si nombreuses, elles sont si peu individualisées, qu'elles paraissent former une nappe continue d'énergie.

4) Eh bien, ce Monde infiniment dissocié auquel nous fait accéder l'analyse active, expérimentale, exercée par la Science, une méthode différente vient nous garantir qu'il n'est pas une réalité fictive, un produit artificiel de nos opérations sur le Réel. Si, à l'étude *spatiale* des corps considérés dans le présent, nous faisons succéder leur étude *dans le temps*, l'observation de leur histoire, nous les voyons se dissoudre, s'éparpiller suivant la même loi. Aucun être organique (ou inorganique) n'apparaît en effet tout fait, tout formé. Mais il se manifeste à l'expérience comme appuyé sur une série interminable d'états antérieurs (états divers de condensation de la Matière, formes graduellement ébauchées de la Vie). Cherchons à suivre jusqu'à l'origine cette chaîne d'états successifs : au bout d'une chute dans le Passé qui ne peut se comparer qu'à la chute dans la petitesse réalisée par l'analyse chimique des masses matérielles, nous retrouvons le monde des particules. L'analyse historique du Passé rejoint l'analyse physicochimique du Présent. Soit que nous remontions scientifiquement aux origines temporelles du Monde, soit que nous pénétrions dans les secrets de sa structure actuelle, tout se réduit pareillement à un fourmillement

³⁵ Si l'auteur publiait lui-même ce texte aujourd'hui, il ajouterait les interactions constatées depuis 1921 : les interactions dites faibles (radioactivité bêta), et l'interaction nucléaire. (N.D.E.)

d'éléments, guidés par les seules lois statistiques des grands nombres et du hasard.

Ainsi donc, mes amis, l'analyse scientifique se trouve avoir réussi dans ses tentatives d'une manière inespérée. Nous voulions briser la coque, ouvrir les Choses : les Choses ont *cédé* [53] avec une facilité surprenante. Sous nos coups, par des clivages successifs, elles se sont graduellement réduites à quelque chose dont nous ne pouvons plus dire si c'est de la Matière ou de la force. Tout s'est fondu en une sorte d'énergie douée d'un rudiment de masse et de structure, qui représente à la fois la forme la plus générale des substances actuelles du Monde, et le réservoir initial d'où paraît émerger tout son passé.

Au terme de ce grand effort si plein de succès, nous sommes-nous rapprochés du point central que nous voulions atteindre ? Sommes-nous arrivés plus près du cœur des choses, de leur Secret, de leur Source ? Touchons-nous enfin l'explication ?

Oui, mais pas de la façon dont on l'a souvent compris.

La première idée qui vient à l'homme parvenu, par l'analyse scientifique, *aux extrêmes limites inférieures* de la Matière, c'est qu'il tient réellement, dans les dernières particules de la Matière, l'essence même des richesses de l'Univers. « Les *éléments contiennent en soi la vertu du tout : celui qui tient les éléments possède le tout* ». Voilà le principe admis implicitement par une quantité de savants et même de philosophes... Si ce principe était vrai, il faudrait dire que nous sommes acculés par la Science au matérialisme. Peu à peu en effet, à mesure que progressait l'analyse scientifique, tout ce qui est « âme » a paru s'évanouir de nos perspectives : la puissance créatrice et providentielle qui mène le Monde s'est décomposée, pour la Science, en un faisceau de lois évolutives, - la liberté en déterminismes, - la vie organique en phénomènes physicochimiques, - la lumière en vibrations, - les molécules en électrons. L'une après l'autre, la Divinité, la moralité, la vie, la sensation, la continuité... se sont effacées pour faire place à un fourmillement d'éléments toujours plus impersonnels. Si vraiment l'analyse nous a conduits au centre des choses, c'est-à-dire au *point extrême de leur réalité et de leur consistance*, fini l'esprit - finis le règne de l'esprit, la priorité de l'esprit ! Tout n'est en définitive que pluralité et inconscience.

Que faut-il répondre à cela ?

[54]

Mes amis, pour rompre le charme mortel du matérialisme, pour retrouver le Monde spirituel sans renier la Science, nous n'avons qu'à faire la remarque suivante : « l'analyse est nécessaire, elle est bonne. Mais elle ne nous a pas conduits là où nous pensions ». Le matérialisme naît d'une erreur fondamentale de perspective : par la Science, nous nous imaginons souvent avoir abordé aux sphères essentielles du Monde, aux régions les plus denses de l'Univers, au domaine de la Consistance et de l'Absolu. En fait nous ne sommes arrivés en la suivant qu'aux *extrêmes limites inférieures du Réel*, là où les êtres sont le plus appauvris et le plus raréfiés. Nous voulions l'unité, la synthèse : nous les avons trouvées l'une et l'autre, mais pas la synthèse supérieure de richesse, pas l'unité de concentration, - ce que nous tenons, c'est l'unité d'appauvrissement dans l'homogène, la synthèse par atténuation des caractères ³⁶.

Regardons un peu, en effet, ce que nous a laissé, en fin de compte, la Science pour reconstruire le Monde : des atomes plus ou moins dissous dans une énergie sans figure. C'est peu. C'est très inférieur. Mais est-ce au moins quelque chose ? Est-ce du solide, du stable, de l'immortel, de l'absolu ? - Point du tout. Si nous regardons de plus près le résidu matériel ultime auquel se trouve actuellement arrêtée l'analyse, nous reconnaitrons qu'il représente seulement une sorte de nébuleuse inférieure : c'est de l'irrésolu. Il est possible que nous n'arrivions jamais à pousser la décomposition du Réel plus loin que le point où nous sommes arrivés. N'en concluons pas que nous ayons touché un fond de résistance, un premier élément des choses, une simplicité indécomposable, un substratum éternel. Toute notre expérience scientifique nous en avertit : au-dessous de l'électron, de l'énergie, la Matière est [55] encore analysable, elle est indéfiniment décomposable en éléments naturels, dans le temps et dans l'espace, - il n'y a pas d'atomes au sens étymologique du mot. La Matière est essentiellement pluralité sans limites, poussière : il est donc impossible de construire sur elle ; et celui qui voudrait la suivre jusqu'au bout d'elle-même tendrait vers le néant. La Matière n'est pas un fondement stable du

³⁶ Ce qu'on appelle « synthèse » scientifique (cf. théorie générale des radiations de la gravité) n'est que la réduction du Réel à un *plus petit élément commun*.

Monde : elle est une direction où les choses disparaissent toujours un peu plus à mesure qu'elles perdent un peu plus d'unité.

Il fallait que nous descendions jusqu'aux « atomes » pour comprendre cette vérité ; mais maintenant il est nécessaire que nous ne l'oublions plus : par l'analyse nous avons laissé échapper ce qui fait le prix et la solidité des êtres ; la *seule consistance* des êtres leur est donnée par *leur élément synthétique*, c'est-à-dire par ce qui est, à un degré plus ou moins parfait, *leur âme, leur esprit*.

Revenons en arrière, pour la critiquer, sur l'opération d'analyse qui nous a graduellement menés depuis les hauteurs de la vie raisonnable jusqu'au grouillement particulière des électrons. Nous avons procédé par fractionnements successifs. À chaque opération nous séparions deux éléments : un principe ordonnateur, impondérable, inanalysable, synthétique, - et des éléments ordonnés (pondérables). Chaque fois, en vertu même de l'analyse, le principe ordonnateur s'évanouissait. Nous avons donc concentré notre attention sur les éléments ordonnés qui nous semblaient de nature plus stable. Ceux-ci à leur tour ont cédé à l'analyse, abandonnant un nouvel ordre et se réduisant à des sous-éléments. Et ainsi de suite. De la sorte nous avons laissé la statue pour étudier le grain de marbre, - la sensation lumineuse pour garder la vibration de l'éther, - la vie cellulaire pour nous attacher aux groupements chimiques, etc. Ce faisant nous avons cru nous diriger vers le plus solide, vers quelque chose qui serait un élément premier non ordonné. C'était une poursuite impossible. Nous avons bien découvert ainsi une certaine loi suivant [56] laquelle est construite la réalité, loi de hiérarchie et de complication croissante dans l'unité. Mais la Réalité elle-même, la Chose suprême que nous voulions atteindre nous a échappé, - et elle s'éloignait même de nous toujours plus à chaque nouvelle analyse, comme s'éloigne la lumière de celui qui en poursuit le reflet. Nous avons marché en effet dans la direction où tout se décompose, s'atténue : or l'Absolu, le Compréhensible, est au centre, dans la direction où tout s'accroît jusqu'à ne faire qu'un. Toute chose est quelque chose de plus que les éléments dont elle est composée. Et ce quelque chose de plus, cette âme, est le véritable lien de sa solidité.

On pourrait dire que, prises individuellement ou en bloc, les choses ont une structure *pareille à celle d'un cône*. Dans un cône il y a un sommet et une base, un centre de convergence et une région d'indéfinie divergence. Un observateur qui suit l'axe d'un cône en allant vers

le sommet finit par atteindre le point où toutes les génératrices se rencontrent et se nouent. Une marche inverse le conduit vers une dissociation sans limite des éléments de la figure. Eh bien, par l'exploration analytique du Monde, nous avons cheminé vers la base du cône : voilà pourquoi le Monde a paru se dissiper entre nos mains. Ce n'est pas là un échec. C'est au contraire une grande découverte. À ce signe de la pulvérisation croissante des êtres autour de nous, nous pouvons enfin fixer le point de l'Univers où nous sommes parvenus, comprendre sa structure, prendre des choses une perspective vraie, décider dans quelle direction se cache ce que nous cherchons. Nous savons maintenant ce que cela signifie : « pénétrer au cœur des choses ». Pour atteindre la zone lumineuse, solide, absolue, du Monde, il ne s'agit pas d'aller vers *le plus profond en dessous ou le plus lointain en arrière, mais vers le plus intérieur dans l'âme, et le plus nouveau dans le futur*. L'Élémentaire et le Passé sont aussi vides de mystère que la profondeur géographique des continents et des abîmes. C'est un *mirage* qui nous fait voir le secret des [57] êtres dans leur *origine* (les « origines » fuient incessamment devant nous comme *l'horizon*), on ne trouve pas plus l'origine des choses que la *source d'un fleuve* : « *crecit eundo* ³⁷ ». L'explication et la consistance du Monde sont à chercher dans une Âme supérieure d'attraction et de solidification progressives, sans laquelle la radicale pluralité de l'Univers ne serait jamais sortie de sa poussière. L'analyse de la Matière révèle à qui sait voir, la priorité, la primauté de l'Esprit.

II. LE RETOUR « SCIENTIFIQUE » AU CENTRE DIVIN

Mes amis, quelle sera notre méthode, - quel sera notre guide, pour pénétrer le Réel dans la direction nouvelle qui vient de nous apparaître comme le vrai chemin de la recherche et de la découverte ? - Comment, après avoir descendu la pente qui mène automatiquement vers le plus élémentaire, le plus divisé, le plus ancien, saurons-nous reconnaître les sentiers imprévisibles et compliqués qui montent au plus synthétique, au plus nouveau ? Pouvons-nous, au cours de cette nou-

³⁷ Il s'accroît en marchant. (N.D.E.)

velle journée, demander encore à la Science de nous diriger ? Elle nous a conduits au pôle de dissociation des choses. Est-elle capable de nous faire remonter à celui de leur suprême association ?

Bien des gens le croient, et vous l'avez sûrement entendu soutenir : « La Science est assez forte pour nous sauver toute seule ». Précisément parce qu'elle a tout décomposé, la Science tient le secret de tout recomposer : elle a donc mis la main sur la force dont nous faisons l'apanage de Dieu. « Voyez, dit-on, à quels résultats nous sommes déjà parvenus. Nous savons (ou nous saurons bientôt) faire vibrer l'éther à [58] notre gré, construire des édifices moléculaires extrêmement compliqués qui sont sur le chemin de la Matière organisée. Nous arriverons peut-être, un jour, à réaliser artificiellement des conditions telles que nous ferons à notre gré germer la vie. Pourquoi ne serait-il pas possible de mettre la main sur des énergies considérées comme plus sacrées encore ? Les sciences médicales et psychiques tâtonnent encore dans l'empirisme. Mais elles n'ont pas dit leur dernier mot. N'arriverons-nous pas, maîtrisant les énergies du corps et de l'âme, à nous libérer méthodiquement des limites de notre organisme, à nous spiritualiser scientifiquement ?... »

Nous avons rencontré, tout à l'heure et cherché à surmonter l'illusion, la tentation, qui voulait nous faire croire que nous n'étions que matière. Comment surmonterons-nous cette autre perspective, fausement scientifique, que nous sommes devenus comme des dieux ?

Il faudrait être bien imprudent, je le reconnais, pour fixer d'avance à la synthèse scientifique un point qu'elle ne dépassera jamais. J'éviterai donc de m'appuyer sur aucunes prédictions de ce genre, prédictions que les faits ont trop souvent démenties. Je dirai même ceci : Notre devoir d'Hommes est d'agir *comme si les limites de notre puissance n'existaient pas*. Devenus, par l'existence les collaborateurs conscients d'une Création qui se poursuit en nous pour nous mener vraisemblablement à un but (même terrestre) bien plus élevé et éloigné que nous ne pensons, nous devons aider Dieu de toutes nos forces, et manipuler la matière comme si notre salut ne dépendait que de notre industrie.

Mais, ceci accordé, je vous ferai l'observation suivante qui, bien comprise, suffit à débarrasser la conquête scientifique du Monde de tout esprit d'orgueil et de dureté : quels que soient les progrès de la Science dans la maîtrise de la Matière et dans l'art de déclencher les

puissances de la vie, nous n'avons pas à redouter que ces progrès nous obligent jamais logiquement à relâcher, nous pouvons être sûrs au contraire qu'ils [59] ne serviront qu'à tendre plus impérieusement, en nous, les ressorts de l'effort moral et religieux.

Impossible, contradictoire, quand on y réfléchit, est la tentative de forcer a- ou im-moralement comme des Titans, les portes de la plus-vie. L'effort vers l'unité organique se complique essentiellement (par structure) d'une attitude interne du cœur et de la volonté. *La synthèse scientifique de l'Homme* (si l'on peut dire) *se prolonge aussi nécessairement en progrès moral que la synthèse chimique des substances protéiques en manifestations biologiques*. Faire les Titans ? = impossible. Et pourquoi ? 1) parce que synthèse unifiante *in se* = a vertu ; 2) parce que synthèse unifiante *inter se* = a centre. Nous sommes toujours tentés de considérer la moralité de la vie, la vision mystique des choses, comme des phénomènes subjectifs superficiels, comme des énergies d'une étoffe physique inférieure. En réalité, elles représentent, l'une et l'autre en nous, le prolongement direct des puissances qui ont construit, sous l'influx créateur, les cercles successifs du Monde. Elles sont l'indice, la mesure, les facteurs de la véritable synthèse organique de l'esprit.

Plus nous avancerons, par les chemins de la matière, vers le perfectionnement de notre organisme, plus il faudra que l'unité conquise par notre être se trahisse, et qu'elle s'achève, dans les fibres de notre conscience, par la domination de l'esprit sur la chair, par l'harmonisation et la sublimation des passions.

Et plus nous nous rapprocherons, par la convergence industrielle de nos efforts, du centre commun où tendent les éléments du Monde, plus aussi nous devons, atomes conscients de l'Univers, nous subordonner « par construction » aux liaisons de plus en plus vastes, à l'influence dominante, universelle de ce centre mieux connu, - plus nous devons adorer.

Loin de moi, mes amis, la pensée de déduire les dogmes chrétiens de la seule inspection des propriétés reconnues par [60] notre raison à la structure du Monde. Le Christ, allons-nous dire, est la plénitude, le principe synthétique de l'Univers : Il est donc quelque chose de plus que tous les éléments de ce Monde à la fois, c'est-à-dire il ne peut s'en déduire, malgré qu'il en soit attendu.

Ce qui est légitime et fortifiant, ce que nous allons faire, c'est de constater combien les vues chrétiennes viennent harmonieusement répondre à ce que nous cherchons. La Science, avons-nous vu, par les impuissances mêmes de son effort analytique, nous a appris qu'il devait y avoir dans la direction où les choses se compliquent dans l'unité, un Centre suprême de convergence et de Consistance, où tout se noue, et par qui tout se tient. Jouissons (le terme n'est pas trop fort) en observant combien Jésus-Christ, par sa morale la plus fondamentale et ses attributs les plus sûrs, vient admirablement remplir cette place vide marquée par l'attente de toute la Nature.

Jésus nous prêche la pureté, la charité, l'abnégation. Mais quel est l'effet spécifique de la pureté, sinon la concentration et la sublimation des puissances multiples de l'âme, l'unification de l'Homme en soi ? - Qu'opère, à son tour, la charité, sinon la fusion des individus multiples en un seul corps et une seule âme, l'unification des Hommes entre eux ? - Que représente, enfin, l'abnégation chrétienne, sinon la déconcentration de chaque Homme en faveur d'un Être plus parfait et plus aimé, l'unification de tout en un ?

Et maintenant, le Christ lui-même, qui est-il ? Ouvrez les Écritures à leurs passages les plus graves et les plus authentiques. Interrogez l'Église sur ses croyances les plus essentielles. Vous apprendrez ceci : le Christ n'est pas un accessoire surajouté au Monde, un ornement un roi comme nous en faisons, un propriétaire... Il est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, la pierre du fondement et la clef de la voûte, la Plénitude et le Plénifiant. Il est celui qui consomme et celui qui donne à tout sa consistance. Vers lui et par lui, Vie et Lumière intérieures du Monde, se fait, dans la plainte et [61] l'effort, l'universelle convergence de tout l'esprit créé. Il est le Centre unique, précieux et consistant, qui étincelle au sommet à venir du Monde, à l'opposé des régions obscures, éternellement décroissantes, où s'aventure notre Science quand elle descend la route de la Matière et du Passé.

En face de cette harmonie profonde, qui relie et subordonne, pour nos yeux de chrétiens, la zone du multiple et celle de l'unité, le domaine essentiellement analytique de la Science et celui, ultra-synthétique, de la Religion, il me semble, mes amis, que nous pouvons tirer les conclusions suivantes, qui sont la morale de ce trop long discours :

Avant tout, n'ayons pas peur, nous, chrétiens, et ne nous scandalisons pas à tort et à travers des résultats de la recherche scientifique, soit en physique, soit en biologie, soit en histoire. Des catholiques sont déconcertés quand on vient leur montrer, - ou bien que les lois de la Providence se décomposent en déterminismes et en hasard, - ou bien que sous nos puissances les plus spirituelles se cachent des édifices matériels très compliqués, - ou bien que la religion chrétienne a des racines dans un développement religieux naturel de la conscience humaine, - ou bien que le corps humain suppose une série immense de développements organiques préalables. Ces catholiques nient les faits, ou bien ils s'en effraient. Ceci est un grand tort. Les analyses de la Science et de l'Histoire sont très souvent exactes ; mais elles n'enlèvent absolument rien à la toute-puissance divine, ni à la spiritualité de l'âme, ni au caractère surnaturel du Christianisme, ni à la supériorité de l'Homme sur les animaux... La Providence, l'âme, la vie divine, sont des réalités synthétiques. Leur fonction étant d' « unifier », elles supposent, en dehors et au-dessous d'elles, un système d'éléments : mais ces éléments ne les constituent pas, ils attendent au contraire d'elles leur « animation ».

2) La Science ne doit donc pas nous troubler dans notre Foi par ses analyses. Elle doit au contraire nous aider à mieux connaître, comprendre et apprécier Dieu. Je suis [62] convaincu, pour ma part, qu'il n'y a pas de plus puissant aliment naturel pour la vie religieuse que le contact des réalités scientifiques bien comprises. L'homme qui vit habituellement dans la société des éléments de ce monde, l'homme qui expérimente personnellement l'immensité écrasante des choses et leur misérable dissociation, - celui-là, j'en suis sûr, prend une conscience plus aiguë que personne, et de l'immense besoin d'unité qui chasse l'Univers toujours plus en avant et de l'avenir inouï qui lui est réservé. Personne autant que l'Homme penché sur la Matière ne comprend combien le Christ, par son Incarnation, est intérieur au Monde, enraciné dans le Monde jusqu'au cœur du plus petit atome. Nous avons comparé la structure de l'Univers à celle d'un cône : celui-là seul apprécie bien la richesse incluse dans le sommet du cône qui a d'abord mesuré la largeur et la puissance de la base.

3) Il est vain, par conséquent, - il est injuste, d'opposer la Science et le Christ, ou de les séparer comme deux domaines étrangers l'un à l'autre. La Science, seule, ne peut découvrir le Christ, - mais le Christ comble les vœux qui naissent dans notre cœur à l'école de la Science. Le cycle qui fait descendre l'Homme jusqu'aux entrailles de la Matière en plein Multiple, pour, de là, remonter jusqu'au centre de l'unification spirituelle, *est un cycle naturel*. On pourrait dire que c'est *un cycle divin*, puisqu'il a été suivi d'abord par Celui qui a dû « descendre aux enfers » avant de s'élever jusqu'aux cieux, afin de remplir toutes choses. « Quis ascendit nisi qui descendit prius, ut impleret nia ³⁸. » *

³⁸ Conférence donnée à Paris, le 27 février 1921.

* D'après Éphes. 4, 9 et 10.

[63]

SCIENCE ET CHRIST

4

MON UNIVERS ³⁹

[Retour à la table des matières](#)

[64]

³⁹ Cet écrit est le deuxième intitulé *Mon Univers*. Le premier, daté de 1918, est publié par Mlle Alice Teilhard-Chambon dans : *Écrits du Temps de la Guerre*, Éditions Grasset. (N.D.E.)

[65]

Les pages qui suivent ne prétendent aucunement apporter une explication définitive du Monde. Elles ne visent directement à établir aucune théorie générale de la pensée, de l'action et de la mystique, comme si les horizons qu'elles découvrent devaient s'imposer tels quels, immédiatement, à tous les esprits, aux dépens de certaines autres manières de voir, considérées (à tort ou à raison) comme plus traditionnelles ou plus communes. Je me propose simplement ici d'exposer la manière personnelle de comprendre le Monde à laquelle je me suis trouvé progressivement amené par le développement inévitable de ma conscience humaine et chrétienne. Réagissant sur ma nature individuelle, les vérités et la pratique religieuses ont donné, par un processus auquel je sens que ma liberté est demeurée complètement étrangère, les résultats que je vais chercher à traduire. C'est ce déterminisme (ou, si l'on préfère, cette irrésistible spontanéité) qui fait le principal intérêt de l'Essai que je présente. Il sera facile, évidemment, d'un point de vue intellectuel, de critiquer le système que je propose. Ces critiques ne sauraient en aucune façon lui enlever sa valeur spéciale qui est d'apporter un témoignage psychologique irréfutable. Que ma philosophie soit plus ou moins habile, il restera toujours acquis, comme un fait, qu'un homme moyen du XX^e siècle, parce qu'il participait normalement aux idées et aux préoccupations [66] de son temps, n'a pu trouver l'équilibre de sa vie intérieure que dans une conception physicienne et unitaire du Monde et du Christ, - et que là il a trouvé une paix et un épanouissement sans bornes.

Or, cette réussite objective, par elle-même, a son importance. Elle prouve que, malgré la gaucherie et l'approximation des termes que j'emploie, une tendance spirituelle a cherché à prendre figure en moi que d'autres, plus tard, noteront plus heureusement que moi. En vérité, je le sens, ce n'est pas moi qui ai conçu ces pages : mais, c'est, en moi, un Homme plus grand que moi, - un Homme que j'ai reconnu, toujours le même, cent fois autour de moi. Si limitée qu'elle soit, mon

expérience de ces dix dernières années m'a prouvé que, soit dans le Christianisme, soit en dehors de lui, un nombre insoupçonné d'esprits se nourrissent (plus ou moins explicitement) des mêmes intuitions et des mêmes pressentiments que ceux qui ont rempli ma vie. Parce que le sort m'a placé à un carrefour privilégié du Monde où, en ma double qualité de prêtre et d'homme de Science, j'ai pu sentir passer à travers moi, dans des conditions particulièrement exaltantes et variées, le double flot des puissances humaines et divines ; parce que, dans cette situation de choix à la frontière de deux mondes, j'ai trouvé des amis exceptionnels pour ouvrir ma pensée, et des loisirs prolongés pour la mûrir et la fixer : je pense que je serais infidèle à la Vie, infidèle aussi à ceux qui ont besoin que je les aide (comme d'autres m'ont aidé), si je n'essayais pas de leur transmettre les linéaments de la splendide figure qui s'est découverte devant moi dans l'Univers au cours de 25 ans de réflexions et d'expériences de toutes sortes. Je le répète : ils ne trouveront là qu'une ébauche. Mais cette ébauche, le bonheur de leur vie, comme de la mienne, sera de travailler sans cesse à en préciser les traits.

Ce qui donne au point de vue que je vais tâcher de définir sa puissance de séduction et sa valeur de paix, c'est la manière souple et aisée dont, à partir de lui, les innombrables éléments [67] du Monde physique, moral, social, religieux... s'enchaînent, s'ordonnent, s'éclairent mutuellement, - à perte de vue, et dans leur fond le plus intime. Montrer cette cohérence solide, naturelle, totale. sera toute mon « apologétique ». Je ne m'attarderai pas à discuter des propositions particulières. Je ne m'inquiéterai pas de multiplier les postulats. je ne prendrai pas non plus la peine de suivre dans leurs derniers prolongements les corollaires qui naîtront en foule le long des directrices que nous tracerons à grands traits. Ma seule préoccupation sera de montrer comment il est possible, en abordant sous un certain angle l'immense désordre des Choses, de voir brusquement leur obscurité et leur discordance se muer en une vibration ineffable, inépuisable dans la richesse de ses nuances et de ses notes, interminable dans la perfection de son unité. Si j'arrive à faire un peu comprendre et partager cette réussite, j'aurai donné la meilleure des preuves : à réaliser sans effort la Synthèse du Réel il ne peut y avoir que la Vérité.

I. PHILOSOPHIE. L'UNION CRÉATRICE

A. LES PRINCIPES FONDAMENTAUX

Avant d'aborder l'exposé synthétique de la philosophie qui supporte et organise l'édifice de mes constructions morales et religieuses, je crois utile de dégager un certain nombre de Principes ou Postulats fondamentaux, où apparaît « l'esprit » dans lequel est née et s'est développée ma représentation de l'Univers.

[68]

1) *Le primat de la conscience.*

Logiquement et psychologiquement, le premier de ces principes est la conviction profonde que l'être est bon, c'est-à-dire :

- a) qu'il vaut mieux être que ne pas être,
- b) qu'il vaut mieux être plus qu'être moins.

En admettant comme principe auxiliaire, que l'être « achevé » est l'être conscient, on peut donner à ce principe une forme plus pratique et plus claire. à savoir :

- a) qu'il vaut mieux être conscient que de ne pas être tel,
- b) qu'il vaut mieux être plus conscient que moins conscient.

À première vue ces propositions pourront paraître évidentes ou stériles. En réalité elles se découvrent extrêmement fécondes et exigeantes dès qu'on essaie de les pousser à leurs dernières conséquences. Et on est surpris, à l'expérience, de voir combien elles sont souvent contestées pratiquement ou théoriquement, par les agnostiques, les pessimistes, les jouisseurs, les pusillamines. C'est peut-être bien sur l'option primordiale entre la valeur ou la non valeur absolue de la plus grande conscience que se produit la grande coupure entre les Hommes bons ou mauvais, élus ou réprouvés.

2) *La foi en la vie.*

Immédiatement à côté de cette première pierre fondamentale de ma vie intérieure, - le primat de la Conscience -, j'en discerne une autre, qui est la Foi en la Vie, c'est-à-dire la certitude inébranlable que l'Univers, considéré dans son ensemble,

a) a un but,

[69]

b) et ne peut ni se tromper de route, ni s'arrêter en chemin.

Pris isolément, les éléments du Monde ne réussissent hélas ! que dans une proportion dérisoire. Invinciblement, je me refuse à étendre à leur collectivité cette totale contingence. Je ne puis admettre que l'Univers échoue. Que ce privilège (l'assurance du succès) soit dû à une action providentielle transcendante, - ou à l'influence d'une énergie spirituelle immanente au tout (quelque âme du Monde), - ou à l'espèce d'infailibilité qui, refusée aux essais isolés, appartient aux essais indéfiniment multipliés « (infailibilité des grands nombres »), - ou plutôt qu'il tienne à l'action hiérarchisée de ces trois facteurs simultanément, - peu importe ici. - Avant toute explication de la chose, je crois au fait que le Monde, pris comme un Tout, est assuré d'aboutir, c'est-à-dire (en vertu du Principe 1) d'arriver à un certain état supérieur de conscience.

Je le crois par inférence : parce que, si l'Univers a réussi jusqu'ici l'invraisemblable travail de faire naître la pensée humaine au sein de ce qui nous paraît un réseau inimaginable de hasards et de mauvaises chances, c'est qu'il est, au fond de lui-même, dirigé par une puissance souverainement maîtresse des éléments qui le composent. Je le crois, aussi, par besoin : parce que, si je pouvais douter de la solidité à toute épreuve de la substance dans laquelle je me trouve engagé, je me sentirais absolument perdu et désespéré. Je le crois enfin, et surtout peut-être, par amour ; parce que j'aime trop l'Univers qui m'entoure pour n'avoir pas confiance en lui.

3) *La foi en l'absolu.*

Puisque le Monde réussit (Principe 2), et que réussir consiste à devenir plus conscient (Principe 1), je conclus, on vient de le voir, que l'Univers mûrit en soi le fruit d'une [70] certaine Conscience. Quel attribut essentiel exigerons-nous de cette plus haute conscience, de cette manière d'être supérieure, pour reconnaître qu'elle est vraiment un succès ? - Nous lui demanderons de représenter un état acquis pour toujours, c'est-à-dire une perfection absolue.

En fait, c'est bien clair, 99 hommes sur 100 ne se posent jamais distinctement cette question : « Vaut-il la peine de vivre ? » Ils n'en voient pas le problème, parce que la vie les entraîne encore automatiquement, comme elle a fait pour les êtres irraisonnables qui ont mené seuls, jusqu'à l'Homme, le travail de l'évolution. Mais, en droit, le problème existe, et il est à prévoir qu'il se posera avec une acuité croissante à l'Humanité à mesure que l'oeuvre réalisée par celle-ci deviendra plus précieuse et plus lourde. Pouvons-nous vraiment espérer faire oeuvre qui dure, ou pétrissons-nous seulement de la cendre ? Avec l'intelligence a paru, au coeur du Monde terrestre, une redoutable puissance de critiquer ce Monde. Les animaux tirent passivement et aveuglément le char, bien lourd, du Progrès. L'Homme, lui, avant de continuer la tâche commune, peut, et doit, se demander si elle vaut la peine qu'elle exige : le travail de vivre, et l'effroi de mourir. Or, la seule récompense qui puisse nous satisfaire (j'en appelle à la réflexion loyale de tout homme capable de descendre au vrai fond de lui-même) c'est la garantie que le résultat tangible de nos labeurs, par quelque chose de lui-même, est recueilli dans une Réalité où ne sauraient l'atteindre aucun ver ni aucune rouille.

L'exigence que j'exprime ici pourra paraître démesurée. Je la crois cependant absolument naturelle à l'Homme, parce que je la lis si clairement au coeur de moi-même que je ne puis admettre qu'elle manque, en droit, à aucun de mes semblables. Plus j'y pense, plus je vois que je serais psychologiquement incapable de faire le plus petit effort si je ne pouvais croire à la valeur absolue de quelque chose dans cet effort. Prouvez-moi que rien ne restera un jour de mon oeuvre, [71] parce qu'il y aura, non seulement une mort de l'individu, et une mort de la

Terre, mais une mort de l'Univers ; - et vous tuez en moi le ressort de toute activité. Promettez à mon être des millénaires de vie personnelle ou d'utilisation surhumaine dans quelque plus Grand que lui-même. Si, au bout de cette période, l'anéantissement le guette, c'est exactement comme si la mort était demain sur moi : je ne remuerai pas le petit doigt pour devenir meilleur. *La volonté libre ne peut être mise en mouvement, dans la moindre chose, que par l'attrait d'un résultat définitif*, d'un « ktêma eis aei » ⁴⁰, promis à son effort.

Et comme précisément (Principe 2) je ne puis admettre que le Monde soit mal construit, physiquement contradictoire, incapable de nourrir la faim essentielle des êtres qu'il a produits dans son sein, - alors, je me fixe éperdument dans la certitude que la Vie, dans son ensemble, se dirige vers l'établissement d'une Terre nouvelle et éternelle.

4) *La priorité du tout.*

Sous quels traits, maintenant, me représenterai-je la Réalité terminale, seule précieuse, qui collecte tout ce qu'il y a d'absolu dans mon travail et dans le travail de la Vie ? - Inévitablement sous ceux d'une immense Unité. Puisque c'est la Vie dans son ensemble, et non dans ses éléments, qui est infaillible (Principe 2) ; puisque, dans le fruit attendu de la croissance du Monde, le plus pur de la Sève élaborée par chaque monade doit se distiller (Principe 3), l'Absolu vers qui nous nous élevons ne saurait avoir d'autre visage que celui du tout, - d'un Tout épuré, sublimisé, « conscientisé ».

Ainsi, graduellement, ma foi en la valeur de l'être individuel s'est précisée, enrichie, jusqu'à me jeter aux pieds de quelque Réalité universellement attendue. Le processus intellectuel [72] est logique. Historiquement mon esprit a suivi, j'en suis sûr, une marche inverse. Je n'ai pas découvert laborieusement le Tout. Mais c'est lui, qui, par une sorte de « conscience cosmique » s'est présenté, imposé à moi. C'est son attrait qui a tout mis en mouvement en moi, tout animé, tout organisé. C'est parce que je sens et aime passionnément le Tout, que je

⁴⁰ D'une « oeuvre pour toujours ». (*N.D.E.*)

crois au primat de l'être, - et que je ne puis admettre un échec final de la Vie, - et que je ne saurais désirer une moindre récompense que ce Tout lui-même.

Philosophiquement et psychologiquement, la suite le montrera sans cesse, rien n'est compréhensible dans le Monde qu'à partir du Tout, dans le Tout.

B. L'UNION CRÉATRICE

Les divers principes que je viens de passer en revue circonscrivent le champ à l'intérieur duquel il faut chercher la solution du problème de la vie, - mais ils ne donnent pas encore une interprétation du Monde. Cette interprétation, j'ai cherché à me la donner par la théorie de l'Union créatrice.

L'Union créatrice n'est pas exactement une doctrine métaphysique. Elle est bien plutôt une sorte d'explication empirique et pragmatique de l'Univers, née en moi du besoin de concilier, dans un système solidement lié, les vues scientifiques de l'Évolution (admises comme définitives dans leur essence) avec la tendance innée qui m'a poussé à chercher le Divin, non en rupture du Monde physique, mais à travers la Matière, et en quelque manière, en union avec elle.

À cette explication des Choses je suis arrivé fort simplement en réfléchissant sur les rapports si déconcertants qui existent entre l'esprit et la matière. S'il est un fait bien établi par [73] l'expérience, c'est que « plus un psychisme est élevé, chez tous les vivants que nous connaissons, plus il nous apparaît lié à un organisme compliqué ». Plus l'âme est spirituelle, plus son corps est multiple et fragile. - Cette curieuse loi de compensation ne semble pas avoir attiré spécialement l'attention des philosophes, sauf pour leur être une occasion d'approfondir davantage l'abîme qu'ils aiment à creuser entre Esprit et Matière. Il m'a paru que loin d'être une relation paradoxale ou accidentelle, elle avait grand'chance de trahir la secrète constitution des êtres. Au lieu d'en faire une difficulté, une objection, je l'ai donc transformée en principe même d'explication des Choses.

L'Union créatrice est la théorie qui admet que, dans la phase évolutive actuelle du Cosmos (seule connue de nous), tout se passe comme

si l'Un se formait par unifications successives du Multiple, - et comme s'il était d'autant plus parfait qu'il centralise sous lui plus parfaitement un plus vaste Multiple. Pour les éléments groupés par l'âme en un corps (et élevés par le fait même à un degré supérieur d'être) « plus esse est plus cum pluribus uniri » ⁴¹. Pour l'âme elle-même, principe d'unité, « plus esse est plus plura unire » ⁴². Pour les deux, recevoir ou communiquer l'union, c'est subir l'influence créatrice de Dieu « qui creat uniendo » ⁴³.

Ces formules sont à peser soigneusement, pour n'être pas mal interprétées. Elles ne signifient pas que l'Un soit composé de Multiple, c'est-à-dire qu'il naisse de la fusion en lui-même des éléments qu'il associe (car alors, ou bien il ne serait pas quelque chose de créé, c'est-à-dire de tout nouveau, ou bien les termes du Multiple iraient en se réduisant progressivement, [74] ce qui est contre l'expérience). Elles expriment seulement ce fait que l'Un ne nous apparaît qu'à la suite du Multiple, en domination du Multiple, parce que son action essentielle, formelle, est d'unir. - Et ceci nous conduit à énoncer un principe fondamental, qui est le suivant : « L'Union créatrice ne fond pas entre eux les termes qu'elle groupe (la béatitude qu'elle apporte ne consiste-t-elle pas précisément à devenir un avec l'autre en demeurant soi ?). Elle les conserve : elle les achève même, comme nous le voyons dans les corps vivants où les cellules sont d'autant plus spécialisées qu'elles appartiennent à un être plus élevé dans la série animale. Chaque âme plus haute *différencie* mieux les éléments qu'elle unit. »

Dans le domaine ouvert à nos investigations historiques ou expérimentales, les lois de l'Union créatrice sont très suffisamment vérifiées. La conscience s'élevant graduellement sur une pyramide toujours plus large et plus haute de matière animée, voilà bien la plus objective et la plus satisfaisante expression du Réel, aussi loin et aussi profond que nous pouvons l'atteindre par nos sens. - Mais la joie de l'esprit humain, est de chercher à prolonger autour de lui au-delà de toute vision directe, l'harmonie de ses perspectives. À ce jeu sacré la loi de récurrence qu'est l'Union créatrice se prête avec une souplesse

⁴¹ Être plus, c'est être mieux uni avec un plus grand nombre d'éléments (*N.D.E.*)

⁴² Être plus, c'est mieux unir un plus grand nombre d'éléments. (*N.D.E.*)

⁴³ Qui crée en unissant. (*N.D.E.*)

merveilleuse. Et voici les grandes lignes de l'organisation qu'elle porte dans la masse obscure de l'ultime Passé et du dernier Avenir.

À la limite inférieure des Choses, au-dessous de toute atteinte, elle nous découvre une pluralité immense, - la diversité complète jointe à la désunion totale. À la vérité, cette multiplicité absolue serait le néant, et elle n'a jamais existé. Mais elle est la direction d'où sort, pour nous, le Monde : à l'origine des temps, le Monde se découvre à nous émergeant du Multiple, imprégné et ruisselant de Multiple. Déjà cependant, puisque quelque chose est, le travail d'unification a commencé. Aux premiers stades où il nous devient [75] imaginable, le Monde est déjà, depuis longtemps, en proie à une multitude d'âmes élémentaires qui se disputent sa poussière pour exister en l'unifiant. Nous ne pouvons en douter : la Matière dite brute est certainement animée à sa manière. Complète extériorité ou totale « transience » sont, comme absolue multiplicité, synonymes de néant. Atomes, électrons, corpuscules élémentaires, quels qu'ils soient (pourvu qu'ils soient quelque chose en dehors de nous), doivent avoir un rudiment d'immanence, c'est-à-dire une étincelle d'esprit. Avant que, sur la Terre, les conditions physico-chimiques permissent la naissance de la vie organique, ou bien l'Univers n'était encore rien en soi, ou bien il formait déjà une nébuleuse de conscience. Chaque unité du Monde, pourvu qu'elle soit une unité naturelle, est une monade.

Dans le monde matériel, les monades unissent peu et mal voilà pourquoi elles sont si démesurément stables par rapport aux vivants proprement dits. Chez les animaux, elles unissent davantage, - assez pour être très fragiles, trop peu pour résister à la désagrégation, qui les guette. Dans l'Homme seulement, à notre connaissance, l'esprit unit si parfaitement autour de soi l'universalité de l'Univers que, malgré la dissociation momentanée de son point d'appui organique, rien ne saurait plus détruire le « vortex » d'opération et de conscience dont il est le centre subsistant. L'âme humaine est le premier point d'appui définitif où puisse s'accrocher le Multiple soulevé vers l'Unité par la Création.

Autour de nous, dans l'Univers, les choses en sont arrivées là. Comme une sphère rayonnant à partir de centres innombrables, le Monde matériel nous apparaît comme suspendu, aujourd'hui, à la conscience spirituelle des hommes. Que nous apprend l'Union créatrice sur l'équilibre et l'avenir de ce système ? - Elle nous avertit for-

mellement que le monde que nous voyons est encore profondément instable et inachevé : instable, parce que les millions d'âmes (vivantes ou disparues) incluses aujourd'hui dans le Cosmos forment un multiple [76] branlant qui a besoin, mécaniquement, d'un Centre pour « tenir » ; inachevé, parce que leur pluralité même, en même temps qu'elle représente une faiblesse, est une puissance et une espérance d'avenir, - l'exigence ou l'attente d'une unification ultérieure dans l'esprit. Dès lors, par tout le poids de l'évolution passée, nous voici forcés de regarder plus haut que nous-mêmes, Hommes, dans les séries spirituelles. Si le Monde infra-humain est consolidé par nos âmes à nous, le Monde humain, à son tour, n'est concevable que supporté par des centres conscients plus vastes et plus puissants que les nôtres. Et ainsi, de proche en proche (de plus multiple en moins multiple), nous sommes amenés à concevoir un Centre premier et suprême, un oméga, en qui se relie toutes les fibres, les fils, les génératrices de l'Univers, - Centre encore en formation (virtuel) si on envisage la complétion du mouvement qu'il dirige, mais Centre déjà réel aussi, puisque, sans son attraction actuelle, le flux général d'unification ne pourrait soulever le Multiple.

On le voit donc : à la lumière de l'Union créatrice l'Univers prend la forme d'un immense cône, dont la base se distendrait indéfiniment en arrière, dans la nuit, - tandis que le sommet s'élèverait et se concentrerait toujours plus dans la lumière. Du haut en bas, la même influence créatrice se fait sentir, mais toujours plus consciente, plus épurée, plus compliquée. À l'origine, des affinités obscures agitent la Matière ; puis, bientôt, l'attrait du vivant se fait sentir, - mouvement presque mécanique dans les formes inférieures, mais qui devient, dans le cœur humain, l'infiniment riche et redoutable puissance de l'amour ; plus haut, enfin, naît la passion pour les Réalités supérieures aux cercles humains, dans lesquelles nous nous sentons confusément noyés. La Science, par force, s'occupe principalement d'étudier les arrangements matériels successivement réalisés par le mouvement de la Vie. Ce faisant, elle ne voit que la croûte des Choses. La véritable évolution du Monde se passe dans les âmes, et [77] dans l'union des âmes. Ses facteurs intimes ne sont pas mécanicistes, mais psychologiques et moraux. Voilà pourquoi (nous aurons à revenir sur ce point) les développements ultérieurs, physiques de l'Humanité, c'est-à-dire les prolongements vrais de son évolution sidérale et biologique, sont à

chercher dans un accroissement de conscience obtenu par la mise en jeu de puissances unitives psychiques.

QUELQUES COROLLAIRES DE L'UNION CRÉATRICE

Si on accepte la susdite représentation de l'Univers, il est surprenant de voir avec quelle facilité se découvrent, comme des conséquences de l'Union créatrice, toute une série de propositions extrêmement précieuses pour la meilleure compréhension et la meilleure utilisation du Monde.

1) En tête de ces corollaires, on voit se détacher, avec le relief d'une vérité de premier ordre, ce principe fondamental que « Toute consistance vient de l'Esprit ». C'est la définition même de l'Union créatrice. L'expérience immédiate et brutale du Monde tendrait à nous faire admettre le contraire. La solidité de l'inorganique, la fragilité de la chair, veulent nous faire croire que toute consistance vient de la Matière. Il faut résolument inverser cette vue grossière des Choses, que la Physique elle-même est en train de ruiner en découvrant le lent évanouissement de substances que nous pensions indestructibles. - Non, rien ne tient que par un effet de synthèse, c'est-à-dire en somme, si humble soit cette synthèse, par un reflet de l'Esprit. Dès lors, le philosophe matérialiste qui cherche au-dessous de l'âme le principe solide de l'Univers ne saisit que de la poussière qui s'éparpille entre ses doigts. Et dès lors, aussi, le charnel, qui essaie de rejoindre l'objet de sa passion autrement qu'en allant vers l'élévation de son être, c'est-à-dire sans chercher [78] à former par l'union de deux vivants une sorte de nouvelle âme plus riche et plus haute, - le charnel, dis-je, place dans sa tentative d'adhésion un incurable principe de séparation : chaque pas nouveau dans la jouissance matérielle l'éloigne de son amour.

À travers l'immense réseau de la multiplicité universelle, du plus modeste élément jusqu'au plus sublime, des constructions les plus matérielles de la Nature jusqu'aux édifices les plus raffinés de notre pen-

sée, de la plus petite association de monades jusqu'aux plus vastes ensembles organisés, « Tout tient par en haut ».

2) Tout tient par en haut. Il suit de là, d'abord que toute réalité autour de nous (si spirituelle soit-elle) est indéfiniment décomposable en termes de nature inférieure à la sienne. Chacun à sa manière, les organismes vivants sont réductibles en éléments physico-chimiques - l'hypothèse scientifique en faits plus ou moins bruts, l'acte libre en déterminismes, - l'intuition en syllogismes, - la foi en raisons de croire, - l'inspiration sacrée en élucubrations humaines... Mais chaque degré nouveau de réduction au multiple (de matérialisation) laisse échapper une âme. L'analyse, admirable et puissant instrument de dissection du réel, abandonne entre nos mains des termes toujours moins compréhensibles et toujours plus appauvris. Elle nous découvre la loi de construction des choses ; mais les résidus mêmes de son opération, loin de nous livrer l'essence stable du Monde, sont de plus en plus voisins du néant.

3) Tout tient par en haut, encore. Ce principe consacre, avant tout, la royauté de l'Esprit. Mais, du même coup, il sauve et ennoblit la Matière. Et en effet, si c'est l'Esprit qui entraîne et soutient constamment la Matière dans l'ascension vers la Conscience, c'est la matière, en revanche, qui permet à l'esprit de subsister en lui fournissant constamment un point d'action et un aliment. Nous l'avons dit : l'Esprit qui soutient tout, n'a lui-même de raison d'être et [79] de consistance, il ne « tient », qu'en « faisant tenir ». Sa sublimité et sa richesse sont liées à la multiplicité organisée qu'il embrasse dans son « angle solide ». La pureté du sommet spirituel d'un être est proportionnelle à l'ampleur matérielle de sa base.

4) Il n'est plus possible, du reste, dans le système de l'Union créatrice, de continuer à opposer brutalement Esprit et Matière. Pour qui a compris, en effet, la loi de « spiritualisation par union », il a cessé d'y avoir deux compartiments dans l'Univers, celui des Esprits et celui des Corps : il n'y a plus que *deux sens* sur une même route (le sens de la pluralisation mauvaise, et celui de l'unification bonne). Tout être, dans

le monde, est quelque part sur la pente qui monte de l'ombre vers la lumière. Devant lui, l'effort pour dominer et simplifier sa nature ; derrière lui, le laisser-aller dans la dissociation physique et morale de ses puissances. S'il va de l'avant, il rencontre le Bien : tout est pour lui l'esprit. S'il déchoit, il ne rencontre sous ses pas que mal et matière. - Ainsi, entre le Mal absolu (c'est-à-dire le néant, la pluralité totale où on retombe), et le Bien suprême (c'est-à-dire le Centre d'universelle convergence où tout tend) s'échelonnent une infinité de degrés, - degrés coupés, sans doute par certains paliers (celui, par exemple, qui sépare l'Animal de l'Homme, ou l'Homme de l'Ange), mais degrés dessinant un même mouvement général. Et, à chaque degré correspond une distribution particulière du Bien et du Mal, de l'Esprit et de la Matière. Ce qui est mal, matériel, pour moi, est bien, spirituel, pour un autre qui marche à ma suite. Et celui qui est en avant de moi sur la montagne se corromprait en usant de ce qui m'unifie.

Matière et Esprit ne s'opposent pas comme deux choses,, comme deux natures, mais comme deux directions d'évolution à l'intérieur du Monde.

5) Ainsi s'évanouissent les innombrables difficultés auxquelles se heurte toute philosophie qui cherche à reconstruire [80] le Monde à partir d'éléments isolés (de la monade) au lieu de poser en principe l'unité fondamentale et substantielle de l'Univers. L'influence réciproque de l'Esprit et de la Matière, l'inter-action des êtres, la connaissance du Monde « extérieur », ne sont des questions insolubles que parce qu'on se pose en face du problème faux et impossible qui consiste à vouloir comprendre le Tout avec les parcelles de ce Tout, sans recourir à des propriétés spéciales au Tout (comme si un Tout naturel n'était pas plus que ses parties). Ces « cruces philosophorum »⁴⁴ se dissipent comme une illusion dès que l'on a compris qu'il n'y a finalement, dans le Cosmos, qu'une seule réalité physique en devenir, une seule Monade. Il n'y a plus besoin de chercher le « pont » entre les natures ou les Choses dans un Univers où l'unité (et par suite l'influence complète) est l'état d'équilibre vers lequel tendent les êtres en se spiritualisant.

⁴⁴ Apories philosophiques. (N.D.E.)

Sans doute, l'idée de substances inachevées et hiérarchisées s'enchaînant entre elles suivant une loi organique uniforme, (et trouvant dans cette liaison la plénitude de leur différenciation individuelle et de leur pouvoir d'action) étonnera les esprits déformés par une ontologie exagérément intellectualiste et géométrique. Elle scandalisera ceux qui veulent diviser le Réel en substances (toutes également substantielles) et en accidents. Tant pis pour eux. La vraie sagesse consiste à placer les obscurités du Monde aux points où elles se trouvent en réalité, et non à les déplacer artificiellement sous prétexte de sauvegarder des principes qui ne sont clairs qu'en apparence (ou qui ne valent que pour un Univers parvenu au terme de son évolution). Quand un mystère est bien localisé, il devient fécond à l'égal des vérités les mieux pénétrées. Tel est le cas de ce principe admis par l'Union créatrice qu'il n'y a pas, « in natura rerum »⁴⁵, de substance [81] achevée, ni par suite isolée, mais que chaque substance est supportée par une série de Substances de Substance se soutenant, de degré en degré, jusqu'au Centre suprême, où tout converge.

Sans ces deux notions de « Substance inachevée » et de « Substance de Substance », toute philosophie demeure incohérente et gênée. Au contraire, ces notions une fois admises, tout s'explique lumineusement, et tout prend un relief extraordinaire autour de nous, - non seulement en Métaphysique, mais, et plus encore peut-être, en Morale et en Religion.

II. RELIGION, LE CHRIST UNIVERSEL

Vraisemblables quand il s'agit des représentations du passé de l'Univers, les perspectives ouvertes par l'application de la loi de récurrence que nous avons appelée Union créatrice deviennent quelque peu fantastiques quand on se tourne vers les mystères de l'avenir. Admettre que les monades humaines sont les éléments d'une synthèse organique supérieure, - accepter qu'elles soient destinées à former le corps d'une âme plus spirituelle que la nôtre, dépasse trop les limites de notre imagination pour que nous ne sentions pas la nécessité d'appuyer sur quelques données positives nos troublantes extrapolations.

⁴⁵ Dans la nature. (N.D.E.)

De nombreux mystiques païens n'ont pas hésité, sur la foi de leurs désirs et de leurs attrait, à faire le pas, et à se jeter dans l'abîme délicieux de la croyance en une âme du Monde. Le Chrétien, lui, n'a qu'à méditer sur son Credo pour trouver, dans la Révélation qu'il admet, la réalisation inespérée du rêve au seuil duquel le conduit logiquement la philosophie.

Je voudrais montrer, dans ce chapitre, que le Christianisme prend si bien sa pleine valeur en fonction des idées de l'Union [82] créatrice que cette théorie, au lieu d'être regardée comme une philosophie confirmée et relayée par les vues chrétiennes, mériterait plutôt d'être appelée une extension philosophique de la foi en l'Incarnation.

Appelons, pour abrégé, oméga : le Terme supérieur cosmique décelé par l'Union créatrice. Tout ce que je dirai se ramènera à trois points :

- A) Le Christ révélé n'est pas autre chose qu'oméga.
- B) C'est en tant qu'oméga qu'il se présente comme attingible et comme inévitable en toutes choses.
- C) Et c'est pour être constitué oméga enfin, qu'il a dû, par les labeurs de son Incarnation, conquérir et animer l'Univers. «

A. LE CHRIST N'EST AUTRE CHOSE QUE OMÉGA

Pour démontrer cette proposition fondamentale, il me suffira de renvoyer à la longue série de textes joanniques, et surtout pauliniens, où est affirmée, en termes magnifiques, la suprématie physique du Christ sur l'Univers ⁴⁶. Je ne puis les énumérer ici. Tous se ramènent à ces deux affirmations essentielles : « In eo omnia constant » (Col. 1,

⁴⁶ Voir surtout, dans Saint Paul : Rom. VIII, 18 sq. ; XIV, 7, 9 ; I Cor. IV, 22 ; VI, 15 sq. ; X, 16 ; XII, 12 sq. ; XV, 23-29 ; 39 sq. ; II Cor. III, 18 ; IV, 11 ; V, 4 ; 19 ; Gal. III, 27, 28 ; Eph. I, 10, 19-23 ; II, 5, 10, 13, 14 ; III, 6, 18 ; IV, 9, 12, 13, 16 ; Phil. II, 10 ; III, 10, 11, 20-21 ; Col. I, 15-20, 28 ; II, 9, 10, 12, 19 ; III, 10 ; I Thess. IV, 17 ; Hebr. II, 7-8 ... (N.D.E.)

17) et « Ipse est qui replet omnia » (Col. II, /10, cf. Eph. IV, 9), de telle sorte que « Omnia in omnibus Christus » (Col. III, 11). C'est la définition même de oméga !

Je le sais. Il y a deux échappatoires par où les Esprits timides pensent échapper au formidable réalisme de ces affirmations [83] répétées : ou bien ils prétendent que les attributs cosmiques du Christ paulinien appartiennent à la Divinité seule ; ou bien ils cherchent à énerver la force des textes en supposant que les liens de dépendance qui assujettissent le Monde au Christ sont des liens juridiques et moraux, des droits de propriétaire, de père ou de chef d'association. Pour ce qui est de la première esquivé, je me contente de renvoyer au contexte, qui est formel : même dans Col. I, 15 et suivants, saint Paul a manifestement devant les yeux le Christ théandrique ; c'est dans le Christ incarné qu'a été préformé l'Univers. - Pour ce qui est de l'interprétation atténuée des paroles de l'Apôtre, je l'écarte purement et simplement parce que moins conforme à l'esprit de saint Paul tel qu'il anime le corps de ses Épîtres, et moins conforme aussi à ma vue générale du Monde. Mais je renonce à convertir mes contradicteurs. Je suis arrivé en effet à la conviction qu'il y a, parmi les Hommes, deux catégories d'esprits irréductibles : les physiciens (qui sont les « mystiques »), et les juridiques. Pour les premiers, l'être n'est beau que s'il se découvre organiquement lié ; et donc ⁴⁷ le Christ, souverainement attrayant, doit rayonner physiquement. Pour les autres, l'être est inquiétant dès qu'il s'y cache quelque chose de plus vaste et de moins définissable que nos relations sociales [84] humaines (considérées dans ce qu'elles ont d'artificiel). Dès lors le Christ n'est plus qu'un roi et un propriétaire. - Ceux-ci (les juridiques), peu logiques avec leur théologie de la grâce,

⁴⁷ Ce raisonnement, qui suppose que la Réalité du Christ est *définie* graduellement par *les exigences croissantes de notre Idéal*, est légitime. Non parce que le Christ est l'être le plus beau possible absolument (ceci a-t-il un sens, du reste ?), mais parce qu'il est l'être le plus beau possible relativement à nous (puisqu'il nous achève) nous avons le droit d'affirmer : « Ceci est plus beau que cela : donc c'est ceci, et non cela, qui appartient au Christ. » - La tâche difficile de la pensée chrétienne (le ressort de l'évolution du dogme) est précisément de sauvegarder à chaque instant, dans le Christ, la plénitude de ces trois attributs : être à la fois historique, universel et idéal. Être « idéal » est une façon d'être universel : c'est être capable de convenir aux aspirations de l'Humanité de tous les temps. On pourrait dire aussi, réciproquement, que le Christ doit être universel parce que c'est notre idéal qu'il soit tel.

comprendront toujours « mystique » (dans corps mystique) par analogie avec une association familiale ou amicale un peu renforcée. Ceux-là au contraire (les physiciens) verront dans ce terme l'expression d'une relation hyper-physique (super-substantielle), plus forte, et par suite plus respectueuse des individualités incorporées, que celle agissant entre les cellules d'un même organisme animé. Les uns et les autres ne se comprendront jamais. Entre les deux attitudes il faut opter, non par des raisonnements mais parce qu'on voit. En ce qui me concerne, le choix est irrévocablement fait, et depuis toujours. Je suis physicien d'instinct. Et voilà pourquoi il m'est impossible de lire saint Paul sans voir apparaître, sous ses paroles, d'une façon éclatante, la domination universelle et cosmique du Verbe incarné.

Notons-le bien. En aucun cas le Cosmos ne pouvait être conçu, réalisé, sans un Centre suprême de consistance spirituelle. Non seulement en vertu des formules spéciales à l'Union créatrice, mais, en toute bonne Métaphysique, imaginer la création isolée d'un atome, ou d'un groupe de monades, serait une absurdité : ce qui est voulu et obtenu, dans la Création, c'est d'abord le Tout, et puis le reste en lui, après lui. En toute hypothèse, le Monde, pour être pensable, exige d'être centré. Par conséquent, la présence, à sa tête, d'un oméga, n'a rien à voir avec le fait de son « élévation surnaturelle ». Ce qui fait exactement la caractéristique « gracieuse » du Monde, c'est que la place de Centre universel n'a pas été donnée à un intermédiaire suprême quelconque entre Dieu et l'Univers ; mais qu'elle a été prise par la Divinité elle-même, - laquelle nous a introduits, ainsi, « in et cum Mundo », au sein trinitaire de son immanence.

Ceci dit pour préciser ma position théologique, contemplons de plus près, dans sa vigueur physique, le Mystère de Jésus.

[85]

B. L'INFLUENCE DU CHRIST-OMEGA. L'ÉLÉMENT UNIVERSEL

Puisque nous avons constaté que le Christ paulinien (le grand Christ des mystiques) coïncidait avec le terme universel, l'oméga, pressenti par notre philosophie, - l'attribut le plus magnifique et le plus

urgent que nous puissions lui reconnaître est celui d'une influence physique et suprême sur toute réalité cosmique sans exception.

Nous l'avons vu : au regard de la simple raison, rien n'est intelligible, vivant, consistant, dans l'Univers, que par un élément de synthèse, c'est-à-dire par un esprit, c'est-à-dire par en haut. À l'intérieur du Cosmos tous les éléments, dans l'ordre croissant de leur être vrai (c'est-à-dire de leur conscience), sont suspendus les uns aux autres ontologiquement ; et le Cosmos tout entier, comme un seul bloc, est soutenu, « informé », par la puissante énergie d'une Monade supérieure et unique, qui confère à toute chose, au-dessous d'elle, son intelligibilité définitive, et son définitif pouvoir d'action et de réaction.

Eh bien, c'est cette énergie-là, « qua sibi omnia possit subjicere » (Phil. III, 2 1), qu'il faut attribuer sans trembler au Verbe incarné, sous peine de laisser croître et déborder, autour de la figure de Jésus, un Monde plus beau, plus majestueux, plus organique, plus adorable que Lui! - Jésus ne serait pas le Dieu de saint Paul, ni le Dieu de mon cœur, si en face de la Créature la plus humble, la plus matérielle, je ne pouvais dire : « Cette chose je ne puis la comprendre, la saisir, en être touché pleinement, sinon en fonction de Celui qui donne au Tout naturel dont elle fait partie sa pleine réalité et sa dernière détermination. Parce que le Christ est [86] oméga, l'Univers est physiquement imprégné, jusque dans sa moelle matérielle, de l'influence de sa sur-humaine nature. La présence du Verbe incarné pénètre tout comme un Élément universel. Au cœur commun de toutes choses elle luit, comme un Centre infiniment intime, et en même temps (puisqu'il coïncide avec l'achèvement universel) infiniment lointain.

Essentiellement, l'influence vitale, organisatrice, de l'Univers, dont nous parlons, c'est la grâce. Mais on voit combien, du point de vue de l'Union créatrice, cette réalité merveilleuse de la Grâce doit être comprise avec une intensité et une extension plus grandes qu'on ne le fait d'habitude. La grâce, pour exprimer qu'elle ne nous fait pas cesser d'être nous-mêmes, les théologiens la classent misérablement dans la catégorie des « accidents », à côté de la sonorité, des couleurs, ou des bonnes qualités de l'âme. Tyrannisés par leurs catégories philosophiques, ils en font (contrairement à toute la pratique des mystiques)

quelque chose d'infra-substantiel ⁴⁸. C'est (nous l'avons vu) qu'ils ne se décident pas à admettre l'existence de substances inachevées, hiérarchisées, c'est-à-dire de Substances de Substance. Nous qui plaçons cette classe nouvelle d'êtres à la base de notre explication du Monde, nous dirons que la grâce n'est pas en nous moins intime, moins substantielle, que l'Humanité. Elle l'est au contraire davantage. Par le Baptême dans la Matière cosmique et dans l'eau sacramentelle nous sommes plus le Christ que nous ne sommes nous-mêmes, - et c'est à la condition précisément de cette prédominance du Christ en nous que nous pouvons espérer être un jour pleinement nous-mêmes.

[87]

Voilà pour l'intensité physique de la Grâce. Quant à l'extension de son influence « morphogénique », elle est sans limite. Et en effet, puisqu'il est oméga, le Christ n'étend pas son action organisatrice sur une simple zone de notre être, - celle des relations sacramentelles et des « habitus » vertueux. Pour pouvoir nous unir à Lui par le sommet de nos âmes, il a dû assumer la tâche de nous faire réussir tout entiers, même dans notre corps. Dès lors, son influence directrice et informatrice pénètre toute la gamme des travaux humains, des déterminismes matériels, et des évolutions cosmiques. Ces mouvements inférieurs de l'Univers, nous les appelons « naturels » par convention. En réalité, en vertu de l'établissement du Christ en Chef du Cosmos, ils sont pénétrés de finalité, de vie surnaturelle, jusque dans leur réalité la plus tangible. Tout est physiquement « christifié », autour de nous, et tout peut l'être (nous le verrons) de plus en plus.

Ce « pan-christisme », on le voit facilement, n'a rien de faussement panthéiste. Ce qui fait le vice ordinaire du panthéisme, c'est que, plaçant au-dessous de la conscience et des monades le Centre universel, il est amené à concevoir « oméga » comme un centre de dissociation mentale, de fusion, d'inconscience, de moindre effort. Aussitôt qu'est rétablie, comme nous l'avons fait, la juste perspective des choses, tous ces inconvénients disparaissent. Parce que notre oméga, le Christ, est

⁴⁸ Saint Thomas, tout en affirmant que la grâce est une qualité, (un « accident »), puisqu'elle est la splendeur de l'âme, la nomme également et, semble-t-il, de préférence, *une nouvelle nature*, faisant participer l'homme, « selon une certaine similitude, à la nature divine par une sorte de génération ou de création nouvelle » (S.T., I. II, q.110, art. 4).

situé au terme supérieur de la spiritualisation consciente, son influence universelle, loin de dissocier, consolide, - loin de confondre, différencie, - loin de laisser l'âme s'engourdir dans une union vague ou paresseuse, la chasse toujours plus haut sur les chemins précis de l'action. Le danger des faux panthéismes a disparu ; et cependant nous gardons la puissance irremplaçable de vie religieuse que les panthéistes monopolisent injustement.

Autour de nous, le Christ agit physiquement pour tout régler. Depuis la dernière agitation atomique jusqu'à la plus haute contemplation mystique, - depuis le plus léger souffle [88] qui traverse l'air jusqu'aux plus larges courants de vie et de pensée, il anime sans cesse, sans les troubler, tous les mouvements de la Terre. Et, réciproquement, il bénéficie, physiquement, de chacun d'eux : tout ce qui est bon, dans l'Univers, (c'est-à-dire tout ce qui va vers l'unification par l'effort), est reçu par le Verbe Incarné comme un aliment qu'il assimile, transforme, divinise⁴⁹. - En la conscience de ce double et immense mouvement descendant et ascendant par lequel se poursuit l'élaboration du Plérôme, (c'est-à-dire la maturation de l'Univers), le croyant peut trouver une lumière et une force incroyables pour diriger et nourrir son effort. La foi au Christ universel est d'une fécondité inépuisable en morale et en mystique, Mais, avant d'étudier dans un chapitre spécial ces conclusions pratiques de notre système, demandons-nous par quelles étapes s'est établi, et par quel mécanisme se constitue, le merveilleux cycle qui relie dynamiquement, par toute leur histoire, le Ciel et la Terre, l'Esprit et la Matière.

C. L'ANIMATION DU MONDE PAR LE CHRIST UNIVERSEL

La concentration du Multiple en l'unité organique suprême de oméga représente un extrême labeur. Chaque élément participe, suivant son degré, à cette synthèse laborieuse. Mais l'effort demandé au Terme supérieur de l'unification a du être le plus grand de tous. Voilà

⁴⁹ En somme le Christ, ainsi compris, est le milieu en qui, et par qui, se réalise concrètement pour nous l'attribut (abstrait) de *l'immensité divine*.

pourquoi l'Incarnation du Verbe a été infiniment mortifiante et douloureuse, au point de pouvoir être symbolisée par une croix.

Le premier acte de l'Incarnation, - la première apparition [89] de la Croix, - est marqué par l'immersion de l'Unité divine dans les ultimes profondeurs du Multiple. Rien ne peut entrer dans l'Univers que ce qui en sort. Rien ne saurait se mêler aux choses que par le chemin de la Matière, par l'ascension hors de la pluralité. Une intrusion du Christ dans le Monde par un chemin latéral quelconque serait incompréhensible. Le Rédempteur n'a pu pénétrer l'étoffe du Cosmos, s'infuser dans le sang de l'Univers, qu'en se fondant d'abord dans la Matière pour en renaître ensuite. « Integritatem Terrae Matris non minuit, sed sacrauit »⁵⁰. La petitesse du Christ dans son berceau, et les petitesse bien plus grandes qui ont précédé son apparition parmi les Hommes, ne sont pas seulement une leçon morale d'humilité. Elles sont d'abord l'application d'une loi de naissance et, consécutivement, le signe d'une emprise définitive de Jésus sur le Monde. C'est parce que le Christ s'est « inoculé » dans la Matière qu'il n'est plus séparable de la croissance de l'Esprit, - tellement incrusté dans le Monde visible qu'on ne saurait plus l'en arracher désormais qu'en ébranlant les fondements de l'Univers.

De chaque élément du Monde on peut se demander, en bonne philosophie, s'il n'étend pas ses racines jusqu'aux dernières limites du Passé. À combien plus forte raison convient-il de reconnaître au Christ cette mystérieuse préexistence ! - Non seulement « in ordine intentionis », mais « in ordine nature », « omnia in eo condita sunt »⁵¹. Les prodigieuses durées qui précèdent le premier Noël ne sont pas vides de lui, mais pénétrées de son influx puissant. C'est l'agitation de sa conception qui remue les masses cosmiques et dirige les premiers courants de la biosphère. C'est la préparation de son [90] enfantement qui accélère les progrès de l'instinct et l'éclosion de la pensée sur Terre. Ne nous scandalisons plus, sottement, des attentes interminables que nous a imposées le Messie. Il ne fallait rien moins que les labeurs effrayants et anonymes de l'Homme primitif, et la

⁵⁰ L'intégrité de la Terre Mère, il ne l'a point diminuée, mais l'a consacrée. (N.D.E.)

⁵¹ Non seulement « dans l'ordre de l'intention », mais « dans l'ordre de la nature », « tout est contenu en lui ». (N.D.E.)

longue beauté égyptienne, et l'attente inquiète d'Israël, et le parfum lentement distillé des mystiques orientales, et la sagesse cent fois raffinée des Grecs pour que sur la tige de Jessé et de l'Humanité la Fleur pût éclore. Toutes ces préparations étaient cosmiquement, biologiquement, nécessaires pour que le Christ prît pied sur la scène humaine. Et tout ce travail était mû par l'éveil actif et créateur de son âme en tant que cette âme humaine était élue pour animer l'Univers. Quand le Christ apparut entre les bras de Marie, il venait de soulever le Monde.

Alors commença pour lui une deuxième phase d'effort et de crucifiement, - la seule que nous puissions un peu comprendre, parce que c'est la seule qui corresponde à notre actuelle conscience. la phase de la « sympathie » humaine, après celle de la « Kénose » dans la Matière. Pour conquérir la vie humaine, pour la dominer de sa vie à lui, ce n'était pas assez que le Christ s'y juxtaposât ; il a fallu qu'il l'assimilât, c'est-à-dire qu'il l'essayât, la goûtât, la domptât au fond de lui-même. Ce ne serait donc pas comprendre son existence historique, ce serait la défigurer et la profaner, que de n'y pas voir un gigantesque corps-à-corps entre le Principe de l'unité suprême et le Multiple qu'il s'agissait d'unifier.

Le Christ, d'abord, a éprouvé en lui le cœur humain individuel, celui qui fait notre torture et notre joie. Mais, en lui, il n'y avait pas seulement un homme, - il y avait l'Homme ; non pas seulement l'Homme parfait, l'Homme idéal, - mais l'Homme total, celui qui rassemblait, au fond de sa conscience, la conscience de tous les hommes. À ce titre, il a dû passer par une expérience de l'universel. Essayons de réunir en un seul Océan la masse de passions, d'attentes, de craintes, de peines, de bonheur, dont chaque homme représente une [91] goutte. C'est dans cette mer immense que le Christ s'est plongé, jusqu'à l'absorber, par tous ses pores, tout entière. C'est cette mer tumultueuse qu'il a dérivée dans son cœur puissant, jusqu'à ce qu'il en ait dompté les vagues et les marées au rythme de sa vie à lui. - Voilà le sens de la vie ardente du Christ bienfaisant et priant. Voilà le secret inabordable de son agonie. Et voilà aussi la vertu incomparable de sa mort en Croix.

En soi, la mort est un scandale et un insuccès. Elle est la revanche aveugle que les éléments insuffisamment dominés prennent sur l'âme qui gêne leur autonomie. Elle s'introduit dans le Monde comme la pire des faiblesses et des ennemies. Cependant, malgré cette tare origi-

nelle, elle peut trouver une utilisation et un sens inespéré dans les démarches de l'union créatrice. Mourir, pour un être, c'est normalement la retombée dans le Multiple. Mais ce peut être aussi, pour lui, le remaniement indispensable au passage sous la domination d'une âme plus haute. Le pain que nous mangeons paraît se décomposer en nous ; et pourtant il devient notre chair. Pourquoi n'y aurait-il pas des dissociations au cours desquelles les éléments ne cesseraient jamais d'être dominés par une unité qui ne les disloque que pour les reformer ? En toute union, le terme dominé ne devient un avec le terme dominateur que s'il cesse préalablement d'être soi. Dans le cas de l'union définitive avec Dieu en oméga, on conçoit que le monde doive, pour être divinisé, perdre sa forme visible, en chacun de nous et dans sa totalité. Telle est, du point de vue chrétien, la fonction vivifiante de la mort humaine, en vertu de la mort de Jésus.

Pour que la mort physiologique (reste, en nous, de la domination du Multiple) pût être transformée en moyen d'union, il fallait (de nécessité physique) que les monades condamnées à la subir sachent l'accepter avec humilité, amour et surtout immense confiance. Il fallait que nous surmontions, intellectuellement et vitalement, l'horreur que la [92] destruction nous inspire. - En essayant sur soi la mort individuelle, en mourant saintement la mort du Monde, le Christ a opéré ce retournement de nos vues et de nos craintes. Il a vaincu la mort. Il lui a donné physiquement la valeur d'une métamorphose. Et avec Lui, par elle, le Monde a pénétré en Dieu.

Et alors le Christ est ressuscité. - La Résurrection, nous cherchons beaucoup trop à la regarder comme un événement apologétique et momentané, comme une petite revanche individuelle du Christ sur le tombeau. Elle est bien autre chose, et bien plus que cela. Elle est un « tremendous ⁵² » événement cosmique. Elle marque la prise de possession effective, par le Christ, de ses fonctions de Centre universel. Jusque-là, il était partout comme une âme qui péniblement rassemble ses éléments embryonnaires. Maintenant il rayonne sur tout l'Univers comme une conscience et une activité maîtresses d'elles-mêmes. Il a émergé du Monde, après y avoir été baptisé. Il s'est étendu jusqu'aux cieux après avoir touché les profondeurs de la Terre : « Descendit et ascendit ut impleret omnia » (Eph. IV, 10). Quand, en face d'un Uni-

⁵² Mot anglais = formidable. (N.D.E.)

vers dont l'immensité physique et spirituelle se révèlent à nous de plus en plus vertigineuses, nous sommes effrayés du poids toujours croissant d'énergie et de gloire qu'il faut placer sur le fils de Marie pour avoir le droit de continuer à l'adorer, pensons à la Résurrection.

Comme la Création (dont elle est la face visible) l'Incarnation est un acte coextensif à la durée du Monde. Comment se transmet actuellement à nous l'influence du Christ universel ? - Par l'Eucharistie ; mais par l'Eucharistie comprise, à son tour, avec sa puissance et son réalisme universels.

L'Eucharistie, c'est depuis toujours que la foi chrétienne y reconnaît et y adore avec bonheur le prolongement naturel [93] de l'acte rédempteur et unitif du Christ. Mais peut-on dire que de ce côté-là (pas plus que de beaucoup d'autres) la piété des fidèles soit pleinement satisfaite de l'explication actuellement donnée par les formules à l'attrait grandissant qui les jette vers la Communion ? Est-ce que l'Hostie (c'est-à-dire la présence réelle du Christ) n'est pas encore présentée trop souvent comme un élément localisé, extérieur, dont, communiât-on tous les jours, on ne s'approche en somme que temporairement, - et dont, par suite, il faut vivre presque toujours sorti ? - Pour interpréter dignement la place fondamentale que l'Eucharistie tient en fait dans l'économie du Monde, pour satisfaire la légitime exigence de ceux qui, aimant Jésus, ne peuvent se supporter un instant en dehors de Lui, je pense qu'il est nécessaire de donner une grande place, dans la pensée et la prière chrétiennes, aux extensions réelles et physiques de la Présence Eucharistique.

L'Hostie, bien sûr, c'est d'abord et avant tout le fragment de matière ou, grâce à la transsubstantiation, « s'accroche » parmi nous, c'est-à-dire, dans la zone humaine de l'Univers, la Présence du Verbe Incarné. Dans l'Hostie se fixe réellement le Centre d'énergie personnelle du Christ. Et, comme nous appelons proprement « notre corps » le Centre local de notre rayonnement spirituel (sans peut-être que notre chair soit plus nôtre que n'importe quelle autre matière), il faut dire que le Corps initial, le Corps primaire du Christ, est limité aux espèces du pain et du vin. Mais le Christ peut-il demeurer à ce Corps primaire ? Évidemment non. Puisque, avant tout, il est oméga, c'est-à-dire « forme » universelle du Monde, il ne saurait trouver son équilibre et sa plénitude, organiques qu'en assimilant mystiquement (nous avons dit plus haut le sens hyper-physique qu'il faut donner à ce

terme) tout ce qui l'entoure. L'Hostie est pareille à un foyer ardent d'où rayonne et se répand la flamme. Comme l'étincelle jetée dans la bryère s'entoure bientôt d'un large cercle de feu, ainsi, au cours des siècles, l'Hostie sacramentelle (car il n'y a [94] qu'une seule Hostie, grandissante, entre les mains des prêtres qui se succèdent), l'Hostie de pain, dis-je, va s'enveloppant toujours plus intimement d'une autre Hostie infiniment plus grande, qui n'est rien moins que l'Univers lui-même - l'Univers graduellement absorbé par l'élément universel. Ainsi, quand se prononce la formule : « Hoc est Corpus Meum », (« Hoc » désigne « primario » le pain. Mais, « secundario », dans un second temps de la nature, la matière du sacrement est le Monde lui-même, en qui se répand, pour l'achever, la présence surhumaine du Christ Universel. Le Monde est la définitive et réelle Hostie où descend petit à petit le Christ et jusqu'à la consommation de son âge. Une seule parole et une seule opération remplissent depuis toujours l'universalité des choses : « Hoc est Corpus Meum ». Rien ne travaille dans la création que pour aider, de près ou de loin, à la consécration de l'Univers.

Bien comprise, cette vérité est le plus solide fondement et le plus fort attrait que nous puissions trouver pour notre effort vers le bien et le progrès.

III. MORALE ET MYSTIQUE. LA PRÉ-ADHÉSION

Du point de vue de l'Union créatrice, la loi et l'idéal de tout bien (moral comme physique) s'expriment dans une règle (qui est aussi une espérance) unique : « en toutes choses, promouvoir et subir l'unité organique du Monde ». La promouvoir en tant qu'elle a besoin, pour se consommer, de la coopération de ses éléments. La subir en tant que sa réalisation est avant tout l'effet d'une domination synthétique, supérieure à notre pouvoir. Confirmée, précisée, transfigurée par la foi en l'Incarnation, cette règle d'action prend une urgence [95] et une douceur incomparables ; et elle se traduit aussi, sans effort, en une foule de devoirs immédiats et pratiques. Nous allons voir que, pour le chrétien voué à l'unification du Monde dans le Christ, le travail de la vie

intérieure morale et mystique se ramène tout entier à deux mouvements essentiels complémentaires : conquérir le Monde et s'en échapper, ces deux mouvements naissant naturellement l'un de l'autre, et représentant deux formes conjuguées d'une même tendance : rejoindre Dieu à travers le Monde.

A. LA CONQUÊTE DU MONDE. LE DÉVELOPPEMENT

La première impulsion ébranlant le Multiple vers l'Unité, l'énergie fontale qui anime toute la suite de l'unification et de la spiritualisation cosmiques, c'est, nous le supposons compris, l'attraction de oméga. Sans cet attrait gratuit de l'Être, sans ce goût prévenant de l'union, la machine universelle demeurerait immobile, les éléments du Monde ne sortiraient pas de leur pluralité infiniment dénouée. Mais la « conception » d'un oméga ayant une fois allumé dans les monades le désir de rejoindre l'Esprit, aussitôt elles s'agitent, inquiètes, et se sentent poussées vers l'action. La volonté première de Dieu, qui se traduit par l'élan de la Vie en nous, est que ses créatures croissent et se multiplient ⁵³. Pour être fidèles celles-ci doivent d'abord se développer et conquérir le monde.

[96]

La nature de cette obligation est souvent comprise par les esprits que nous avons appelés « juridiques » comme une obéissance due à l'ordre plus ou moins extrinsèque et fantaisiste d'un Maître. À entendre certaines gens, il semble que l'Homme ne devrait travailler que pour faire preuve de bonne volonté. Les oeuvres que l'on nous demande de réaliser ici-bas sont des vases fragiles, destinés à tomber en poussière : peu importe ! Ce ne sont pas les résultats matériels du tra-

⁵³ La multiplication des vivants n'est pas un retour au plural, mais la constitution d'un Multiple d'ordre supérieur (nouvelle Matière) destiné à supporter une âme nouvelle. Si progressive et spiritualisante soit-elle, cette multiplication ne laisse pas d'être un danger : en créant « la foule » elle introduit dans le Monde une nouvelle chance (plus grave que les précédentes) de folle émancipation et de révolte. C'est le risque de l'être.

vail humain qui comptent : c'est l'obéissance qu'il aura témoignée à faire des oeuvres inutiles.

Oh ! que la découverte par le chrétien de cette vérité magnifique, que le Christ est oméga, transforme donc ces vues pauvres et décourageantes ! - Si le Christ est oméga, rien n'est étranger à l'édification physique de son corps universel. Cherchez n'importe où dans la série indéfinie des mouvements matériels ou vivants qui, à chaque instant, s'exécutent dans le Monde, l'action qu'il vous plaira : si humble et cachée soit cette action, pourvu seulement qu'elle soit faite dans le sens de l'unification, elle réalise un atome de plus être, et celui-ci, par le meilleur de lui-même, se trouve immédiatement assimilé, pour toujours, par le Christ total. Dans l'Univers, tout mouvement de croissance matérielle est finalement pour l'esprit, et tout mouvement de croissance spirituelle est finalement pour le Christ. Par conséquent, quel que soit le labeur, grossier ou sublime, ennuyeux ou passionnant, auquel me fixe l'heure présente j'ai le bonheur de pouvoir penser que le fruit de mon travail est attendu du Christ ; - le fruit, comprenez bien, c'est-à-dire, non pas seulement l'intention de mon action, mais aussi le résultat tangible de mon oeuvre, « Opus ipsum, et non tantum operatio ».

Si cet espoir est fondé, le chrétien doit agir, et agir beaucoup, et agir avec autant de sérieux que l'ouvrier le plus convaincu de la Terre, pour que le Christ naisse toujours davantage dans le Monde autour de lui. Plus que tout incroyant, il doit vénérer et promouvoir l'effort humain ; - [97] l'effort sous toutes ses formes, - l'effort humain surtout qui va plus directement à augmenter la conscience (c'est-à-dire l'être) de l'Humanité ; je veux dire la recherche scientifique de la vérité, et la poursuite organisée d'une meilleure liaison sociale. Dans ces directions-là, ceux qui aiment le Christ Universel ne devraient jamais se laisser dépasser en espérance et en audace. Personne, en effet, n'a autant de raisons qu'eux de croire en l'Univers, et de se jeter sur lui pour s'en emparer.

Or ne craignons pas qu'en poursuivant ainsi leur développement et celui du Monde, les hommes dont nous parlons ne s'attachent à la Terre. Ils s'en détachent au contraire en y mûrissant. D'une part (nous reviendrons sur ce point), ce qu'ils poursuivent dans la Matière et les progrès de la Vie, ce ne sont directement ni la Matière, ni la Vie : mais c'est, uniquement, la Lumière divine qui se joue des nappes

transparentes du Réel, et qu'on ne peut atteindre qu'en se mêlant résolument aux eaux profondes du devenir cosmique. D'autre part, (en vertu précisément du secret mouvement imprimé aux choses par l'unité qui les domine), le geste qu'ils font pour saisir le Monde a pour résultat immédiat de les faire graduellement s'évader.

B. LE DÉTACHEMENT DU MONDE. LA DIMINUTION

1. *La mort par l'action.*

Telle est en effet la vivante logique de l'action, que nous ne puissions nous conquérir et nous grandir qu'en mourant peu à peu nous-mêmes. Agir dignement, utilement, nous l'avons dit, c'est s'unir. Mais, s'unir, c'est se transformer en un plus grand que soi. Agir donc, c'est finalement sortir du matériel, de l'immédiat, de l'égoïste, pour avancer dans la Réalité [98] universelle qui est en train de naître. - Cette phraseologie un peu compliquée ne fait que traduire l'expérience la plus banale et la plus générale de nos existences, la peine de l'effort.

Rien n'est plus crucifiant que l'effort, et que l'effort spirituel. Demandez aux maîtres de l'ascétique quelle est la première des mortifications, la plus sûre et la plus haute. Ils vous répondront tous, équivalamment, que c'est le travail de développement intérieur, par lequel nous nous arrachons à nous-mêmes, nous nous dépassons, nous nous quittons. Chaque existence individuelle, fidèlement menée, est jonchée des coques abandonnées par nos successives métamorphoses, - et l'Univers tout entier laisse derrière lui une longue série d'états où il eût peut-être aimé se complaire, mais dont la nécessité impitoyable de grandir l'a continuellement arraché. Cette ascension dans le dépouillement continu, c'est déjà le chemin de la Croix.

Sous l'aiguillon qui le pousse ainsi à se quitter sans cesse pour arriver au terme de lui-même, c'est-à-dire, au Terme du Monde, l'Homme qui suit fidèlement la pente naturellement montante ⁵⁴ de l'Univers s'intéresse de moins en moins à son succès individuel (en

⁵⁴ En vertu de son attraction par oméga.

tant qu'individuel). Mais après avoir désiré se perfectionner pour lui-même, il s'éprend graduellement de réalités plus hautes, plus vastes, plus durables, plus proches de l'absolu, que sa réalité personnelle. Un idéal terrestre dont se rapproche une Cause à défendre, une beauté nationale, - humaine ou cosmique, - à contempler et à conquérir, tels sont les objets lumineux derrière lesquels se révèle et se rend progressivement tangible à lui la Divinité. En vertu de la structure du Monde (c'est-à-dire de la convergence universelle vers le Christ) l'Homme qui agit religieusement finit par ne presque plus songer à soi. Il ne s'aperçoit bientôt [99] plus que comme une sorte d'atome conscient voué à une grande tâche ; et, pour être à la hauteur de cette tâche, il éprouve la nécessité de recourir à des énergies de plus en plus sublimes. Après avoir été peut-être surtout sensible aux corps, et surtout préoccupé des accroissements palpables que procurent au Monde les moyens matériels, il tend, par une dérive fatale, à ne plus s'intéresser qu'aux progrès de l'âme. Il incline à réserver ses soins et sa confiance aux forces spirituelles (telles que la prière, qui allie à Dieu, - la pureté, qui cohère les fibres de l'âme, - la charité, qui joint organiquement les monades humaines...). Et, en même temps, le besoin d'agir et de s'affirmer se mue insensiblement, en lui, en la soif de subir et de se donner.

2. *La mort par la passion.*

Ainsi le veut l'Union créatrice. À peine, au fond de notre nature, l'élément du Christ (que nous sommes chacun) commence-t-il à prendre conscience de lui-même, que, simultanément, s'allume en lui l'ardeur de rejoindre le Principe qui le domine. Et voilà pourquoi, lorsque nous avons agi, fidèlement et beaucoup, pour nous développer, nous cherchons avec inquiétude autour de nous une main toute puissante que nous puissions adorer, « si forte attractent Eum ».

Il est infiniment doux, sans doute, au Chrétien de croire pour le Christ (d'autant plus doux que c'est le Christ lui-même, tout à fait au fond de nous, qui désire s'éveiller et grandir dans notre corps et dans notre âme : c'est déjà une passivité que la ferveur et le goût de l'être !). Mais cette croissance, finalement, n'a de sens et d'intérêt que dans la mesure où elle nous permet d'offrir une plus large prise au contact divin. C'est ce contact qu'il faut maintenant trouver. Où le rencontre-

rons-nous ? - Sans doute est-il mystérieux, rare, parcimonieux, lointain ?... Sans doute, pour nous y offrir, [100] devons-nous gagner quelque région très haute ou très profonde ?... - Oh que la réalité est donc plus simple et plus belle que nos imaginations ! « In eo vivimus, movemur et sumus. » Sur le fidèle qui sait agir et croire, le Christ opère, il exerce sa pression vivante, par toute la surface et l'épaisseur du Monde. C'est lui qui nous enveloppe et nous pétrit, à chaque instant, par toutes les passivités et les limitations de notre existence.

Ici, prenons bien garde, et distinguons soigneusement deux phases dans l'établissement, autour de nous, de la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'animation des causes secondes par l'influx du Christ universel. En soi, immédiatement, les servitudes du Monde, - celles surtout qui nous gênent, nous diminuent, nous tuent -, ne sont pas divines, ni aucunement voulues de Dieu. Elles représentent la part d'inachèvement et de désordre qui gêne une création non encore parfaitement unifiée. Et, à ce titre, elles déplaisent à Dieu ; et Dieu dans un premier temps, lutte avec nous (et en nous) contre elles. Un jour il en triomphera. Mais, parce que la durée de nos existences individuelles est sans proportions avec la lente évolution du Christ total, il est inévitable que nous ne connaissions pas, au cours de nos jours terrestres, la victoire finale. Un peu à chaque instant notre effort pour croître est contrecarré, miné, - et, tôt ou tard, nous connaissons tous la déchéance et la mort. Le Christ, cependant ne peut être vaincu. Comment, alors, se rattrapera, en quelque sorte, l'omni-puissance qu'il possède, de par sa fonction cosmique, de sauver et de béatifier tous les éléments dociles de son Corps en croissance ? - Par une admirable transformation. Les limitations et les diminutions que la marche générale du Cosmos ne lui permet pas de faire disparaître, le Verbe incarné les domine (comme un sculpteur habile, les défauts de son marbre) en les intégrant (sans les changer !) dans une plus haute spiritualisation de nos êtres. Voilà pourquoi quand, après avoir lutté jusqu'au bout pour nous développer et pour réussir, nous nous trouvons [101] arrêtés, battus, par les forces de ce Monde, alors, *si nous croyons*, la puissance à laquelle nous nous heurtons douloureusement cesse brusquement d'être une énergie aveugle ou mauvaise. La Matière hostile s'évanouit. Et, à sa place, nous trouvons le divin Maître du Monde, qui, « sous les espèces et apparences » des événements, quels qu'ils soient, nous modèle, nous vide de notre égoïsme, et pénètre en nous. « Oportet illum

crescere, nos autem minui ⁵⁵. » Telle est la plus magnifique prérogative du Christ universel : le pouvoir d'opérer en nous, non seulement par des élans naturels de la vie, mais aussi par les désordres scandalisants de la défaite et de la mort.

Cette merveilleuse transformation, je le répète, ne se produit pas du premier coup, ni sans nous. Nous n'avons le droit de nous résigner au mal que quand nous lui avons d'abord résisté jusqu'à la limite de nos forces. *Il faut donc se donner beaucoup de peine pour arriver à subir la volonté de Dieu.* Dieu n'est pas n'importe où dans les interférences et les passivités de la vie, - mais uniquement au point d'équilibre entre nos efforts acharnés pour grandir et la résistance du dehors à se laisser dominer par nous. Sur cette zone d'équilibre, encore, Il ne naît que dans la mesure où nous croyons qu'il le fait : « Diligentibus, omnia convertuntur in bonum ⁵⁶. »

Mais cette double condition étant posée (notre effort loyal et notre confiance), la portion la plus obscure et la plus détestable du Monde devient la plus lumineuse et la plus divine de toutes. Sous les innombrables servitudes et déceptions du Monde la puissance plasmatique du Christ se découvre, qui nous pétrit et se substitue à nous.

Parfois, le Christ fait servir nos misères, et nos malchances, à nous diriger sur des voies plus hautes, où nous nous améliorons [102] *expérimentalement* : combien de saints ne sont-ils pas devenus saints pour avoir été vaincus sur un domaine terrestre ? - Mais souvent aussi nos décroissances et nos ratés ne semblent se compenser par aucun avantage appréciable, même spirituel. Alors, moins que jamais, ne doutons de Dieu. Le monde ne peut arriver à Dieu, in Christo Jesu, que par une refonte totale où il doit *paraître* sombrer tout entier, *sans compensation expérimentale* (d'ordre terrestre). Quand une pareille mort, rapide ou lente, pénétrera en nous, ouvrons largement nos cœurs aux espérances de l'union : jamais, si nous le voulons, la puissance animatrice du Monde n'aura été aussi maîtresse de nous.

⁵⁵ Il importe qu'il croisse, et que nous soyons diminués. D'après la parole de Jean-Baptiste : « Il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse. » (Jn. 3, 30) (N.D.E.)

⁵⁶ Pour ceux qui aiment, tout est converti en bien. (N.D.E.)

C. LE MILIEU MYSTIQUE - LA COMMUNION

Action, passion : ces deux moitiés de notre vie, - ces deux respirations de notre nature - se sont transfigurées et expliquées aux rayons de l'Union créatrice. Quoi que nous fassions, c'est le Christ que nous opérons. Quoi que nous subissions c'est le Christ qui opère en nous. - De tous temps, la piété chrétienne s'est nourrie de ces paroles d'universelle et constante union. Mais a-t-elle su ou osé toujours lui donner le puissant réalisme auquel, depuis saint Paul, nous avons droit ?

Pour qui veut bien prendre à la lettre, conformément aux aspirations de toute vraie religion, les paroles de la Révélation, l'Univers s'illumine, graduellement, dans sa masse entière. Et, de même que, aux limites inférieures de la Matière, la Science nous révèle un fluide éthéré où tout est plongé, et d'où tout émerge ; - ainsi aux limites supérieures de l'Esprit un milieu mystique se découvre à nous, où tout baigne et où tout converge.

En ce milieu, riche et vivant, les attributs (les plus opposés en apparence) de l'attachement et du détachement, de l'action [103] et de la contemplation, de l'un et du multiple, de l'esprit et de la matière, se concilient sans effort, conformément aux vues de l'Union créatrice. Tout devient un en devenant soi.

Je m'attache au Monde et à moi-même quand je travaille à faire progresser l'Univers pour préparer à Jésus un corps moins indigne de lui ; - mais, en même temps, je m'en détache, parce que ce monde lui-même, à part du Christ et de sa lumière, me paraît ténébreux et ne m'attire plus. De zone en zone, la lumière fuit devant moi ; et pour la suivre, je dois gagner les régions où l'activité est la plus large dans ses ambitions, la moins égoïste dans ses vues, la plus chaste dans ses rêves d'Union.

Au cours de cette marche montante, les objets ne cessent pas de m'apparaître distinctement. C'est par eux, en effet, que le Christ m'est rendu palpable, - c'est par eux qu'il m'atteint et qu'il me touche. Je ne saurais donc me passer d'eux ; et, logiquement, je serai le premier des réalistes, puisque je ne puis tenir Dieu qu'en achevant le Monde. - Mais, si je ne me lasse pas de poursuivre les créatures et de les par-

faire, ce n'est que dans l'espoir d'y saisir le Feu divin qui s'y joue comme dans un pur cristal. N'est-ce pas dans la Jérusalem céleste que les éléments de la Nouvelle Terre seront si transparents, et si réfringents, que rien ne subsistera plus en apparence, que les rayons, matérialisés en nous, de la Gloire de Dieu ⁵⁷ ?

Les auteurs mystiques se disputent pour savoir si l'action doit précéder la contemplation comme une préparation, ou bien rejaillir de celle-ci comme une surabondance divine. J'avoue ne pas comprendre ces problèmes. Que j'agisse ou que je prie, que j'ouvre laborieusement mon âme par le travail, ou que Dieu l'envahisse par les passivités du dehors et du dedans, j'ai conscience également de m'unir. Or en [104] cette conscience gît « formellement » l'activité mystique. Chassé activement vers le développement par les aspirations sensibles de mon être, ou douloureusement maîtrisé par les liaisons matérielles, ou visité par les grâces d'oraison, je ne me meus ni plus ni moins dans le milieu mystique. *D'abord* je suis in Christo Jesu ; *après* seulement, j'agis, ou je souffre, ou je contemple.

S'il fallait donner un nom plus précis au Milieu mystique, nous dirions que c'est une Chair, - car de la chair il a toutes les propriétés de domination palpable et d'interminable embrassement. Vivifié par le Christ universel, le Monde est si actif et si chaud que pas une des impressions qui m'en arrivent ne manque de m' « informer » un peu plus de Dieu. Comme un organisme puissant, le Monde me transforme en celui qui l'anime. « Le pain Eucharistique est plus fort que notre chair, dit saint Grégoire de Nysse ; voilà pourquoi c'est lui qui nous assimile, au lieu de nous, quand nous le prenons ». Mais en même temps, ce Monde transformé, cette chair universelle, si proche et si tangible, ne nous apparaît saisissable que dans un sublime lointain. Quand la passion est haute et noble, l'homme et la femme qui s'unissent ne se rencontrent qu'au terme de leur croissance spirituelle. Cette loi de l'union humaine est celle de notre union cosmique. Le Christ nous tient par les fibres les plus matérielles de la nature. Cependant nous ne le posséderons parfaitement qu'au jour où, de degré en degré, notre être personnel, et le Monde avec lui, sera parvenu aux limites de son unification.

⁵⁷ « Et civitas non eget sole neque luna... nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus » (Apoc. 21).

Il serait absurde de regretter ces longs délais, ces lentes démarches. Ils ne sont pas immédiatement une épreuve gratuite ou un châtement. Ils expriment la loi même de l'évolution de l'esprit. Le Christ naît sur le Multiple unifié. Voilà pourquoi, dans sa Chair universelle et lumineuse, il y a une infinité de zones, de cercles, de demeures. Le Milieu mystique s'évanouit pour tout ce qui redescend la pente du Multiple par moindre action et par égoïsme. Il s'illumine au contraire [105] (comme déjà divin) autour de tout ce qui s'efforce de monter et de s'unifier.

Les moralistes sont souvent gênés pour légitimer (dans l'Art notamment) certaines oeuvres humaines que les préceptes absolus et statiques de la Théologie morale réprouvent, mais dont la vie humaine ne saurait évidemment se passer. C'est qu'ils n'ont pas compris (cf. p. 79) que le Bien et le Mal ne sont pas deux départements, mais deux directions dans l'activité humaine. - Pour vous, homme plus spirituel, il serait généralement coupable de redescendre à certains spectacles, et certaines jouissances, et certains doutes (encore que, dans certains cas, vous puissiez encore avoir besoin d'y retremper les racines de votre âme). Mais pour beaucoup d'autres, ces réalités qui sont maintenant derrière vous, sont au contraire sur le chemin de la lumière. Ils doivent donc passer, ceux-là, par ces éléments inférieurs avant de monter plus haut. - Toute réalité, pour quelqu'un ou pour quelque chose, recèle un dynamisme, un attrait du Christ ; et rien, (pas plus les individus que l'ensemble) n'arrive à l'esprit que par *un trajet déterminé* à travers la matière. Sur ce parcours, les étapes ne sauraient être brûlées. Il faut les franchir une à une ; et il serait bien difficile de dire jusqu'à quelle profondeur descendent encore, au-dessous de nous, les racines de l'esprit. Vous donc qui vous flattez de pouvoir ne plus vivre que de lumière, vous vous nourrissez, sans vous en douter, de la sève plus grossière que d'autres raffinent humblement dans les profondeurs de la matière. La Chair du Christ s'alimente de tout l'Univers. Le Milieu mystique recueille tout ce qui est énergie. Rien n'est impuissant et condamné, dans le Monde, que ce qui tourne le dos à l'unification de l'esprit ⁵⁸.

⁵⁸ On ne saurait trop insister sur ce fait que la sanctification des âmes, si personnelle qu'elle soit, demeure essentiellement collective. Nous nous spiritualisons portés par la spiritualisation de tout. Nous nous unissons au Christ en commu-

[106]

L'Univers, au regard du croyant, se découvre comme une Chair. Nous nous trouvons ramenés, par cette constatation, aux considérations par lesquelles nous terminions plus haut (p. 94) nos réflexions sur le Christ universel. La vision mystique ne fait pas autre chose que découvrir, - et l'action mystique pas autre chose que promouvoir - l'universelle et sacramentelle consécration du Monde. - *Consacrer le Monde par une foi entière* qui lui fait voir, dans le réseau infini des causes secondes, l'influence organique du Christ ; *communier avec le Monde par une fidélité* entière à en saisir toutes les occasions de grandir, et à en subir toutes les invitations à mourir. - Voilà à quoi finalement se ramène, pour le chrétien, la vie intérieure.

Celui qui a compris cette immense simplicité des choses, celui qui a entendu la Note unique sous le bruit universel, *celui-là possède le Monde*. Mêlé intimement aux choses par l'ardeur qu'il met à les achever et à les comprendre, il n'en éprouve cependant pas les agitations. Il les touche, mais il atteint Dieu à travers elles. Et dans la plénitude qui rejaillit sur lui de cette *pré-adhésion* à Dieu en Tout, il ne sait quelle est la plus précieuse de ces deux grâces : avoir trouvé le Christ pour animer la Matière, - ou la Matière pour rendre tangible, universellement, le Christ ⁵⁹.

niant avec tous. Nous serons sauvés par une élection qui a choisi le Tout. Et la vision béatifique sera moins une vision individuelle qu'un acte spécifique du Corps mystique, le Divin se découvrant à chacun de nous par les yeux du Christ.

⁵⁹ La seule différence, mais la différence essentielle, qui sépare ces considérations de la théorie habituelle, courante, de la Présence de Dieu, c'est que, du point de vue admis ici, la Présence de Dieu n'atteint les éléments du Monde que par (*et en*) le corps du Christ.

[107]

IV. HISTOIRE. L'ÉVOLUTION DU MONDE

Jusqu'ici, nous nous sommes surtout occupés de découvrir la structure intime du Monde, sans chercher à nous représenter, dans une vue d'ensemble, les grandes lignes de son histoire.

Essayons, par manière de résumé et d'application des théories de l'Union créatrice, de fixer les traits que prend, à leur lumière, l'évolution intérieure du Cosmos où nous sommes plongés.

A. LE PASSÉ

Aussi loin dans le passé que s'étendent nos regards, nous voyons déferler, comme si elles venaient d'un pôle négatif de l'être, les vagues du multiple. Les franges de notre Univers, nous l'avons dit, se perdent dans la pluralité matérielle et inconsciente. Pas plus de limites expérimentales à cet Océan qu'il n'y en a à l'espace matériel qui nous entoure. - On entend souvent parler d'un premier instant du Monde : fausse expression et vaine recherche ! L'acte créateur ne s'intercale pas dans la chaîne des antécédences. Il se pose sur l'Univers pris dans toute son extension et toute sa durée. Impossible dès lors, pour l'élément du Monde, de sortir du Monde, d'arriver seulement à une limite inférieure du Monde. Impossible pour lui de concevoir (sainement) un terme physique au Monde, ou même d'imaginer (raisonnablement) la création isolée d'un élément du Monde, à part du Monde, [108] ou hors du Monde ⁶⁰. À perte de vue, autour de nous, rayonne le tissu de

⁶⁰ Le Père Teilhard restera constamment dubitatif quant au pouvoir qu'aurait la science expérimentale de démontrer et de dater, même approximativement, le début du Monde. Notre raison, remontant le cours de l'histoire, armée de la notion aristotélicienne de causalité efficiente, « a-t-elle prise sur un « commencement naturel », sur un « zéro » naturel, sur un point d'évanouissement en arrière (hors du temps et de l'espace), qui est la forme de « début » d'un Univers en expansion ? ... J'en doute fort. Saint Thomas, d'un autre point de vue, en

séries temporelles et spatiales - tissu sans fin, tissu indéchirable, tissu, si bien tissé d'une seule pièce, qu'il n'est pas en lui un nœud qui ne dépende de tout l'ensemble. - Dieu n'a pas voulu isolément (et il n'aurait pu fabriquer comme des pièces séparées) le soleil, la terre, les plantes, l'Homme. Il a voulu son Christ ; - et, pour avoir son Christ, il a dû créer le monde spirituel, les Hommes notamment, sur qui germerait le Christ ; - et, pour avoir l'Homme, il a dû lancer l'énorme mouvement de la vie organique (qui n'est donc pas un luxe, mais un organe essentiel du Monde) ; - et afin que celle-ci naquit, il a fallu l'agitation cosmique tout entière.

Au commencement du Monde sensible, il y avait le Multiple ; et ce Multiple, comme un bloc indissociable, montait déjà vers l'esprit dans l'attraction du Christ universel qui s'engendrait en lui.

Or cette ascension était lente et douloureuse ; car, dès alors, le Multiple était mauvais par quelque chose de lui-même.

D'où vient à l'Univers sa tache originelle ? Pourquoi sommes-nous forcés d'identifier, en quelque façon, Mal et Matière, Mal et Déterminismes, Mal et Pluralité ? – Serait-ce seulement parce que les zones basses de l'Univers et de l'Union sont, relativement à nos âmes, un terrain dépassé, - et donc défendu - où c'est se corrompre que de rétrograder ?

[109]

Ne serait-ce pas plutôt, comme parait l'indiquer formellement la Bible, que le Multiple originel est né de la dissociation d'un être déjà unifié (Premier Adam), si bien que, dans sa période actuelle, le Monde ne monterait pas, mais remonterait vers le Christ (Deuxième Adam) ⁶¹ ?

doutait aussi, lui qui soutenait la possibilité pour la raison de prouver la création, mais son incapacité à prouver que le monde n'avait pas été créé ab aeterno. (N.D.E.)

⁶¹ Dans ce cas, avant la phase actuelle d'évolution (de l'esprit hors de la matière), se placerait une phase d'involution (de l'esprit dans la matière), phase évidemment in-expérimentale puisqu'elle se serait développée dans une autre direction du Réel.

Quelle que soit l'hypothèse acceptée, que le Mal ⁶² ait pluralisé le Monde à la suite d'un acte coupable, - ou que le Monde, parce que plural (imparfait, évolutif), ait produit le Mal, dès le premier moment, comme un objet son ombre ⁶³, - l'Union créatrice a ce caractère particulier d'être une Union rédemptrice. Dieu semble n'avoir pas pu créer sans entrer en lutte contre le Mal, en même temps que contre le Multiple.

Nous avons dit plus haut (p. 88) les péripéties historiques de l'Incarnation et du Rachat. Franchissons donc cette période à peu près claire de l'Évolution du Monde, - et, penchés à la proue du navire, essayons, comme dans un rêve, de percer les obscurités de la nuit qui va s'illuminant petit à petit au passage du Monde. « Custos, quid de nocte ? »

B. L'AVENIR

Ah ! il fait bien noir devant nous ! et les étoiles ne sont plus là quand il s'agit de faire le point de l'Univers. - Une chose [110] cependant paraît certaine. Le bruit des vagues que nous entendons n'est pas seulement le heurt désordonné des flots sur les flancs de notre vaisseau. Il s'y ajoute le bruissement particulier de l'eau sous l'étrave. La terre vers laquelle nous voguons est peut-être incertaine. N'importe. Nous ne sommes pas, en tout cas, un objet flottant au hasard. Il y a un sens des choses. Nous avançons. Nous progressons.

Les sages sourient, ou se fâchent, quand on parle de progrès. Ils énumèrent avec complaisance les scandales de l'heure, ou bien ils arguent du péché originel, pour prouver que rien ne peut sortir de bon de la Terre. - Laissons de côté ces pessimistes, qui semblent n'avoir jamais interrogé ni l'histoire, ni la raison, ni leur cœur. Se doutent-ils seulement, ces hommes, que leur scepticisme irait, logiquement, à rendre le Monde incompréhensible, et à tuer en nous l'action ? - Dites

⁶² Il n'y a qu'un *seul Mal* = la désunion. Nous l'appelons « moral » quand il affecte les zones libres de l'âme. Mais (comme le Bien, du reste, qui « Unit ») il reste, même alors, *d'essence physique*.

⁶³ Le mal, disent les scolastiques, est une privation d'être, - pour l'homme, un refus de la perfection exigée par sa nature spirituelle. (*N.D.E.*)

que la conscience' n'est pas meilleure que l'inconscience. Dites aussi que l'Homme, pour agir, n'a pas besoin de savoir que son effort est utile. Et alors vous aurez nié l'existence et la nécessité du Progrès. Mais du même coup vous aurez détruit, par vos théories, nos véritables raisons de vivre.

Nous qui ne reconnaissons pas d'autre fil conducteur, dans le dédale des évolutions organiques, que la concentration graduelle des facultés psychiques : - nous qui ne mettons pas directement le plus être dans le confort ni la vertu, mais dans la domination croissante du Monde par la pensée (c'est-à-dire dans une force croissante pour le Mal comme pour le Bien) ; - nous qui ne pensons pas qu'il vaille la peine de travailler si rien ne doit rester *pour toujours* de l'œuvre de nos mains, - nous croyons au progrès, et nous le reconnaissons autour de nous dans l'extension des découvertes scientifiques, dans l'ébauche des organismes collectifs, dans l'éveil des sentiments humanitaires et des sympathies pour l'universel. - « Progrès quantitatifs : connaissances additives, que tout cela ! » dit-on. « Progrès véritablement qualitatif et organique », répondrons-nous. Parce que l'Évolution semble arrivée au [111] point où ses progrès se font, non plus dans le corps humain individuel (parvenu à maturité), mais dans l'âme humaine, et plus encore, peut-être, dans la collectivité des âmes humaines, vous la croyez arrêtée. Il n'en est rien. *Toute augmentation de conscience transforme fatalement, dans leur être physique, les monades et le Monde. Dès lors, l'extension prodigieuse de nos vues sensibles sur le Cosmos, la multiplication incessante des relations « unitaires » en tout ordre de choses, représentent inévitablement un accroissement entitatif de l'Univers. L'Unification qui se poursuit si intensément de nos jours dans l'esprit humain et la collectivité humaine est le prolongement authentique du processus biologique qui a donné le cerveau humain.*

Ainsi le veut l'Union créatrice.

Où doit donc se porter aujourd'hui, pour être le plus efficace possible, notre effort ? Dans quel sens, sous notre poussée, s'apprête à céder le Réel ? Sans aucun doute du côté de la recherche unanime de la Vérité.

Il serait prématuré de supprimer immédiatement les vigoureuses, bien que trop brutales, expressions de la force guerrière. Nous avons

encore besoin de canons de plus en plus forts, et de dreadnoughts de plus en plus gros, pour matérialiser notre agression du Monde. - Mais il est à prévoir et à espérer que ces instruments de domination et de conquête feront graduellement place à des moyens d'attaque, aussi puissants, mais agissant sur un domaine plus vaste et plus spirituel. À notre siècle, les humains sont encore absorbés par le souci d'organiser le ravitaillement de leur corps et de distribuer avantageusement, sur la surface du Globe, leur multitude croissante. Ils sont encore distraits, aussi, par le plaisir d'inventorier et de faire servir les objets que leur présente le plus immédiatement la Nature. - Cette saison n'aura qu'un temps. Tôt ou tard, la Société s'organisera. Les curiosités faciles de la Terre s'épuiseront. Alors, éprouvant plus distinctement en eux le besoin essentiel de savoir pour être plus, et découvrant en face d'eux des problèmes plus vastes, plus [112] urgents, et mieux posés, les Hommes se grouperont enfin pour la recherche, aussi ardemment qu'ils le font aujourd'hui pour amasser de l'or ou pour s'entre-tuer. La recherche intellectuelle aura cessé d'être une distraction de dilettante, un goût d'amateur. Elle aura pris la dignité de fonction primordiale et collective. Pour l'Humanité devenue consciente de *son isolement* dans le Cosmos, et menacée de dangers collectifs, il faudra *ou trouver, ou mourir*.

Ainsi s'ouvrira dans le Monde l'ère de la Science ; et celle-ci, probablement, sera de plus en plus imprégnée de Mystique (non pour être dirigée, mais pour s'en animer). Chassée, par la logique de l'effort et par le dynamisme secret de la Matière, vers des espérances de plus en plus universelles, - percevant, avec une clarté impitoyable, l'absurdité qu'il y aurait à poursuivre une œuvre humaine sans lendemain, - la fraction montante de l'Humanité s'absorbera toujours davantage dans la poursuite et l'attente d'un Dieu ; et jamais le Christ n'aura trouvé dans la Création une plus magnifique puissance pour le haïr ou pour l'aimer. En effet, pressés les uns contre les autres par l'accroissement de leur nombre et la multiplication de leurs liaisons, - serrés entre eux par l'éveil d'une force commune et le sentiment d'une angoisse commune, - les Hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, qu'une seule conscience ; et parce que, leur initiation étant terminée, ils auront mesuré la puissance de leurs esprits associés, l'immensité de l'Univers, et l'étroitesse de leur prison, cette conscience sera véritablement , adulte,' majeure. - Ne peut-on pas imaginer qu'à

ce moment se posera pour la première fois, dans une option finale, un acte vraiment et totalement humain, - le oui ou le non en face de Dieu, proféré individuellement par des êtres en chacun desquels se sera pleinement épanoui le sentiment de la liberté et de la responsabilité humaines ?

On a quelque peine à se représenter ce que pourra être une fin du Monde. Une catastrophe sidérale serait assez symétrique [113] à nos morts individuelles. Mais elle amènerait la fin de la Terre, plutôt que celle du Cosmos, - et c'est le Cosmos qui doit disparaître.

Plus je songe à ce mystère, plus je lui vois prendre, dans mes rêves, la figure d'un « retournement » de conscience, - d'une éruption de vie intérieure, - d'une extase... Il n'y a pas à nous creuser la tête pour savoir comment l'énormité matérielle de l'Univers pourra jamais s'évanouir. Il suffit que l'esprit s'inverse, qu'il change de zone, pour qu'immédiatement s'altère la figure du Monde.

Lorsqu'approchera la fin des temps, une pression spirituelle effrayante s'exercera sur les limites du Réel, sous l'effort des âmes désespérément tendues dans le désir de s'évader de la Terre. Cette pression sera unanime. Mais l'Écriture nous apprend qu'en même temps elle sera traversée par un schisme profond, - les uns voulant sortir d'eux-mêmes pour dominer encore plus le Monde, - les autres, sur la parole du Christ, attendant passionnément que le Monde meure, pour être absorbés avec lui en Dieu.

Alors, sans doute, sur une Création portée au paroxysme de ses aptitudes à l'union, s'exercera la Parousie. L'action unique d'assimilation et de synthèse qui se poursuivait depuis l'origine des temps se révélant enfin, le Christ universel jaillira comme un éclair au sein des nuées du Monde lentement consacré. - Les trompettes angéliques ne sont qu'un faible symbole. C'est agitées par la plus puissante attraction organique qui puisse se concevoir (la force même de cohésion de l'Univers !) que les monades se précipiteront à la place où la maturation totale des Choses et l'implacable irréversibilité de l'Histoire entière du Monde les destineront irrévocablement, - les unes, matière spiritualisée, dans l'achèvement sans limites d'une éternelle Communion, - les autres, esprit matérialisé, dans les affres conscientes d'une interminable décomposition.

À cet instant, nous apprend saint Paul (I Cor. XV, 23 sq.), quand le Christ aura vidé d'elles-mêmes toutes les puissances [114] créées (rejetant ce qui est facteur de dissociation et sur-animant tout ce qui est force d'unité) il consommera l'unification universelle en se livrant, dans son Corps complet et adulte, avec une capacité d'Union enfin complète, aux embrassements de la Divinité.

Ainsi se trouvera constitué le complexe organique Dieu et Monde, - le Plérôme, - réalité mystérieuse que nous ne pouvons pas dire plus belle que Dieu tout seul (puisque Dieu pouvait se passer du Monde), mais que nous ne pouvons pas non plus penser absolument gratuite, absolument accessoire, sans rendre incompréhensible la Création, absurde la Passion du Christ, et in-intéressant notre effort.

Et tunc erit finis.

Comme une marée immense, l'Être aura dominé le frémissement des êtres. Au sein d'un Océan tranquilisé, mais dont chaque goutte aura conscience de demeurer elle-même, l'extraordinaire aventure du Monde sera terminée. Le rêve de toute mystique, l'éternel songe panthéiste, auront trouvé leur pleine et légitime satisfaction. « Erit in omnibus omnia Deus. » *

* *Tientsin*, 25 mars 1924.

[115]

SCIENCE ET CHRIST

5

LE PHÉNOMÈNE
HUMAIN ⁶⁴

[Retour à la table des matières](#)

[116]

⁶⁴ Distinct de l'écrit du même nom, daté de 1936, paru dans *La Vision du Passé*. Une dernière fois l'auteur a repris ce titre, en 1938, pour la grande oeuvre qui constitue le Tome 1 (Éd. du Seuil). (*N.D.E.*)

[117]

L'un après l'autre, les divers compartiments du Monde tombent sous l'influence unificatrice de la Science. Des nébuleuses aux atomes, de l'électricité à la matière organisée, les principaux groupements naturels d'unité et d'énergie se trouvent, à l'heure présente, ramenés à un centre commun de perspective. L'Homme, presque seul, échappe encore à cette systématisation historique et énergétique du Monde. Il y a bien une Anatomie comparée et une Anthropologie pour étudier notre corps dans ses rapports avec les animaux ; mais ces recherches portent sur ce qu'il y a de plus inférieur, de plus ancien, et donc de moins caractéristique en nous. Il y a bien, aussi, une Psychologie, une Linguistique, une Sociologie, une Économie politique, une Géographie humaine, etc., pour s'occuper des problèmes posés par le Monde des activités réfléchies ; mais ces disciplines, si calqués soient leur vocabulaire et leurs méthodes sur les méthodes et le langage des laboratoires, forment encore un groupe fermé, et, pour ainsi dire, hors Nature. Elles traitent l'Homme comme une sorte de petit Cosmos à part, isolé du reste de l'Univers. Il y a une foule de sciences qui s'occupent de l'Homme. Mais l'Homme, par ce qui le fait essentiellement humain, n'est pas encore entré dans la Science.

Et pourtant, ne suffit-il pas de réfléchir un instant au prodigieux événement que représente l'explosion de la Pensée à [118] la surface de la Terre, pour être assuré que cette grande affaire, non seulement fait partie du système général de la Nature, mais doit y occuper une place de première importance, au double point de vue de l'utilisation et de la compréhension des ressorts de l'Univers ?

Suggérer un point de vue d'où les sciences de l'Homme se raccordent à la Science, de manière à la prolonger, tel est l'objet des réflexions qui suivent. Dans le Cosmos, l'Humanité représente un « phénomène naturel », - un phénomène sui generis, - un phénomène capital ; et, comme tel, il mérite (fût-ce au prix d'un certain remaniement général de nos perspectives) de fonder une branche suprême de la Science : voilà sur quoi nous nous proposons d'attirer l'attention, ici avec la conscience de nous maintenir sur un plan strictement expérimental.

1. RÉALITÉ SCIENTIFIQUE DU PHÉNOMÈNE HUMAIN

Ce qui nous empêche de percevoir facilement l'Homme sous les traits d'un phénomène naturel (comme la lumière ou les corps simples), c'est moins, semble-t-il, la nature très spéciale des énergies qui se manifestent à son niveau, que le biais sous lequel celles-ci nous apparaissent.

Nous avons pris l'habitude de penser qu'un phénomène est d'autant plus physique (objectif, réel) qu'il a son siège dans un élément d'extension plus universelle, ou qu'il correspond plus entièrement à un effet de grands nombres. La science par excellence, à nos yeux, est celle de l'éther et des atomes, - c'est-à-dire celle d'un Univers, où les centres (pour autant qu'ils existent) n'apparaissent que comme des supports de lois statistiques : par masses, et du dehors. La Biologie elle-même n'est considérée jusqu'ici comme une [119] vraie science que dans la mesure où elle pense découvrir, dans le Monde organisé, des tensions générales, et des déterminismes collectifs, reflets de ceux de la Matière. On peut dire que notre Physique actuelle de la Matière et de la Vie (si tant est qu'on puisse parler encore d'une Physique de la Vie) se trouve orientée tout entière en sens inverse de l'individuel, - c'est-à-dire du spontané et du conscient.

Exactement en direction contraire se développent, par force, les sciences de l'Humanité. Aussitôt qu'on aborde le Monde humain, notre Monde, c'est l'atome (c'est-à-dire, dans ce cas, la personne) qui, pour des raisons d'échelle de grandeur et d'égoïsme, se pose en centre de préoccupation et d'étude. Les réalités d'ensemble cessent d'être remarquées ou passent au second plan. Dans le domaine des questions humaines, par un retournement complet des perspectives de la Physique, c'est l'individuel, - et ce sont par suite les points de vue de la liberté et de l'expérience interne -, qui fixent d'abord l'attention, et dirigent ensuite les recherches.

Sciences de l'Homme et Science de la Nature abordent, à l'heure qu'il est, le Réel en deux sens contraires. Voilà ce qui donne à leurs objets respectifs l'apparence paradoxale d'appartenir à deux Univers

distincts. Et voilà ce qu'il est nécessaire et suffisant de corriger, si l'on veut arriver à voir, en naturaliste et en physicien, le Phénomène humain. - Qu'on essaie seulement de regarder l'Humanité, non plus avec des yeux d'Homme, par unités isolées et du dedans, mais en observateur distant, par ensembles, et du dehors : et aussitôt elle prend une physionomie, sinon pareille, du moins apparentée, à celle de toutes les autres grandeurs dont le Cosmos est la réunion.

Un premier degré dans cette éducation du regard consiste à remarquer, dans le Monde humain, derrière le rideau des relations sociales ou s'arrête habituellement notre attention, le prolongement reconnaissable des principales lois qui régissent la Vie dans ses zones infra-humaines. Loi d'irrégularité [120] dans la croissance : les progrès s'effectuent, pour chaque spécialité, par sauts et par sautes, tantôt ici et tantôt là, tantôt vite et tantôt lentement. Loi de naissance : chaque idée ou industrie, ou groupement nouveau se forme par agrandissement et différenciation d'un noyau restreint, où prennent corps, un beau jour, des potentialités diffuses dans le milieu humain. Loi des relais : chaque unité ou institution sociale ne s'avance pas indéfiniment dans la voie d'un perfectionnement donné, mais elle est frappée bientôt d'immobilité relative, et remplacée par un autre groupe. Etc. Adaptation, mutations, hérédité, parallélismes, corrélation, orthogénèse, il n'est pas une seule règle, ni un seul phénomène, dégagés par la Biologie de l'étude des mouvements généraux de la Matière organisée, dont on ne puisse reconnaître un équivalent dans le complexe social humain. Et ce complexe lui-même, pris dans sa totalité, laisse de plus en plus éclater des analogies étranges qui nous amènent à le traiter comme une seule chose organisée. Sous nos yeux, les grands groupes ethniques se recherchent, et se soudent. Dans cette masse, des courants de matière et d'humanité s'établissent, qui cerclent la Terre. Métaux, combustibles, céréales, argents, livres, concerts, savants, commerçants, hommes politiques, d'innombrables éléments fermentent et sont mis en branle, sous l'influence et à l'intérieur de cette enveloppe active du Globe. Comme une sève ou un sang, ils alimentent une Société dont la vie la plus spirituelle devient chaque jour dépendante d'une circulation générale de plus en plus complexe. - *L'établissement graduel et le fonctionnement de l'Humanité sont des réalités qu'il est possible de voir en continuité avec le développement général du reste*

de la Vie : voici un premier pas de fait dans la perception du Phénomène humain.

Franchissons maintenant un degré de plus ; et cherchons à regarder l'Humanité de plus loin encore. Fermons les yeux sur ce qui, en elle, est distinctement vital ou individuel, pour ne plus y discerner (un peu comme dans le cas d'une [121] masse liquide ou gazeuse) que l'ensemble mouvant des éléments. Nous constaterons que sur le Monde, si merveilleusement spontané, sensible et nuancé des relations humaines perçues à notre échelle, s'étend, à la distance où nous nous plaçons, le voile impersonnel et géométrique d'une nouvelle Matière. Écoulement et bruissement d'une multitude perçus de très haut. Régime constant des naissances, des morts, des accidents, révélé par la Statistique. Pression des peuples sur les surfaces inoccupées. Pression des esprits sur les limites, sans cesse reculées, de l'impuissance et de l'ignorance. Affinités des individus et des nations. Conductibilité ou inertie des foules. Durcissement et ankylose des institutions. Équilibre, tensions ou résonances internes de la masse pensante. Tous ces faits nous suggèrent que les *grands nombres*, avec leur possibilité d'expression mathématique et leur tyrannie, mais aussi avec leurs prodigieuses ressources en énergies accumulées et en tâtonnements féconds, *régissent, à un certain niveau, les mouvements généraux de la Société humaine*, - et en font, par suite, un objet ressortissant, non plus seulement à la Biologie, mais à la Physique elle-même.

Cette conjonction n'a rien qui doive nous surprendre. De plus en plus, les diverses disciplines de l'Univers, de la physique à la zoologie, tendent à se relier entre elles comme les divers chapitres d'une même et très grande Histoire. Elles recherchent le mécanisme, les phases et le prolongement d'un même processus immense : le développement de l'Univers. D'une extrémité à l'autre du domaine expérimental, nous découvrons qu'il n'y a qu'un seul vaste Phénomène en cours. L'Homme ne saurait être en dehors de ce Phénomène. Il est donc lui-même étudiable comme un Phénomène. *Pour voir tomber la cloison qui sépare indûment les sciences de l'Homme de la Science de la Nature, il n'y a pas, finalement, de moyen plus simple, ni plus radical, que de prendre conscience de l'unité d'évolution cosmique.*

[122]

2. NATURE SPÉCIFIQUE DU PHÉNOMÈNE HUMAIN

Bien souvent, déjà, les analogies mécaniques ou biologiques que nous venons d'énumérer ont été relevées dans le Monde humain. Mais il faut confesser que l'interprétation donnée de ces ressemblances a été jusqu'à présent si malheureuse qu'elle a servi à renforcer, plutôt qu'à vaincre, les préjugés anthropocentriques qui tendent à maintenir l'Homme en dehors des autres objets de la Science. Ne voit-on pas encore comparer sans restrictions la Société à quelque grande machine, ou à quelque énorme animal ?

Ces fâcheux écarts tiennent à l'oubli d'une correction essentielle que doivent subir nos vues chaque fois que nous cherchons à suivre, à travers un cercle nouveau de l'Univers, une ligne quelconque de Réalité. De cercle en cercle, le Monde se métamorphose. Il subit un enrichissement et une refonte internes. Et, par suite, il se présente chaque fois sous un état nouveau, dans lequel l'ensemble des propriétés antérieures, en partie persiste, en partie est renouvelé. Voilà ce qu'oublie trop de gens qui parlent pour (ou contre) l'Évolution sans avoir seulement compris, semble-t-il, la notion de transformation.

Dès lors, suivant qu'il s'agit de groupement d'atomes, ou de cellules, ou d'animaux, ou d'individus humains, les lois d'affinité et la nature des liaisons entre éléments se présentent à la fois comme pareilles, et comme autres. On ne doit ni les séparer, ni les confondre. Il est absurde, par exemple, de s'imaginer la Terre comme une Machine, une Bête, ou une Personne. Mais il serait non moins faux de nier que les progrès convergents de toutes nos connaissances nous amènent, toujours plus, à regarder l'enveloppe pensante [123] (aussi bien que l'enveloppe simplement vivante) de la Terre non plus seulement comme un agrégat ou une unité morale, mais comme un Tout organique *sui generis*, celui-ci ne pouvant du reste se comparer encore exactement qu'à lui-même. Et c'en est assez pour que nous devions ranger l'Homme, et son apparition, parmi les phénomènes de la Nature.

Pour exprimer les modes d'être et d'agir propres au Tout humain ainsi défini, nous sommes obligés, c'est clair, de généraliser nos façons de penser, et de nous élever à l'acquisition de concepts nouveaux. Mais cet élargissement des catégories intellectuelles n'est-il pas le plus bel effort de l'esprit, et le plus légitimé par ses réussites ? Ce qui d'abord scandalise la pensée, lui devient vite hôte familier et principe de recherches fécondes. Qu'on se rappelle, en géométrie, l'apparition des grandeurs irrationnelles ou incommensurables...

Ainsi, apercevoir le Phénomène humain, ce n'est pas simplement reconnaître la nature (l'étoffe) cosmique des faits sociaux, c'est-à-dire leur liaison avec le développement historique général du Monde. C'est, en même temps, apprécier et opérer la transposition que doivent subir les lois et notions organo-physiques établies pour le Monde d'abord de la Matière brute, puis de la Matière vitalisée, quand on accède au Monde renouvelé par le pouvoir spécifiquement humain de réfléchir, c'est-à-dire au Monde *hominisé*.

3. IMPORTANCE FONDAMENTALE DU PHÉNOMÈNE HUMAIN

L'Homme n'a pas plutôt été réintégré (avec les précautions voulues, mais à titre d'élément véritable) dans l'édifice du Monde, qu'il tend à y prendre, pour la Science, une [124] valeur immense. Dès lors qu'il n'est plus regardé comme une sorte d'épi- ou de para-phénomène, il ne peut être, qualitativement et quantitativement, qu'un phénomène de premier ordre dans l'Univers. Telle est la troisième des observations que nous voulons présenter ici.

Qualitativement, d'abord, l'Homme manifeste, à un degré privilégié, et donc facilement étudiable, une certaine énergie particulière du Monde, - le terme extrême, pour notre expérience, de ce qu'on pourrait appeler le courant psychique dans l'Univers. De même que le radium, par exemple, grâce à l'intensité exceptionnelle de son activité, a révélé à la Physique une propriété universelle de la Matière, - ainsi, par suite de la prépondérance que prennent, dans le domaine humain, les phénomènes de spontanéité interne, la conscience, jusque sous sa forme supérieure qui est la liberté, se découvre comme un facteur de valeur

cosmique. Insaisissable dans le Monde des atomes, négligeable parfois dans le Monde des êtres organisés, le psychique devient décidément le phénomène principal dans le Monde humain. Et, par suite, il s'impose scientifiquement à la Science. Ce point nous paraît incontestable ; et il demeurerait acquis, à notre avis, même si les considérations qui suivent venaient à être écartées.

Par le fait même qu'il représente l'émergence distincte d'une propriété universelle, le Phénomène humain se trouve avoir une valeur *quantitative* illimitée. Mais il y a plus. L'Humanité (c'est là un de ses aspects physiques les plus curieux) évolue de manière à former une unité naturelle d'extension aussi vaste que la Terre. Le souci des affaires humaines nous empêche d'apprécier la signification de cet événement énorme. Et pourtant il se passe sous nos yeux. De jour en jour, la masse humaine « se prend » ; elle se construit ; elle tisse autour du Globe un réseau d'organisation matérielle, de circulation, et de pensée. Noyés dans ce processus, habitués à le considérer comme non-physique, nous n'y prenons pas garde. Mais regardons-le, enfin, comme nous observerions [125] un cristal ou une plante. Instantanément, nous nous apercevons qu'à sa lithosphère, à son atmosphère, à sa biosphère, etc., la Terre *est en train d'ajouter*, par nous, une enveloppe de plus à ses autres nappes, - la dernière et la plus remarquable de toutes : la zone pensante, la « noosphère ». Considéré dans le résultat global et figuré de son évolution, le Phénomène humain est d'ordre « tellurique ». Ses dimensions spatiales sont celles de la planète. Et ses dimensions temporelles aussi. L'Homme n'est-il pas naturellement solidaire, et légitimement issu de l'Histoire générale de la Terre ? - Le Phénomène humain, disions-nous tout à l'heure, fait pénétrer la Science, un peu comme la radio-activité, dans le secret des ressorts élémentaires du Monde. Voici maintenant qu'il revêt l'ampleur (en étendue) et la profondeur (en durée) des événements géologiques. L'Humanité - pour reprendre, en la comprenant mieux, une expression déjà employée plus haut - est véritablement la Terre (on pourrait même dire la Nature) « hominisée ».

Or (et c'est par là que nous voulions finir) cette hominisation du Monde se présente accompagnée d'un caractère bien étrange, qui nous invite à découvrir en l'Homme quelque chose de plus intéressant encore, scientifiquement, que la manifestation d'une propriété cosmique ou que le produit d'une évolution astrale : elle est *irréversible*. Aussi

loin que nous pouvons le suivre, le phénomène de la conscience semble avoir toujours été en se généralisant et en s'accroissant sur Terre. En dépit des improbabilités échafaudées que supposent ses progrès, le psychique n'a pas cessé de croître dans notre Monde ; et c'est précisément son paroxysme actuel que manifeste l'Humanité. Que signifie cette irréversibilité ? Ceci, peut-être, que, pour l'ampleur des perspectives physiques qu'il découvre, le Phénomène humain ne peut être rapproché que de cette dérive inéluctable du Physico-chimique vers « le plus probable », qu'on appelle l'Entropie.

Jusqu'ici, la Science a pris l'habitude de ne construire le [126] Monde physique qu'avec les éléments entraînés, par les lois du hasard et des grands nombres, vers une atténuation grandissante des énergies échangeables, et vers une diffusion inorganisée. L'Humanité, dès lors qu'on accepte d'y voir un phénomène physique, nous oblige définitivement à concevoir, en face ou au travers de ce premier courant universel, une autre irréversibilité fondamentale : celle qui mènerait les choses, en sens inverse du probable, vers des constructions toujours plus improbables, toujours plus largement organisées. À côté, ou à travers, du courant pondérable de l'Entropie, il y aurait, masqué dans le matériel, affleurant dans l'organisé, mais surtout visible dans l'humain, le courant impondérable de l'Esprit.

Sans aborder ici la question de savoir jusqu'à quel point ces deux courants ne sont pas réductibles l'un à l'autre dans un troisième mouvement plus général ⁶⁵, il reste que, si l'Humanité marque vraiment leur interférence, la majesté et le pathétique incomparable du phénomène humain seraient de nous révéler, et de nous faire expérimenter par le dedans, l'un au moins des deux élans primaires qui entraînent le Monde. C'est l'Univers, par l'un de ses mouvements fondamentaux, qui émergerait dans notre conscience, et qui lutterait au fond de nos volontés

⁶⁵ Et si, par exemple, le Monde de l'Entropie, au lieu d'être le Monde fondamental que les physiciens imaginent, ne serait pas plutôt l'aspect matériel que prendraient, par effet de grands nombres, des myriades de spontanéités élémentaires (auquel cas l'Univers ne serait pas à base de mécanismes, mais à base de « libertés »).

De cette situation, admise comme fait de Science, découleraient deux importants corollaires, l'un plutôt spéculatif, l'autre surtout pratique.

Spéculativement, nous nous trouverions en possession d'une clef qui (en tenant compte des analogies voulues) nous permettrait d'explorer par le dedans l'Univers que la Physique [127] a essayé, jusqu'ici, de saisir par le dehors. Si vraiment, ainsi que nous l'avons noté, les lois de la Matière brute et les démarches externes de la Matière vivante peuvent se suivre en remontant jusqu'à nous, et se retrouver en nous-mêmes, « hominisées », c'est que nous pouvons, inversement, chercher à les comprendre, les unes et les autres, en redescendant vers elles par le dedans pour nous y reconnaître, matérialisés. Dans le domaine de la Vie, par exemple, M. Le Roy a montré dernièrement ⁶⁶ quel parti on pouvait tirer de la notion d'invention pour porter quelque lumière dans le mécanisme de l'évolution organique.

Pratiquement, nous nous trouverions dépositaires responsables d'une part d'énergie universelle à conserver et à propager, - énergie, non pas quelconque, mais portée, en nous, à un certain degré suprême d'élaboration. Si froidement et objectivement qu'on prenne les choses, il faudrait dire que l'Humanité constitue un front d'avancée cosmique. Ceci entraînerait d'abord pour nous un nouvel et noble assujettissement à tirer parti de toutes les puissances fournies par la Terre pour favoriser les progrès de l'Improbable. Mais, capter les énergies matérielles ne serait encore qu'un effort secondaire. Pour que le courant de l'Esprit, représenté aujourd'hui par l'Humanité, se maintienne et avance, il faudrait veiller principalement à ce que la masse humaine garde sa *tension interne*, c'est-à-dire ne laisse pas se gaspiller, ni baisser, en elle, le respect, le goût, la ferveur de la Vie. Que cette ferveur diminue : et aussitôt, ce que nous avons appelé la noosphère se flétrit et s'évanouit. Nous entrevoyons là une énergétique nouvelle (entretien, canalisation, accroissement des aspirations et passions humaines) ou se rejoindraient la Physique, la Biologie et la Morale, - rencontre bien curieuse, mais inévitable, dès lors qu'on a compris la réalité du Phénomène humain.

⁶⁶ L'exigence idéaliste et le fait de l'Évolution, Paris, Boivin, 1927-1928.

[128]

Bien entendu, ces réflexions, par lesquelles nous voudrions hâter l'instant où la Science intégrera résolument l'Humanité dans la Terre et dans le Monde, sont provisoires et rudimentaires. Cependant il est difficile de n'en pas retenir les deux pronostics suivants :

1) Pour arriver à être la cosmogonie scientifique qu'elle cherche à devenir, la Physique pourra de moins en moins se confiner dans l'étude, par le dehors, des phénomènes régis par les lois de grands nombres et soumis à l'Entropie. Mais elle devra recourir à des symboles ou fonctions complexes, où s'expriment la deuxième face et le deuxième courant des choses : à savoir la spontanéité individuelle et l'organisation progressive des éléments, vus de dedans. Pour échapper aux mesures et aux calculs, ceci n'est pas moins physique que cela.

2) Après avoir longtemps passé pour un élément scientifiquement accessoire, ou aberrant, de l'Univers, l'Humanité finira par se découvrir comme un phénomène fondamental, - comme le phénomène par excellence de la Nature : celui où, dans une complexité singulière de facteurs matériels et moraux, un des principaux actes de l'évolution universelle se trouve, par nous, non seulement expérimenté, mais vécu. *

* Paris, septembre 1928.

[129]

SCIENCE ET CHRIST

6

**LE CHRISTIANISME
DANS LE MONDE**

[Retour à la table des matières](#)

[130]

[131]

I. RELIGION ET HUMANITÉ

L'idée s'est répandue, au cours du dernier siècle, que les religions expriment un état primitif et dépassé de l'Humanité. « Les hommes ont imaginé autrefois la Divinité pour rendre compte des phénomènes naturels dont ils ignoraient la cause. La Science, en découvrant l'explication expérimentale de ces mêmes phénomènes, a rendu inutiles Dieu et les Religions ». Voilà le nouveau Credo de beaucoup de nos contemporains.

Il importe grandement de réagir contre cette manière étroite de comprendre la naissance et l'histoire de l'idée de Dieu dans le Monde. Sans aucun doute, les formes anciennes prises par le sentiment religieux ont été, pour une large part, confuses. La Religion a longtemps imprégné, sans distinction de plans, une masse psychologique complexe dont se sont successivement détachées, avec leurs méthodes et leurs résultats spéciaux, la Science expérimentale, l'Histoire, la Vie civile, etc... Mais il s'en faut de beaucoup que le besoin d'Absolu (sur lequel reposent toutes les religions) se soit dissipé au cours de cette différenciation. Il suffit, comme nous allons dire, de regarder avec un esprit impartial (on pourrait dire, positiviste) le Monde actuel, et plus particulièrement la crise que celui-ci traverse, pour être convaincu du contraire. Comme un bourgeon dont seraient tombées les écailles, le noyau religieux, ou se trouve concentré le meilleur de la sève [132] humaine, se dégage en ce moment même à nos yeux, plus distinct et vigoureux que jamais.

Pour comprendre l'origine, les développements et l'actualité de la question religieuse, il faut négliger, au moins provisoirement, toutes les questions de rites et d'interprétation secondaires, et se placer en face du bouleversement biologique causé dans le Monde terrestre par l'apparition de l'Homme, c'est-à-dire de la Pensée. - Avant l'Homme, toute l'énergie vitale était pratiquement absorbée à chaque instant par le travail de la nutrition, de la reproduction, de l'évolution morphologique : les animaux, semblables à des ouvriers surmenés, étaient comme noyés sans cesse dans leur effort immédiat. Ils n'avaient ni le

temps, ni le pouvoir interne de lever la tête, de réfléchir. En l'Homme, au contraire (comme si un sondage avait rencontré quelque nappe profonde), un débordement de puissance est brusquement venu au jour. Par son organisation psychologique, l'Homme excède à chaque instant - dans l'espace qu'il mesure et dans le temps qu'il prévoit - le travail requis par son animalité. À travers lui, un océan d'énergie libre (une énergie tout aussi réelle et « cosmique » que les autres dont s'occupe la Physique) tend à couvrir la Terre. La Vie, par sa face supérieure, émerge dans l'indéterminé, et risque de tourner à vide. Il faut de toute évidence que se constitue, en regard, un système de liaison et de contrôle approprié. La Morale, trop souvent regardée comme un organisme purement artificiel (infra- ou para-physique) n'est pas autre chose que l'expression plus ou moins ébauchée de cette Énergétique de la Pensée. Eh bien, la Religion, si souvent reléguée dédaigneusement dans la Métaphysique, a précisément comme fonction de fonder à son tour la Morale en apportant, à la multitude inquiète et indisciplinée des atomes réfléchis, un principe dominateur d'ordre, et un axe de mouvement : Quelque chose de suprême à créer, à redouter ou à aimer.

La Religion, dès lors, ne s'est pas surtout formée à la [133] manière d'une réaction paresseuse, pour servir d'écran aux difficultés insolubles ou indiscretes rencontrées par l'esprit à son éveil. Elle est, dans son vrai fond, la contrepartie biologiquement (on pourrait presque dire, mécaniquement) nécessaire à la mise en liberté de l'énergie spirituelle terrestre : l'être humain, par son apparition dans la Nature, entraîne aussi nécessairement la manifestation, en avant de lui, d'un pôle divin pour l'équilibrer, que, dans le monde particulière exploré par la Physique, s'enchaînent les éléments positifs et négatifs de la Matière.

S'il en est ainsi, le phénomène religieux ne saurait être regardé comme la manifestation d'un état transitoire, destiné à s'atténuer et à disparaître avec la croissance de l'Humanité. La libération d'énergie obtenue dans le système terrestre par l'établissement du type zoologique humain ne cesse d'augmenter avec les âges, définissant et mesurant ce qui se cache de réel sous le mot de « progrès ». Par son organisation sociale, qui répartit et divise le labeur commun, l'Homme accroît constamment la proportion d'indépendance et de loisirs accessibles à chaque citoyen. Par le machinisme, il a brusquement donné un accroissement redoutable à cette surabondance. L'économie humaine

tout entière (si elle comprend bien son rôle « planétaire ») ne saurait avoir d'autre but que de faire grandir constamment sur Terre l'excès du psychique sur la matière. - Qu'est-ce à dire sinon que la Religion, animatrice et modératrice-née de ce débordement spirituel, doit grandir et se préciser du même pas et dans la même mesure. Qu'un décalage se produise entre la libération de l'énergie consciente et l'intensification du sens religieux : et c'est le désordre qui commence, d'autant plus dangereux que l'Humanité se trouve plus adulte. N'est-ce pas exactement ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux ?...

[134]

2. À LA RECHERCHE D'UN BUT POUR LA VIE

Chômage. Ce mot qui définit, saisie dans son aspect le plus superficiel et le plus tangible, la crise que traverse en ce moment le monde, exprime en même temps la cause profonde du mal dont nous nous inquiétons. Inoccupée, l'Humanité a commencé à l'être (ou du moins à pouvoir l'être) dès le premier instant où son esprit nouveau-né s'est détaché de la perception et de l'action immédiate pour vagabonder dans le domaine des choses lointaines ou possibles. Inoccupée, elle n'a pas senti profondément qu'elle l'était (en fait, et surtout en droit) aussi longtemps qu'une portion dominante d'elle-même est restée assujettie à un travail qui absorbait la majeure partie de sa capacité d'effort. Inoccupée, elle découvre à des symptômes nombreux qu'elle l'est, et qu'elle risque de le devenir toujours davantage, maintenant que, l'équilibre se trouvant définitivement rompu entre les besoins matériels et les pouvoirs de production, elle n'aurait plus, théoriquement, qu'à laisser tourner la machine libératrice, et à se croiser les bras. - La crise actuelle est beaucoup plus que la passe difficile rencontrée accidentellement par un type particulier de civilisation. Sous des apparences contingentes et locales, elle exprime l'aboutissement inévitable de la rupture d'équilibre amenée dans la vie animale par l'apparition de la Pensée. Les hommes ne savent pas aujourd'hui à quoi employer la force de leurs bras. Ils ne savent surtout pas vers quel But universel et final ils doivent diriger l'élan de leurs âmes. On l'a déjà dit, mais sans

aller assez profond dans la signification des mots : la crise actuelle est une crise spirituelle. L'énergie matérielle ne circule plus assez parce qu'elle ne trouve pas un esprit assez fort pour organiser et [135] entraîner sa masse ; et l'esprit n'est pas assez fort parce qu'il se dissipe continuellement en agitation désordonnée. Transposons ces termes en utilisant les observations faites au paragraphe précédent : l'Humanité présente hésite et souffre, au comble de sa puissance, parce qu'elle n'a pas défini son pôle spirituel. Elle manque de Religion.

Analysons plus en détail cette déficience, afin de découvrir les traits du Messie que nous attendons. La « fonction religieuse », disions-nous plus haut, croit dans le même sens, et avec la même vitesse, que « l'hominisation ». Mais elle prend en même temps une figure spéciale, mieux déterminée, à chaque phase nouvelle de l'Humanité. Quelles sont les conditions auxquelles, pour répondre à son rôle biologique d'animatrice, doit satisfaire la Religion particulière qui peut nous sauver ?

Ces conditions se déduisent très simplement de la considération d'un phénomène psychologique qui, bien plus sans doute que les extraordinaires transformations matérielles auxquelles nous assistons, servira aux historiens de l'avenir pour caractériser notre époque. En l'espace d'un siècle, sous l'influence combinée de l'Histoire, de la Physique, de la Philosophie, de la Sociologie, nous avons découvert que l'Univers tout entier était entraîné dans un mouvement (ou évolution) d'ensemble, au sein duquel l'évolution particulière de la conscience avait sa place déterminée. Le Temps nous apparaît maintenant non plus comme le cadre permanent de diversifications divergentes ou circulaires, mais comme l'axe d'une sorte de cosmogénèse. Les choses ne se répètent pas mais le Monde avance.

Sous l'influence de ces vues évolutives, qui ont envahi beaucoup plus qu'on ne le croit généralement notre psychologie profonde, un type particulier d'exigences religieuses a pris possession de l'Humanité. Aussi bien par appréhension intellectuelle de la Nature en mouvement que par goût corrélatif de l'action, nous ne saurions plus admettre [136] aucun contrôle de notre activité qui *ne soit en vue de l'achèvement d'un Monde, et d'un Monde qui nous intègre en sa consommation*. L'énergie libre, pensante, dégagée par la Terre, ne peut plus être maîtrisée *par l'idéal d'aucun ordre établi à subir et à conserver*. Morale et Religion (comme l'ordre social tout entier) *ont cessé*

d'être pour nous une Statique ; il faut, pour nous séduire et nous sauver, une Dynamique.

« Nous ne voulons plus d'une Religion de régularité ; mais nous rêvons d'une Religion de conquête. » Ainsi avons-nous fait, sans nous en douter, un grand pas vers la croyance, à travers et en dessus de notre infidélité moderne. Il est devenu un lieu commun de définir comme matérialiste la Civilisation occidentale, - ce foyer de l'Humanité nouvelle. Rien de plus injuste. L'Occident a renversé beaucoup d'idoles. Mais, par sa découverte des *dimensions et de la marche en avant de l'Univers*, il a mis en mouvement une Mystique puissante. Car c'est proprement une Mystique que, éveillés par la Physique et l'Histoire à la conscience d'une Immensité tangible, nous ne concevions plus de valeurs ni de saveurs hors de notre identification laborieuse avec les accomplissements de celle-ci. Toute la question, maintenant, est de déterminer la vérité et le nom de la Présence que nous croyons sentir derrière l'Univers en feu. - Si notre impression n'est qu'un rêve (c'est-à-dire s'il n'y a rien de définitif au bout de nos efforts), alors c'en est fait, une fois pour toutes, de la belle flambée humaine. L'« énergie libre » de la Terre ne saurait trouver aucune utilisation valable de ses ardeurs. L'Humanité aura juste assez vécu pour s'assurer que le seul objet lui manquait dans le Monde, pour lequel il fût la peine de vivre. Hypothèse à éliminer, semble-t-il, puisqu'elle ferait l'Univers absurde. - Mais si, au contraire, il y a véritablement, à l'autre bout de la durée cosmique, Quelque Chose ou Quelqu'Un vers quoi nous progressons, alors il faut arriver à en mieux connaître la nature, afin de mieux adorer.

[137]

3. L'ÉPREUVE DES RELIGIONS

La fonction biologique de la Religion est de donner une forme à l'énergie psychique libre du Monde. Et la seule forme que le développement de l'Humanité puisse accepter est celle d'un mouvement de construction et de conquête aboutissant à quelque unification suprême de l'Univers.

Si nous appliquons ce double critère aux nombreuses espèces de Religions, ou même de Morales laïques, qui se sont succédé, *sans interruption*, au cours de l'histoire, c'est l'hécatombe. Presque rien ne demeure debout en droit, - comme presque rien ne se survit, en fait.

Sont à éliminer d'abord, en bloc, les divers agnosticismes, formels ou implicites, qui ont tenté de fonder la Morale sur un pur empirisme social, ou encore sur un pur esthétisme individuel, - toute foi en quelque consommation à venir du Monde étant positivement exclue. Ces divers systèmes, en plus de leurs insuffisances particulières, ont le défaut commun de supprimer la circulation de la sève qu'ils devraient canaliser et aider à monter. Ni le Confucianisme, qui assurait un bon roulement sur place de la société, - ni la sagesse d'un Marc-Aurèle, qui embellissait les parterres de l'Humanité, - ni le culte tant prôné aujourd'hui encore de la jouissance et de la perfection intérieure *fermées*, ne répondent plus, en quoi que ce soit, à notre idéal de constructeurs et de conquérants. C'est à l'attaque d'un Ciel qu'il faut nous convier à partir. *Autrement, nous désarmons.*

Du groupe islamique, examiné à son tour, rien ne subsiste ; tout se dissout, - et peut-être plus complètement encore. L'Islam a sauvé en lui-même l'idée de l'existence et de la grandeur de Dieu (germe dont tout, il est vrai, peut renaître [138] un jour). Mais, en même temps, il a réalisé le prodige de rendre ce Dieu aussi inefficace et aussi stérile qu'un Néant pour tout ce qui intéresse la connaissance et l'amélioration du Monde. Après avoir beaucoup détruit, et localement créé une beauté éphémère, l'Islam se présente aujourd'hui comme un principe de fixation et de stagnation. À cette impuissance de fait, une amélioration serait parfaitement concevable, et celle-ci, *équivalente au fond à une convergence au Christianisme* (voir plus loin), semble être déjà en cours chez un groupe d'esprits élevés et modernisés. En attendant cette renaissance, l'Allah du Coran est un Dieu pour Bédouins. Il ne pourrait attirer vers lui les efforts d'aucun vrai civilisé.

Et voici maintenant, en face de nous, la masse imposante des mystiques hindoues et orientales. L'Orient, premier sanctuaire, et, assure-t-on, demeure toujours vivante de l'Esprit. L'Orient, où tant d'Occidentaux songent encore à aller abriter leur foi en la Vie... Approchons-nous de ces constructions puissantes ; et, sans même nous risquer dans l'intérieur du temple pour humer quelle espèce d'encens y brûle encore, interrogeons la résistance de ses murs, non point en archéo-

logues ou en poètes, mais en architectes de l'avenir. Dès le premier contact de fond avec l'Asie, l'hésitation est impossible. Ces colonnes impressionnantes sont absolument impuissantes à supporter l'élan actuel de notre Monde. - La grandeur incomparable des religions de l'Orient est d'avoir vibré autant qu'aucune autre à la passion de l'Unité. Cette note, essentielle à toute mystique, les a même tellement pénétrées qu'il nous arrive d'être ensorcelés rien qu'à prononcer les noms de leurs divinités. Mais, pour atteindre à cette Unité, les sages hindous ont pensé qu'il fallait aux Hommes renier la Terre, ses passions, ses anxiétés, son effort. Le Multiple, au sein duquel nous luttons, ils l'ont déclaré issu d'un mauvais songe. « Dissipez cette Maya, étouffez tout bruit », ont-ils enseigné, « et alors vous vous éveillerez dans la Vacuité essentielle, où il n'y a ni son, ni figure, ni amour. » - Doctrine [139] de passivité, de détente, de retrait des choses, en droit. Doctrine morte ou inopérante, en fait. Juste *l'inverse* de ce qu'attend, pour pouvoir s'épanouir, la vraie mystique humaine, née en Occident, - celle pour qui l'Unité adorable se découvre au terme, non d'une suppression ou atténuation du réel, mais d'un effort de convergence universelle. Dieu non pas en négation, mais en prolongement du Monde !...

Ne nous laissons jamais émouvoir par l'énorme sophisme oriental. Mais continuons droit notre chemin, pour voir si quelque autre Divinité que le Nirvana ne nous attend pas sur la route de l'Ouest.

4. LA POSSIBILITÉ DU CHRISTIANISME

Seul, en fait, le Christianisme reste aujourd'hui debout, capable de se mesurer avec le Monde intellectuel et moral né en Occident depuis la Renaissance. Il ne semble pas qu'aucun homme, profondément touché par la culture et les évidences modernes, puisse être sincèrement Confucianiste, Bouddhiste ou Musulman (à moins de mener une vie intérieure double, ou de modifier profondément à son usage les termes de sa Religion). Un tel homme peut au contraire se dire et se croire encore absolument chrétien. À quoi tient cette différence ?

Elle tient, pensons-nous, au fait que, seule entre toutes les formes existantes de croyances, le Christianisme, en dépit de certaines apparences, que ses amis comme ses ennemis semblent prendre plaisir à

accentuer, est une *religion de progrès universel*. Le Christianisme, sans doute, comme le Bouddhisme, prêche le détachement ; il entraîne à l'ascèse ; il a, du moins à ses débuts, peuplé les déserts (comme maintenant, il les cultive...) ; il a produit les saints et dicté des pages qui font [140] penser à la vie et à l'enseignement des fakirs. Par ces divers caractères, il mime les religions orientales, dont il est possible qu'il traîne encore certaines influences, ou certains germes périodiquement renaissants. Mais, plus profonde en lui que l'admiration pour les Stylites ou l'anti-intellectualisme de l'Imitation, est la foi en la résurrection de la Terre, et l'attente d'une consommation de l'Univers « dans le Christ Jésus ». Or, *la logique vivante de cette espérance va très loin*, - beaucoup plus loin même que les dirigeants officiels des Églises ne le comprennent et ne le désireraient. Si rien ne doit échapper au Christ « de la largeur, ni de la longueur, ni de la hauteur » du Monde, il ne s'agit plus pour le Chrétien, comme le Bouddhiste, de s'évader des choses *en les évitant* ; mais il lui faut les *dépasser* en les explorant, les mesurant, les conquérant, jusqu'au bout. Pour lui-même, afin d'en jouir ? Nullement. Pour en extraire et ramener à Dieu toute l'essence de beauté et de spiritualité qu'elles contiennent ? Parfaitement. - Renoncement, encore, mais renoncement « de traversée » et de création, où la peine est simplement *le signe* de l'effort ; - non point renoncement de rupture, de moindre contact, où à la souffrance est perversément conférée une valeur absolue. Pour le Chrétien authentique, la solution du problème mystique est cherchée aux antipodes directes de la solution « orientale » : l'Unité divine ne s'obtient pas par négation, mais par sublimation du Monde ; elle rayonne au sommet d'une épuration qui est une *convergence* universelle. Or ceci, nous l'avons vu, est exactement le postulat essentiel de l'esprit moderne, c'est-à-dire de la Religion *impliquée dans la conception occidentale* des développements de la Vie. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le Chrétien, suffisamment instruit de sa foi pour en avoir pénétré l'esprit au-dessous d'une lettre parfois bien épaisse, ne se sente nullement désorienté, mais évolue en toute liberté de tête et de cœur, parmi les grandes eaux de la pensée moderne, - comme dans un milieu natal.

La Croix n'est pas une ombre de mort, - mais un signe de [141] progrès. Le Christianisme ne verse pas l'opium d'une passivité défaitiste, mais la griserie lucide d'une réalité magnifique à *découvrir par une avancée sur tout le front de l'Univers*. En dépit de certaines gau-

cheres inévitables, il nous a rendus jusqu'ici, et cherche encore à nous rendre, *non pas inhumains, mais surhumains*. Voilà pourquoi il demeure *acceptable*, en tant que croyance, pour une génération qui ne demande plus seulement à la Religion de nous garder sages et de panser nos plaies, - mais de nous faire critiques, enthousiastes, chercheurs et conquérants.

Mais que le Christianisme soit acceptable et *possible*, ce n'est encore rien. Est-il par surcroît *seul possible*, comme il le prétend ?... Sans une perspective « convergente » du Monde, dont le type chrétien est un exemple, l'édifice élevé par l'action humaine est menacé de s'effondrer faute de clef à mettre à la voûte. Admettons. Mais qui nous empêche, dans ce cas, d'imaginer ou d'attendre beaucoup d'autres Sauveurs, sur le modèle du Christ ? Qui nous oblige à adhérer au mouvement chrétien comme si lui seul était vrai ?...

Tout le problème religieux de l'Avenir se concentre sur cette ultime question.

5. LA RELIGION DE DEMAIN

Admettre pleinement que le Christianisme est non seulement satisfaisant, mais vrai, c'est juger non seulement qu'il oriente notre activité libre dans un sens biologiquement favorable, mais encore que sa prétention est justifiée de nous mettre en relation (anticipée ou ébauchée) avec le Centre du Monde *lui-même*, d'une manière non pas symbolique, mais trans-expérimentale.

Pour établir ce privilège, les apologistes classiques se sont principalement appuyés sur les miracles, dont l'apparition [142] serait, à les croire, le « réactif » propre de la « vraie » Religion. Sans nier, tout au contraire, la possibilité, ou même la vraisemblance au voisinage de la *vraie* Religion d'un assouplissement inattendu des déterminismes, dû à quelque suranimation de la Nature sous l'influence d'un rayonnement divin, nous devons bien reconnaître que la considération du miracle a cessé d'agir efficacement sur nos esprits. Sa constatation soulève tellement de difficultés historiques ou physiques que nombreux sont

probablement les chrétiens qui, à l'heure présente, demeurent croyants non pas à *cause* mais *en dépit* de prodiges relatés dans l'Écriture ⁶⁷.

Plus agissante sur nos intelligences est la considération de l'extraordinaire convenance qui arrive à se maintenir, au cours des temps, entre le Dieu chrétien et les plus délicats mouvements de notre idéal humain. C'est une preuve reconnue, en Sciences, de la « réalité » d'un objet, même directement insaisissable (d'une masse atomique, par exemple), que de pouvoir être décelé, toujours le même, par une série de méthodes différentes. Cette pleine convenance de quelque chose d'identique à un groupe varié d'expériences circonscrit aussi sûrement un « noyau naturel » que le toucher ou la vue. - Ainsi les choses se passent-elles, semble-t-il, pour le Christ. Des millions d'existences (et parmi les meilleures) se sont passées, depuis deux mille ans, et s'emploient encore à essayer, sur cet Objet mystérieux, les plus subtiles et les plus pénétrantes vérifications de l'expérience psychologique. À ce Christ une multitude d'intelligences et de coeurs ont demandé [143] de les satisfaire dans leurs aspirations les plus exigeantes et les plus raffinées. *Et jamais il ne s'est trouvé en défaut*. Et toujours, au contraire, de cette épreuve (telle probablement qu'aucune autre réalité au monde n'en a jamais subi de pareille), il est sorti plus capable de provoquer autour de lui un effort plus merveilleusement synthétique de toutes nos facultés : Objet extraordinaire, en vérité, qui peut se saisir comme un élément expérimental, se poursuivre comme un idéal, se chérir comme une personne, s'adorer comme un Monde. *Cette capacité indéfinie de convenance à tout l'ordre physique et psychologique de notre Univers* n'a qu'une explication : le Christ qui va graduellement se découvrant à la pensée chrétienne n'est pas une imagination ni un symbole (*autrement il s'épuiserait ou se prendrait quelque part en dé-*

⁶⁷ D'après saint Thomas, la vérité ne peut être reçue (donc transmise) que selon la capacité de celui qui la reçoit : *Nihil recipitur in aliquo nisi secundum proportionem recipientis* (1 sent. 8, 5, 3 c).

L'autorité théologique confirme, ici la raison : il est bien évident, en effet, que les miracles évangéliques n'ont pu être relatés que d'après les connaissances rudimentaires de l'époque : d'où la difficulté présentée à la pensée contemporaine par le récit de certains de ces miracles.

faut) ; mais il est, ou pour le moins il introduit, la réalité de ce que, par toute la structure de l'activité humaine, nous attendons ⁶⁸.

La même conclusion peut être atteinte en suivant un autre chemin, qui a l'avantage de nous faire passer par ces analogies générales de l'Univers dont l'harmonie d'ensemble est souvent beaucoup plus forte pour nous convaincre que la rigueur locale d'aucun syllogisme. - Le fait religieux, avons-nous dit plus haut, est un phénomène biologique, directement lié à la libération croissante de l'énergie psychique terrestre. *Sa courbe n'est donc pas individuelle, ni nationale, ni raciale, mais humaine.* La religion, comme la Science ou la Civilisation, a, si l'on peut dire, une « ontogénèse » coextensive à l'Histoire de l'Humanité. La vraie religion (entendons par ce mot la forme religieuse où aboutira un jour le tâtonnement général de l'Action réfléchie terrestre) participe donc, comme toute autre réalité d'ordre « planétaire », à la nature d'un « phylum ». Ses commencements doivent pouvoir se suivre, en remontant, jusqu'à l'origine des temps. - Ceci veut dire qu'à *un moment* [144] *quelconque* de la durée humaine (une fois dépassée, surtout, la période embryonnaire) un courant privilégié de pensée religieuse a dû, et doit encore, représenter la fibre vivante qui porte (à un état plus ou moins distinct) la Foi en laquelle s'épanouira définitivement l'Avenir. Tous les courants religieux, à chaque moment, ne sont donc pas équivalents, - pas plus que dans le passé animal, tous les phyla n'étaient destinés à émerger dans l'Humanité ; mais l'un d'eux (ou du moins un groupe d'entre eux) représente, à *chaque page de la Terre*, la région où se placer pour promouvoir et subir plus efficacement les progrès de la divinisation du Monde. Et nous ne sommes pas plus libres d'altérer cette condition que de changer arbitrairement les axes d'un cristal ou d'un corps vivant. - Appliquons ceci à notre Monde présent. Un seul courant religieux, disions-nous plus haut, est actuellement en vue, capable de répondre aux exigences et aux aspirations de la pensée moderne ; une seule Religion aujourd'hui est à *la fois possible et phylétique* : le Christianisme. Pas d'hésitation possible. C'est là que passe la fibre cherchée, puisqu'il doit y en avoir une. Si le Christianisme est présentement seul possible en fait, c'est qu'il est le

⁶⁸ Comparer avec Épître aux Hébreux, ch II, v. I : « La foi est la garantie des biens que l'on espère. » (N.D.E.)

seul existant en droit. Le Divin, dont l'Humanité ne saurait se passer sans retomber en poussière, ne se trouvera, pour nous, qu'en adhérant étroitement au mouvement dont se dégage progressivement le Christ.

Comment dès lors, pouvons-nous entrevoir les développements prochains de la Foi terrestre ? -

Sous la forme, sans doute, d'une lente concentration de la puissance d'adoration humaine autour d'un Christianisme graduellement parvenu à l'état de « *Religion pour la Recherche et pour l'Effort* ». Le premier grand événement à se produire (un événement déjà en cours, sans doute), sera le schisme entre les croyants et les non-croyants en l'Avenir du Monde : ceux-ci logiquement perdus pour tout Credo (devenu sans fonction ni objet) et pour toute conquête (devenue sans intérêt ni valeur) ; - ceux-là biologiquement entraînés à [145] adhérer au seul organisme religieux dans lequel la Foi au Monde se présente avec les deux caractères de cohérence indéfinie aux faits et de coextension à la Durée qui marquent les choses réelles. Le Monde doit se convertir dans sa masse, ou bien il dépérira, de nécessité physiologique. Et, s'il se convertit, ce sera par convergence autour d'une *Religion de l'Action* qui se découvrira graduellement identique et soumise au *Christianisme fidèlement prolongé jusqu'au bout de lui-même*.

D'où finalement cette conclusion que le Christianisme, dans le Monde, ne représente pas seulement, comme il le paraît parfois, la face religieuse d'une civilisation transitoire, éclosée en Occident. Il est bien plutôt, comme l'Occidentalisme lui-même (dont il exprime la mystique et justifie les espoirs), un phénomène d'ampleur universelle marquant l'apparition, à l'intérieur de la couche humaine, d'un ordre vital nouveau. *

[146]

* Pékin, mai 1933.

[147]

SCIENCE ET CHRIST

7

L'INCROYANCE
MODERNE
Cause profonde et remède

[Retour à la table des matières](#)

[148]

[149]

La vie INTELLECTUELLE me fait l'honneur de m'interroger, au cours de son Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance. Je répondrai d'autant plus volontiers que, vivant depuis vingt ans en relation et en sympathie avec des cercles incroyants, je n'ai qu'à lire dans mes souvenirs pour essayer de résoudre le problème posé. Je ne citerai aucun nom, ni aucun livre. Mais je crois qu'on peut se fier à l'objectivité de mon témoignage.

Ce témoignage sera bref

À mon avis, la source première de l'incroyance moderne (si généralisée que, dans bien des domaines intellectuels, les croyants sont une exception !) est à chercher dans le schisme illégitime qui graduellement, depuis la Renaissance, a séparé le Christianisme de ce qu'on pourrait appeler *le courant religieux naturel* humain. Le Monde actuel, autant que je le comprends, n'est pas radicalement incroyant, ou areligieux. Mais son pouvoir naturel d'adoration est présentement dérivé vers un Objet, l'Univers, qui lui *paraît* en opposition avec le Dieu chrétien. De là le mal, - et aussi son remède.

Je m'explique.

[150]

1. LE MAL

Depuis la Renaissance, confusément, mais très distinctement depuis cent cinquante ans à peine, un grand changement (on pourrait dire une révolution) s'est opéré dans les zones les plus profondes de l'esprit humain. Par toutes les voies de l'expérience et de la pensée, nous avons pris conscience de la grandeur unitaire du Cosmos, et de la signification organique du Temps. En un siècle et demi, les lois de naissance et de développement que nous connaissions pour certains êtres et dans certains domaines limités se sont généralisées jusqu'aux dimensions même de l'Univers. Il y a désormais, à nos yeux, un Passé et un Avenir, c'est-à-dire une croissance du Monde. Autour de nous et en nous, l'Univers se découvre, non seulement comme une large asso-

ciation statique d'objets tout donnés, mais comme un Tout spécifique, doué d'une puissance de développement organisé.

Du point de vue scientifique et philosophique, ce changement de perspective a des conséquences d'une importance évidente. A-t-on assez observé qu'il devait retentir, et retentissait effectivement, jusque dans les profondeurs religieuses de l'âme ? En revêtant une sorte d'unité naturelle à travers la durée, le Monde n'acquiert pas seulement une dimension de plus au regard de la recherche intellectuelle. Il se définit encore, en face de l'individu humain, comme un objet de valeur et de dignité supérieures, auquel il est indiqué de se soumettre et de se vouer. Il fait résonner en nous, avec les attraits indéniables d'une immensité proche et tangible, les cordes, toujours prêtes à vibrer, de l'adoration.

Qu'on prenne la peine d'observer les faits sans se laisser distraire par l'apparence polymorphe et l'expression souvent [151] puérile de la nouvelle Foi. L'Humanité, en quelques générations, s'est littéralement *convertie*, spontanément, à une espèce de Religion du Monde, confuse dans ses dogmes, mais parfaitement claire dans ses orientations morales, qui sont : la prédominance reconnue du Tout sur l'individu ; une foi passionnée en la valeur et les possibilités de l'effort humain ; une perception très vive du caractère sacré de la recherche *dans toutes les lignes*. Par suite de la découverte scientifique de l'unité naturelle et de l'énormité du Monde, l'Homme moderne ne peut plus reconnaître Dieu qu'en prolongement (pourrait-on dire : sous les espèces ?) de quelque progrès ou maturation universelle.

Or comment se présente, à ses yeux, le Dieu chrétien ?

Pour ceux qui ne le connaissent pas *très bien*, le Christianisme donne *certainement* l'impression d'avoir échappé, et même de s'opposer, à la « révolution » psychologique que nous venons d'analyser. Il ne se décide pas à accepter franchement, dans leur généralité et dans *leur esprit*, les perspectives (universellement admises en dehors de lui) du développement cosmique. Il semble prendre plaisir à minimiser les espérances humaines, et à signaler les faiblesses de notre société. Il a le dédain ou la crainte du progrès et de la découverte. Il n'apporte en somme aucune consécration ni aucun agrandissement aux aspirations les plus hautes et les plus fortement senties de l'Homme d'aujourd'hui. Voilà *les apparences*, - apparences trompeuses, nous le

savons, nous autres du dedans ; mais apparences terriblement décevantes pour ceux qui nous observent du dehors.

En quête d'un nom à donner au Dieu inconnu qu'ils pressentent, les Gentils nous regardent. Et puis ils se détournent d'un Évangile qui ne paraît répondre ni à leurs perspectives du Monde, ni à leurs questions, ni à leurs attentes. La résistance actuellement rencontrée par l'Église dans son établissement ne tient pas, comme on le dit parfois, à ce que ses dogmes sont trop hauts et sa morale trop difficile. Elle est [152] due au fait que les Hommes, ne reconnaissant plus en nous leur idéal religieux et moral, s'éloignent, dans l'attente de quelque chose *de mieux*.

2. LE REMÈDE

Si l'analyse précédente est exacte, - c'est-à-dire si l'incroyance moderne est bien due à une sorte d'occultation du « Dieu-révéle » par le « Dieu-Monde », - le moyen *direct* de corriger le mal dont nous souffrons apparaît : immédiatement. Il s'agit pour nous d'établir que, loin d'éclipser le Dieu chrétien, l'Univers, tel qu'il se manifeste à nos investigations présentes, n'attend que d'être transfiguré et couronné par lui. Voulons-nous que les Hommes reviennent à Dieu, portés par le courant même qui paraît les en éloigner ? Ouvrons largement nous-mêmes notre esprit et notre cœur aux vues et aux aspirations nouvelles, - pour en prendre possession, et puis pour les christianiser.

Pour en prendre possession, d'abord. Faisons ici notre examen de conscience. Ne sommes-nous pas demeurés, nous autres chrétiens, vraiment trop étrangers à l'esprit de l'Humanité que nous devons sauver ? En dépit des remontrances de l'Église, ne s'est-il pas glissé un Baianisme pratique dans notre manière d'apprécier les effets sur le Monde de la Chute originelle ? - N'avons-nous pas laissé (je cite) « s'hypertrophier, dans notre religion, les notions de péché et de salut individuel » ? - Ne rayonnons-nous pas trop souvent, au lieu de la lumière, l'ombre de la Croix ?...

Tout n'est certainement pas mauvais dans le souffle d'optimisme conquérant qui soulève la masse humaine. Pourquoi nous défendre de

lui ? L'Évangile n'est-il pas un ferment qu'il faut placer au coeur même du Monde ? « *Mon veni solvere, sed adimplere.* »

[153]

Consommer, c'est christianiser. Pour opérer cette transformation, il ne saurait suffire, nous le sentons, d'une critique purement intellectuelle ou négative, éliminant les faux matérialismes et les faux panthéismes. Notre mission est de revêtir (*induere*), dans sa plénitude naturelle, l'âme religieuse du Monde présent, et de la vivre, pleinement et sincèrement, sur *le plan chrétien*. Les aspirations religieuses de l'Humanitarisme moderne sont tristement vagues et découronnées. À nous de montrer, *verbo et exemplo*, que seule la Réalité concrète du Christ est, en vue, pour les affermir, les centrer, et les sauver. Quand, en vertu même de leur Christianisme, par l'activité constructive de leur charité, par la richesse opérante de leur renoncement, par la hardiesse confiante de leurs vues surnaturelles, les chrétiens se montreront les premiers des Hommes pour spiritualiser les valeurs terrestres, et marcher vers l'Avenir, - alors la meilleure, c'est-à-dire la plus dangereuse part de l'incroyance humaine, sera désarmée jusque dans son âme.

Une seule proposition peut résumer tout l'essentiel. de notre réponse à la question proposée par *La Vie Intellectuelle*. :

Le Monde est en train de se convertir spontanément à une sorte de Religion naturelle de l'Univers qui le détourne indûment du Dieu de l'Évangile : en ceci consiste son « incroyance ». Convertissons, à un degré de plus, cette conversion même, en montrant, par toute notre vie, que seul le Christ, *in quo omnia constant*, est susceptible d'animer et de diriger la marche, nouvellement entrevue, de l'Univers : et, du prolongement même de ce qui fait l'incroyance d'aujourd'hui, sortira peut-être la foi de demain. *

[154]

* Réponse à une enquête. Extrait de *La Vie intellectuelle*, 25 octobre 1933.

[155]

SCIENCE ET CHRIST

8

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR LA CONVERSION
DU MONDE *

[Retour à la table des matières](#)

[156]

* (Ce rapport ayant été demandé par un membre de la délégation apostolique en Chine, désireux de le communiquer à une personnalité romaine, l'original portait : « l'usage d'un Prince de l'Église ».)

[157]

*I. COMMENT SE POSE AUJOURD'HUI
LE PROBLÈME DE LA CONVERSION
DU MONDE. LE MONDE NAISSANT*

Le Christianisme se trouve confronté, à l'heure présente, avec un cas absolument nouveau. Aux origines, il s'était agi pour lui de conquérir et de transformer un Monde *finissant*. Plus tard, il eut la tâche relativement facile d'organiser le Monde de la civilisation européenne, née de lui. En ce moment (et depuis la Renaissance, en somme) une nouvelle poussée humaine se manifeste, apparue au sein, mais non sous le signe de l'Église. Après le Monde gréco-romain et le monde médiéval, un troisième Monde, le Monde moderne, vient au jour, qui se développe en marge du Christianisme, et avec un potentiel humain plus fort que celui de ce dernier : n'est-ce pas de « l'esprit moderne » en effet que dérivent tous les élans et toutes les initiatives récentes de la Terre ?

Plus question ici d'hérésies, ni de schismes, ni même de paganisme. Les païens, au sens traditionnel du terme, étaient ou sont des « résiduels ». En face de nous il y a maintenant un courant humain *naissant*.

Situation nouvelle, et qui demande une méthode d'attaque et de conversion nouvelle.

[158]

2. CARACTÈRE EN APPARENCE ANTI-CHRÉTIEN DU MONDE NAISSANT : LE CONFLIT DES DEUX RELIGIONS

Pour comprendre tout à fait le problème et déterminer sa solution, il convient d'analyser plus outre l'esprit du Monde naissant (considéré, cela va sans dire, dans sa partie vivante et progressive, la seule qui puisse concurrencer l'Église).

Théoriquement, ce Monde aurait pu se former et grandir croyant. Quelle est la raison de son émancipation ? Pourquoi l'enfant cherche-t-il à battre sa mère et à s'en séparer ?

De cet antagonisme entre Christianisme et Modernisme je vois la raison dans les deux découvertes essentielles d'où est sorti et dont demeure imprégné l'esprit moderne :

- a) Découverte d'abord de l'immensité liée de l'Espace, faisant passer dans notre vue habituelle des choses une note d'*Universalisme*.
- b) Découverte ensuite de l'immensité liée (et progressive) de la *Durée*, introduisant à son tour dans nos perspectives habituelles la note de Progrès possible illimité (Futurisme).

Universalisme et Futurisme, se combinant dans la perception d'un Univers en croissance globale (Évolution). En soi, ces deux caractères constituent par leur apparition un grand événement psychologique, puisqu'ils équivalent à l'acquisition de deux dimensions nouvelles par notre expérience. Mais il y a plus. Par nature elles définissent une religion, puisque le « religieux » apparaît (par définition) dès que le Monde est envisagé dans sa totalité et dans sa consommation à venir («foi »).

Or cette religion naissante (voilà le point capital) ne paraît pas, à première vue, s'harmoniser avec le Christianisme. Non [159] pas que celui-ci ne soit, essentiellement lui aussi, « universaliste et futuriste ». Mais parce que ces deux termes sont compris, de part et d'autre, dans des sens apparemment différents. Par naissance, l'universalisme et le futurisme du Monde moderne sont à tendance panthéiste, immanente, organiciste, évolutive... tandis que ceux du Christianisme sont surtout exprimés en termes de personnalité, de transcendance, de relations juridiques, et de fixisme.

D'où le conflit actuel dans son essence. Autour de nous la vraie lutte n'est pas entre des croyants et des incroyants, - mais entre deux sortes de croyants. Deux idéals, deux conceptions du Divin sont en présence. Les meilleurs (et donc les plus dangereux) des anti-chrétiens ne s'écartent pas du Christianisme parce que celui-ci est trop difficile, - mais parce qu'il ne leur paraît pas assez beau. S'ils n'admettent pas le Christ, c'est parce qu'ils ne reconnaissent pas en lui les traits de ce qu'ils adorent et attendent. Une Religion de la Terre est en train de se former contre la Religion du Ciel. Voilà la situation de fond, - dans sa gravité mais aussi dans ses espérances.

3- MÉTHODE GÉNÉRALE POUR RÉSOUDRE LE CONFLIT : NON PAS LA CONDAMNATION MAIS LE BAPTÊME

En présence de ce conflit entre la foi chrétienne et la foi moderne, que devons-nous faire pour sauver le Monde ?

a) Une première solution consisterait à rejeter, condamner et supprimer (si possible) la nouvelle religion comme une prolifération diabolique. Cette méthode a été essayée en fait, mais avec des résultats qui ne pouvaient être que positivement mauvais. Non seulement arrêter le mouvement moderne est une tentative impossible (puisque ce mouvement est lié [160] au développement même de la conscience humaine), - mais ce geste aurait en lui-même quelque chose d'injuste et d'antichrétien : si condamnables que soient bien des formes prises

par « la foi au Monde », elles procèdent d'un effort indéniable de fidélité à la vie (c'est-à-dire à l'action créatrice de Dieu), qu'il faut respecter. En fait, le mouvement qui n'est rien de moins qu'une transformation s'opérant dans *l'anima naturaliter religiosa* du genre humain tout entier a déjà pénétré, comme c'était inévitable, le Christianisme lui-même. - Les Chrétiens, par suite d'un changement inhérent à la masse humaine dont ils font partie, ne peuvent déjà plus adorer exactement comme on le faisait jadis (avant l'apparition de l'Espace et du Temps). De là cette insatisfaction secrète de tant de fidèles dans un Christianisme qui leur demande de suspecter des vues et des espérances qu'ils ne peuvent pas ne pas partager. De là aussi leurs inquiétudes dans une foi qui se croit menacée par tous les renouvellements et les agrandissements des perspectives que l'Homme acquiert de l'Univers. Beaucoup de chrétiens commencent à sentir que l'image qu'on leur présente de Dieu n'est plus digne de l'Univers que nous connaissons.

b) Dès lors, une autre solution se présente à l'esprit comme plus satisfaisante et plus efficace que « la condamnation ». Et ce serait la suivante : découvrir et montrer que, dans son essence, la moderne « Religion de la Terre » n'est autre chose qu'un élan vers le Ciel qui s'ignore, - en sorte que les énergies qui paraissent si menaçantes à l'Église sont au contraire un afflux nouveau qui peut raviver le vieux fond chrétien. Non pas condamner, - mais baptiser et assimiler. Il est clair que le Monde naissant (le seul qui compte) serait virtuellement converti d'un seul coup si l'on reconnaissait que la nouvelle divinité qu'il adore est précisément le Dieu chrétien plus profondément compris. Cette conjonction des deux astres divins est-elle possible ? Oui, je le crois, - et voici par quels degrés je conçois qu'elle puisse s'effectuer.

[161]

4- UNE SYNTHÈSE DU NOUVEAU ET DE L'ANCIEN LE CHRIST UNIVERSEL

Si nous voulons atteindre et retourner dans ses profondeurs le courant religieux moderne, trois pas, liés entre eux, me semblent nécessaires :

a) Un premier pas consisterait à développer (dans la ligne de la « *Philosophia perennis* » : primat de l'Être, Acte et Puissance) une Physique et une Métaphysique correctes de l'Évolution. Je suis persuadé que l'interprétation loyale des acquisitions nouvelles de la Science et de la Pensée conduit légitimement non pas à un Évolutionnisme matérialiste, mais à un Évolutionnisme spiritualiste. Le Monde que nous connaissons ne se développe pas au hasard, mais il est structurellement dominé par un *Centre Personnel* de convergence universelle.

b) Le deuxième pas, dogmatique celui-là, consisterait alors à expliciter une Christologie proportionnée aux dimensions actuellement reconnues de l'Univers, - c'est-à-dire, à reconnaître que le Christ, en plus de ses attributs strictement humains et divins (surtout considérés jusqu'ici par les théologiens) possède, en vertu du mécanisme de l'Incarnation, des attributs « universels » ou « cosmiques » qui font précisément de lui le Centre personnel soupçonné et appelé par la Physique et la Métaphysique de l'Évolution. Ces perspectives sont en saisissante harmonie avec les textes les plus fondamentaux de saint Jean et de saint Paul, et avec la théologie des Pères grecs.

c) Un troisième pas, mystique et moral, s'effectuerait alors automatiquement, consistant à développer un Évangélisme de conquête humaine. Il est impossible en effet que le [162] Christ se manifeste plus explicitement comme le sommet de l'évolution universelle sans que les chrétiens ne découvrent plus clairement la valeur surnaturelle de l'Effort humain in Christo Jesu. Il a pu sembler quelque temps que le

chemin le plus direct du Ciel était celui qui lâchait le plus vite la Terre. Voici que le Christ Universel nous fait comprendre que le Ciel n'est attingible qu'à travers la complétion de la Terre et du Monde (devenus beaucoup plus grands et inachevés que nous ne pensions) ; - et du même coup ce sont les attitudes chrétiennes fondamentales qui, sans dévier, s'enrichissent et se « dynamisent ».

La Croix n'est plus seulement le symbole de l'expiation, mais le signe aussi de la croissance à travers la peine.

Le détachement ne consiste pas exactement à mépriser et à rejeter, mais à traverser et à sublimer ⁶⁹.

La résignation n'est que la forme ultime de la lutte contre le Mal, - la transformation en Dieu des défaites inévitables.

La Charité ne nous demande plus seulement de panser les plaies : elle nous excite à construire dès ici-bas un Monde meilleur, et à nous lancer les premiers dans toute attaque livrée pour un accroissement de l'Humanité. « Plus et ego... »

Et le salut personnel est intéressant, non pas précisément parce qu'il doit nous béatifier, mais parce qu'il nous fait sauver en nous-même le Monde.

Ainsi, sur le triple domaine de la Pensée philosophique, du Dogme et de la Morale, se développerait un Christianisme rajeuni par la manifestation du Christ Universel. Or il est clair :

1. Qu'une telle religion est exactement dans la ligne de ce que le Monde moderne attend comme son Dieu, et considère comme sa forme spécifique d'adoration : un Dieu justifiant, couronnant, et recevant comme un hommage suprême le travail, toujours en cours (« ad-huc parturit »), de la consommation humaine, même terrestre.

[163]

2. Et cependant que cette même religion ne représente en rien un compromis entre le Christianisme et le Monde moderne. En s'universalisant, le Christ ne se perd pas (comme il arrivait dans les formes condamnées de modernisme) au milieu de l'Univers : mais il domine

⁶⁹ Autrement dit, privation cesse de devenir synonyme de perfection.

et assimile celui-ci en lui imposant les trois caractères essentiels de sa vérité traditionnelle : nature *personnelle* du Divin ; manifestation de cette Personnalité suprême dans le Christ *de l'histoire* : nature *supra-terrestre* du Monde consommé en Dieu. Le Christ « universalisé » capte, en les corrigeant et les complétant, les énergies indéniablement dissimulées dans les panthéismes modernes. Il grandit en restant ce qu'il était, - ou, pour mieux dire, *afin de rester ce qu'il était*.

Et en effet, plus on y réfléchit, plus on s'aperçoit que « universaliser » le Christ est la seule façon que nous ayons de conserver à celui-ci ses attributs essentiels (alpha et omega) dans une Création prodigieusement agrandie. Le Christianisme, pour garder sa place en tête de l'Humanité doit s'explicitier en une sorte de « pan-Christisme », lequel n'est en fait que la notion (poussée à fond) de Corps Mystique, et l'extension à l'Univers des attributs déjà reconnus (socialement surtout) au Christ-Roi.

5. UNE ÈRE NOUVELLE POSSIBLE POUR LE CHRISTIANISME : LIBÉRATION INTERNE ET EXPANSION

Par l'explicitation des splendeurs du Christ-Universel, le Christianisme, sans cesser d'être pour la Terre l'eau qui purifie, et l'huile qui adoucit, acquiert une vertu nouvelle. Par le fait même qu'il présente un But à la fois *immense, concret* et sûr aux aspirations de la Terre, il sauve celle-ci du désordre, des incertitudes, du dégoût qui sont les plus terribles dangers de demain. Il devient la flamme de l'Effort [164] humain. Autrement dit, il se découvre comme la forme de Foi la plus appropriée aux besoins modernes : une religion pour le Progrès, - la religion même du progrès de la Terre, - j'oserais dire ; la religion même de l'Évolution.

Je suis persuadé qu'une Épiphanie de ce genre serait le signal, pour le Christianisme, d'un vaste mouvement de libération intérieure et d'expansion.

a) Libération intérieure. Nous le disions plus haut nombre de chrétiens se sentent étouffés et humiliés dans une Foi qui paraît souvent prendre à tâche de jeter un doute et un froid sur leurs enthousiasmes de rénovation terrestre. Quel épanouissement dans l'Église, si au nom de cette même foi (devenue un aiguillon, au lieu d'un seul frein) ils se sentaient jetés, pour la domination universelle du Christ, sur la conquête totale du Monde !

b) Et quelle révélation, aussi, de la puissance chrétienne en dehors de l'Église ! De toute évidence, le Christianisme ne progresse plus à la vitesse désirable. Malgré que jamais l'effort de la propagation de la foi ait été aussi puissamment organisé, on peut se demander si, dans l'ensemble, par son élite et ses forces vives, le Monde en ce moment se rapproche, ou ne s'éloigne pas plutôt du Christ. À mon avis cette situation tient à une cause bien définie : « Le Christianisme sous la forme que nous prêchons, n'est plus assez contagieux. » On ne nous comprend plus. Que de fois ne me suis-je pas entendu dire, en pleine sincérité, par des incroyants : « Si je me faisais chrétien, j'aurais l'impression de me diminuer. » Ou encore : « Nous avons tellement besoin d'une autre révélation ! » Le Christ s'offrant, non seulement comme le salut de l'âme « surnaturelle », mais de toute la construction physique qui conditionne les âmes ; - le Christ se présentant, non perdu dans les nuées, mais ruisselant des énergies du Monde où il s'est immergé (« Christus amictus mundo »), le Christ, non plus condamnateur mais Sauveur du Monde moderne et de ses espérances en l'avenir : un tel Christ attirerait immédiatement [165] à soi toute la partie vive de l'Humanité. Son amour se propagerait de la seule façon qui convienne à la vraie religion : comme du feu.

Pour convertir le Monde, il nous faut, chrétiens, multiplier nos missionnaires. Mais nous devons avant tout repenser, *de toute notre humanité*, notre Religion.

6. UN PAS DÉCISIF À FAIRE : L'OPTIMISME CHRÉTIEN

Je viens de dire : « de toute notre humanité ». C'est à dessein, afin de signaler ce qui, à l'heure présente, me paraît essentiel pour tourner vers le Christianisme les forces hésitantes naissant autour de nous : *que le Christianisme accepte enfin sans réticences les dimensions nouvelles (spatiales, temporelles, psychologiques) du Monde autour de nous !*

Je n'ignore pas, bien entendu, les gestes multipliés, ces derniers temps, par l'Église pour se réconcilier avec le Monde moderne. Mais réconciliation n'est pas acceptation. Derrière les concessions particulières faites par le Christianisme on craint (je parle surtout ici des Gentils) de sentir toujours la même opposition, ou du moins la même défiance, fondamentale : comme si l'Église ne voulait pas s'engager, se donner : comme si, plus profond que les encouragements de détails, se dissimulait la même arrière-pensée : « Au fond, il n'y a rien et il n'y aura jamais rien de nouveau sous le soleil. Rien ne saurait changer la face de la Terre. La Terre n'est-elle pas du reste alourdie, gauchie, par la Chute originelle ? » Toujours question de « mundus senescens ⁷⁰ », de « mundus frigescens ⁷¹ », jamais de « mundus nascens ⁷² ».... En somme, tout en [166] acceptant verbalement certains résultats et certaines perspectives du Progrès, l'Église semble « ne pas y croire ». Elle bénit parfois. Mais son cœur n'y est pas.

Or les conséquences de ce scepticisme (ou même de ce pessimisme) humain sont de nature à paralyser entièrement le mouvement de conversion du Monde.

D'une part, les incroyants du dehors continuent à nous regarder comme insincères. Ils nous évitent ou nous haïssent, parce que nous ne souffrons, ni travaillons, ni espérons avec eux.

⁷⁰ Monde vieillissant. (N.D.E.)

⁷¹ Monde se refroidissant. (N.D.E.)

⁷² Monde naissant. (N.D.E.)

D'autre part les fidèles du dedans continuent à se sentir à la gêne, pris comme ils se trouvent entre leur foi et leurs évidences ou aspirations naturelles. Et ils se trouvent dès lors affaiblis pour assimiler les forces humaines qui les entourent.

On ne convertit que ce qu'on aime : si le Chrétien n'est pas en pleine sympathie avec le monde naissant, - s'il *n'éprouve* pas en lui-même les aspirations et les anxiétés du monde moderne, - s'il ne laisse pas grandir dans son être le sens humain, - jamais il ne réalisera la synthèse libératrice entre la Terre et le Ciel d'où peut sortir la parousie du Christ Universel. Mais il continuera à s'effrayer et à condamner presque indistinctement toute nouveauté, sans discerner, parmi les souillures et les maux, les efforts sacrés d'une naissance.

S'immerger pour émerger et soulever. Participer pour sublimer. C'est la loi même de l'Incarnation. Un jour, il y a déjà mille ans, les Papes, disant adieu au Monde romain, se décidèrent à « passer aux Barbares ». Un geste semblable, et plus profond, n'est-il pas attendu aujourd'hui ?

Je pense que le Monde ne se convertira aux espérances célestes du Christianisme que si préalablement le Christianisme se convertit (pour les diviniser) aux espérances de la Terre. *

* Pékin, 9 octobre 1936.

[167]

SCIENCE ET CHRIST

9

SAUVONS L'HUMANITÉ
Réflexions sur la crise présente

[Retour à la table des matières](#)

[168]

[169]

Loin de s'apaiser, la crise amorcée par la Grande Guerre s'étend et gagne en profondeur, si bien que nous commençons à prendre conscience de sa véritable nature. Simple conflit d'intérêts matériels à ses débuts, elle se traduit maintenant par des mouvements de fond dans la masse humaine. Aujourd'hui trois, ou plus exactement quatre courants se heurtent et nous bousculent. Au centre, le déjà vieux Démocratisme qui paraissait, il y a moins de cinquante ans, avoir conquis définitivement le Monde. À gauche et à droite, en pleine croissance, le jeune Communisme et le jeune Fascisme. Au-dessus enfin (le croyait-il du moins), mais tout étonné des remous que la lutte fait monter jusqu'à son âme, le Christianisme ⁷³.

Depuis vingt ans, nous essayions de garder l'espoir que nos troubles étaient simplement les dernières manifestations d'un ouragan qui avait passé. Tout se calmerait bientôt, et la vie finirait bien par recommencer comme avant, pensions-nous.

Il faut maintenant nous rendre à l'évidence que l'Humanité vient d'entrer dans ce qui est probablement la plus grande période de transformation qu'elle ait jamais, connue depuis sa naissance. Le siècle du mal dont nous souffrons est localisé [170] dans les assises mêmes de la Pensée terrestre. Quelque chose se passe dans la structure générale de l'Esprit. C'est une autre espèce de vie qui commence.

En présence, ou plutôt sous le coup de pareils ébranlements, nul ne peut rester indifférent. L'intérêt et l'anxiété pour l'immense phénomène qui se passe pénètrent jusque le calme des laboratoires. Et alors nous autres (géologues, paléontologistes, préhistoriens), habitués par profession à couvrir du regard de grands espaces de durée, et à discerner les larges mouvements d'ensemble, nous cherchons instinctivement à apprécier ce qui se passe autour de nous dans la Vie, et à devi-

⁷³ La situation ici décrite est, évidemment, celle de la date de l'écrit novembre 1936. (N.D.E.)

ner où ces événements nous portent. Que se produit-il biologiquement dans la couche humaine ? où tout cela nous mène-t-il ? Et comment voir et agir clair dans le courant qui nous entraîne ? - Je voudrais moins répondre à ces questions (qui saurait le faire ?) que les poser, et donner un exemple de la façon dont on peut tenter de les résoudre.

Les pages qui suivent contiennent, je le reconnais, une profession de foi. Mais elles veulent être avant tout l'expression d'une vue objective des événements en cours. Je les ai écrites sans la moindre prétention d'imposer mes perspectives aux autres, mais simplement, comme chacun fait en sciences, pour apporter à la recherche commune une contribution individuelle.

Que dans cet esprit on veuille me lire.

1. CE QU'IL FAUT CROIRE : L'AVENIR HUMAIN

À la base de toutes les réactions éveillées au fond de nous-mêmes par les événements présents, il est nécessaire de placer une foi robuste en l'avenir de l'Humanité, - et, si cette foi existe déjà, de la consolider.

[171]

Ce soin est d'autant plus urgent que, sous l'action de la vague qui nous soulève, on voit remonter en ce moment de partout la vase toujours latente des pessimismes, des désabusements. Émoi trop naturel, chez les uns, en face des désordres qui déconcertent leur notion d'une société bourgeoisement policée. Secrète revanche, chez d'autres, contre des progrès qui menaçaient de prouver que le futur pourrait être plus grand que le passé. Étrange idéal de vertu, chez d'autres encore, pour qui l'homme « fort » est celui qui sait détruire autour de lui le plus d'illusions, autrement dit d'espérances. Besoin peut-être aussi, chez certains esprits, de se tailler une originalité facile en niant ce que d'autres avaient laborieusement construit. Que ne faut-il pas entendre ou lire, en ce moment, sur la décrépitude des civilisations, ou même sur la prochaine fin du Monde !...

Ce défaitisme (de caractère, de vertu ou de parade) me paraît être la tentation fondamentale de l'heure présente. On accordera volontiers

qu'il est malsain et inopérant. Est-il possible de prouver qu'il est faux ? c'est-à-dire, pouvons-nous distinguer autour de nous des raisons, non point instinctives et sentimentales, mais rationnelles et objectives, pour croire qu'il nous faut, aujourd'hui plus que jamais, espérer ? - je pense que oui. Et voilà ce que je voudrais essayer de faire comprendre d'abord.

Un premier motif qui doit nous faire diagnostiquer que la crise actuelle n'est pas un malaise mortel me paraît être la forme ou structure nouvelle prise par l'Humanité durant la courte période du siècle dernier. Il y a seulement trois ou quatre générations, le monde se partageait encore en blocs ethniques isolés, dont les potentiels étaient si complètement différents, qu'une destruction mutuelle des uns par les autres pouvait paraître à chaque instant une éventualité redoutable. Aujourd'hui, par-dessus les diversités résiduelles des cultures anciennes, se trouve tendu le réseau d'une psychologie commune. En l'espace de quelques années, la civilisation [172] dite moderne s'est brusquement étalée comme un voile sur la surface entière de la Terre habitée. Dans tous les pays du monde les hommes savent aujourd'hui essentiellement les mêmes choses, et pensent essentiellement suivant les mêmes directions. N'y a-t-il pas, dans cette égalisation des humains sur un plan supérieur, une garantie définitive de stabilité ? Je le croirais volontiers. Jadis les trésors de l'Humanité étaient localisés dans une Bibliothèque ou dans un Empire. C'était assez d'un incendie ou d'une défaite pour les anéantir. Les voici maintenant diffusés sur toute l'étendue de la Terre. Quel cataclysme, sinon la destruction même de notre planète, pourrait-il les menacer ? En somme, en se généralisant à la totalité des peuples, la civilisation me paraît avoir franchi un point critique dont elle émerge invulnérable aux attaques où ont pu succomber l'Égypte, Rome et Athènes : tel un grand paquebot qui franchit avec sécurité des mers où sombraient les galères... Ce qui est simplement national peut disparaître ; ce qui est humain ne saurait défaillir.

Mais ceci n'est encore que la moitié, négative, de ce qu'il faudrait établir. Au fond, ce que les pessimistes ou les soi-disant réalistes de l'heure présente contestent, c'est moins la valeur, ou même la stabilité, des résultats acquis que la possibilité d'une avance nouvelle. Il nous faut donc faire un pas de plus si nous voulons nous en débarrasser. Le terrain que nous avons gagné, nous ne risquons plus de le perdre.

Bien. Mais y a-t-il en avant la possibilité d'une plus haute ascension, d'une plus grande victoire ? Ne pourrions-nous pas trouver une raison de fait nous assurant, en dépit de toutes apparences contraires, non seulement que le passé est définitivement acquis, mais encore que l'avenir est à nous ?

Je crois sincèrement qu'une pareille raison d'espérer existe. Et je pense la trouver dans une perspective qui (bien qu'encore insuffisamment explicitée par ses auteurs mêmes), est à mon avis la plus grande découverte par la science moderne : je veux dire l'existence d'un développement cosmique de l'Esprit.

[173]

Au cours du dernier siècle, disais-je il y a un instant, l'Homme a senti qu'il cerclait la Terre. Cette impression nouvelle n'est que peu de chose auprès de la conscience éveillée simultanément en lui, qu'il remplissait la Durée elle-même.

Tout d'abord, sous l'influence grandissante de l'Histoire, le Passé s'est manifesté à nous : non pas les quelques millénaires qui formaient l'horizon d'un Pascal, d'un Bossuet ou d'un Newton, - mais l'abîme sans fond où plongent désormais pour nos yeux, à perte de vue en arrière, les séries de la Physique, de l'Astronomie et de la Biologie. À la surface de cet océan insondable l'Homme a pu quelque temps s'imaginer qu'il flottait, créature indépendante et nouvelle. Et puis, grâce à une meilleure accommodation de son regard, il a commencé à reconnaître que ces profondeurs étaient en réalité toutes pleines de lui-même. Pour qui sait lire aujourd'hui le diagramme des faits enregistrés par la Science, l'Humanité n'est plus un phénomène accidentel, apparu fortuitement sur un des plus petits astres du ciel. Elle représente, dans le domaine de notre expérience, la manifestation la plus haute du courant fondamental qui a fait graduellement émerger la Pensée au sein de la Matière. Nous ne sommes ni plus ni moins que la portion du Weltstoff émergée dans la self-conscience.

Entièrement différente de l'ancien anthropocentrisme qui faisait de l'Homme le centre géométrique et statique de l'Univers, cette vue que le « phénomène humain » n'est rien autre chose qu'une forme suprêmement caractéristique du phénomène cosmique a une portée morale incalculable ; elle transforme la valeur, et elle garantit la pérennité de l'oeuvre que nous opérons, - ou plus exactement de l'oeuvre qui s'opère

à travers nous-mêmes. Et ceci est justement le point dont la considération me paraît essentielle si nous voulons rassurer nos esprits en face de la crise présente.

Aussi longtemps que l'Humanité pouvait être regardée [174] comme une heureuse anomalie, un bref épiphénomène, dans les vastes démarches de la Nature, aucune considération d'ordre expérimental n'était capable de nous rassurer sur ce que j'oserais appeler les dispositions de l'Univers à notre égard. Un hasard nous avait faits : un autre hasard nous emporterait. Aussi longtemps, par ailleurs, que, pour apprécier la forme de la trajectoire humaine, nous ne disposions que des six mille ans de l'histoire écrite, il était loisible de discuter sans fin pour savoir si la civilisation monte, ou bien descend, ou bien s'étale sur un plan immuable, - ou bien encore décrit quelque désespérante sinusoïde du genre de celle si astucieusement tracée par Spengler.

Toutes ces inquiétudes et ces indéterminations s'évanouissent si l'on se hausse jusqu'à percevoir la véritable nature et les véritables dimensions du fait humain. D'autre part, prise sur une profondeur du Passé qui dépasse les limites de l'Histoire et de la Préhistoire humaine, pour couvrir l'Histoire même de la Terre, le sens du « phénomène-Conscience ». (dont notre civilisation n'est que l'expression provisoirement terminale au moment présent) ne saurait faire aucun doute : il varie, positivement, il croît, avec des hésitations ou des erreurs locales, sans doute, tantôt ici, tantôt là, - comme un fleuve qui cherche son cours, - mais sans arrêt, ni surtout sans recul d'ensemble. D'autre part, si cette montée est bien, comme il semble, l'effet d'une « marée cosmique », quel accident ou barrage local pourraient-ils bien arrêter le flot ? Et c'est ici que se découvre le côté puéril des insinuations et des objections par lesquelles voudraient nous déconcerter les prophètes de la faillite humaine. On nous rappelle les catastrophes du passé ; on nous énumère les signes physiques et moraux de la décadence, - Myopie intellectuelle que tout cela, faut-il répondre. Replaçons ces événements si effrayants sur le phénomène total. Leurs irrégularités deviennent insignifiantes dans la majesté et la sûreté implacables du mouvement d'ensemble. Tous les [175] obstacles qu'elle a rencontrés depuis des millions d'années, la Vie les a jusqu'ici tournés ou renversés. Et vous voudriez que précisément parce que nous sommes en 1936 ce courant irrésistible, dont le siège est l'Univers, devienne étale et commence à refluer en arrière ?... Impossible. Si

lente est la métamorphose que, à observer les faits sur un court intervalle, nous risquerions peut-être de ne pas la sentir. Mais toute la Physique moderne est là pour témoigner que les plus puissantes dérives reconnues aujourd'hui dans le Monde ont été prises d'abord pour des modèles d'immobilité. Ce qui se passe aujourd'hui de si critique en Occident ne saurait être qu'un effet de progrès. Malgré toutes évidences contraires, nous pouvons et nous devons le croire : *nous avançons*.

Ce premier résultat obtenu, il nous reste, pour construire solidement notre foi humaine, à pousser plus loin notre enquête, et à nous poser la question immédiatement suivante

Si nous avançons, dans quelle direction allons-nous ?

Cette demande n'aurait évidemment aucun sens s'il s'agissait de définir à l'avance l'état humain particulier vers lequel nous nous dirigeons. Les formes de l'avenir sont par nature imprévisibles. Elle prend au contraire une signification bien déterminée, et elle a une solution possible, si nous nous posons seulement le problème de savoir dans quelle direction, suivant quels axes, s'effectue la métamorphose humaine. Quelles sont, autrement dit, les conditions auxquelles doit satisfaire, pour être cohérent avec le Présent et le Passé, l'Avenir ?

J'en vois trois.

La première est que, en avant de nous, s'ouvre un horizon libre, et que nous puissions considérer comme *illimité*. Ce n'est pas le lieu ici de traiter à fond les conditions structurelles de l'Action humaine, ni de dégager critiquement ce fait, jamais assez mis en valeur, que notre volonté ne saurait se mettre en mouvement que vers un objet où elle sente un parfum d'indestructibilité. Qu'il me suffise de dire, pour être [176] compris de ceux qui ont le sens et le goût de la Vie, que nul progrès ne nous intéresserait si nous ne pouvions nous élancer vers lui avec la conscience que rien n'arrêtera jamais la marche en avant. La Réalité vers laquelle l'Homme s'élève doit être, par quelque chose d'elle-même, incorruptible et inépuisable. Sous peine de se décourager et de se détruire automatiquement lui-même, le phénomène cosmique de la spiritualisation doit être *irréversible*. Voilà un premier attribut qu'il nous faut reconnaître au Monde en avant de nous.

Assez vaste pour n'opposer aucune barrière à aucun développement possible, le Futur, pour nous satisfaire, doit ensuite se présenter comme assez compréhensif pour n'exclure aucun des éléments positifs actuellement inclus dans l'Univers. *Totalité*, après irréversibilité et inaltérabilité : voilà le second caractère sans lequel l'Avenir ne serait pas capable de contenir l'espérance humaine. - Ici encore, il ne m'est besoin, pour être entendu, que d'en appeler aux évidences que chacun peut trouver au fond de lui-même. La seule forme attrayante que (par un instinct facile à résoudre en raisons précises) nous puissions donner aux prolongements du Monde, est celle d'une concentration à laquelle rien de beau ni de bon n'échappe : individus, pensées, forces... Cette requête d'Universel est marquée au plus intime de nos âmes individuelles. Mais nous pouvons aussi la reconnaître et la vérifier dans la marche générale de la conscience humaine, et jusque dans le développement en apparence le plus aveugle des organisations collectives et matérielles autour de nous. Aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire des philosophies et des religions, l'idée d'un Tout en voie de formation a toujours été le pôle magnétisant les plus hautes intelligences et les plus belles âmes. Et aussi clair que nous puissions voir dans les déterminismes qui nous gouvernent, l'établissement d'un insécable réseau social, économique, éthéré, par-dessus la multiplicité humaine, est [177] l'un des phénomènes les plus extraordinaires jamais offerts aux spéculations de la Physique et de la Biologie. Esprits et Matière se trouvent une fois d'accord pour nous précipiter irrésistiblement vers quelque supérieure unification.

Or dans cette convergence indéfinie où se transcrit pour nous le Futur de l'Humanité, une propriété essentielle doit être distinguée et sauvegardée pour que se trouve comblée, au regard de notre pensée, la notion d'Avenir. Le processus irréversible qui nous rassemble en quelque vaste unité organique ne doit pas compromettre, mais exalter, *notre personnalité*. Telle est la troisième et dernière des conditions auxquelles doit satisfaire, pour que nous nous y prêtions, le mouvement qui nous emporte - La réalité de cette exigence ne me paraît faire aucun doute, - soit que nous en appelions à notre instinct de survie, - soit que, plus critiquement, nous analysions la signification et la valeur cosmiques du « Personnel ». On parle souvent de la Personne comme si elle représentait une forme réduite (quantitativement) et atténuée (qualitativement) de la Réalité totale. C'est juste l'inverse qu'il

faudrait comprendre. Le Personnel est l'état le plus élevé sous lequel il nous soit donné de saisir l'Étoffe de l'Univers. Dans sa mystérieuse atomicité, en outre, quelque chose d'unique, et d'intransmissible, grain à grain, se condense. La seule façon d'exprimer dans une formule que le Monde avance sans reculer, ni sans rien perdre de lui-même est donc de dire que la qualité et la quantité de Personnel doivent aller constamment croissant en *lui* : *l'Univers* ne se propagerait pas *en droit* vers une totalité spirituelle s'il ne s'élevait à *une condition toujours plus self-centrée de lui-même et de chacun de ses éléments*. Or ceci est possible *en fait*. À première vue, je le sais, une personnalisation grandissante de l'Univers paraît s'opposer à l'idée, précédemment admise, de sa totalisation. La théorie, et, malheureusement aussi, la réalité sociale ne semblent-elles pas démontrer que les individus dépérissent et sont étouffés par le progrès des collectivités ?... [178] Tout au contraire, dirai-je ici encore. Interrogez la structure des vivants, où la complication des cellules va de pair avec la concentration de l'organisme entier. Sondez la psychologie des compagnons associés dans le service accepté d'une grande Cause. Observez l'achèvement mutuel de deux êtres qui s'aiment. Analysez, philosophiquement, l'action, non dissolvante, mais nécessairement achevante, d'un centre sur les éléments qu'il rassemble. Et vous arriverez à la conclusion juste opposée à nos premières évidences. L'union vraie ne confond pas les êtres qu'elle rapproche. Elle les différencie au contraire plus outre ; c'est-à-dire, quand il s'agit de particules réfléchies, elle les ultra-personnalise. Le Tout n'est pas l'antipode, mais le pôle même de la Personne. Totalisation et Personnalisation sont les deux expressions d'un mouvement unique ⁷⁴.

Et nous voilà parvenus au terme de notre enquête. *Futurisme* (en entendant par ce mot l'existence d'un domaine illimité de perfectionnements et de découvertes), *Universalisme* et *Personnalisme*, telles sont les trois caractéristiques du progrès qui nous entraîne, de toute la masse et avec toute l'infailibilité de l'Univers. Et tels sont par suite les trois axes inébranlables sur lesquels peut et doit s'appuyer sans danger notre foi en l'effort humain. Futurisme, Universalisme, Personnalisme : les trois colonnes de l'avenir.

⁷⁴ Je ne fais évidemment ici qu'ébaucher une théorie qui demanderait, pour être parfaitement claire, de plus longs développements.

2. CE QU'IL FAUT VOIR : LA CONVERGENCE HUMAINE

Solidement établis dans les perspectives qui viennent de se dégager, nous pouvons maintenant nous retourner avec [179] sécurité vers la considération des troubles qui agitent présentement le Monde. Nous tenons en effet désormais en main les éléments nécessaires d'abord pour apprécier la véritable nature de notre situation, et, ensuite, pour aviser aux mesures à prendre dans la tempête. Voilà ce qu'il s'agit de voir.

Et, avant tout, que se passe-t-il exactement aujourd'hui dans les profondeurs de la masse humaine ? Nous avançons, c'est entendu. Mais pourquoi tout ce désordre autour de nous ?

Trois influences majeures, disions-nous en commençant ces pages, s'affrontent en ce moment en dehors du Christianisme, et luttent chacune Pour la possession de la Terre : Démocratie, Communisme, Fascisme. D'où vient la puissance de ces trois courants ? et pourquoi entre eux la bataille est-elle si implacable ?

La solution de ce nouveau problème me paraît introduite par une observation préalable, que tout le monde a pu faire, mais dont il fallait le premier chapitre de cette étude pour saisir le sens : dans chacune des trois masses en présence *se reconnaissent* distinctement, mais à l'état d'ébauches incomplètes, *les trois aspirations mêmes* qui nous sont apparues comme les caractéristiques de la foi en l'Avenir. Passion du Futur, passion de l'Universel, passion du Personnel, - toutes les trois mal ou insuffisamment comprises -, voilà le triple ressort qui tend et oppose autour de nous les énergies humaines. Vérifions le fait avant d'en tirer les conséquences.

Dans le cas de la Démocratie, la chose est obvie. Fille première-née de l'idée « révolutionnaire » de Progrès, la Démocratie a grandi dans l'espoir enthousiaste de perfectionnements terrestres illimités. Plus proche que tout autre de la source brûlante d'ou est issue la conscience humaine moderne, elle demeure imprégnée de cette ardeur originelle. Mais, pour la même raison aussi, elle porte en soi ces inadap-

tions et ce simplisme qui caractérisent souvent les premières [180] manifestations de la vérité. Deux erreurs de perspective, logiquement liées entre elles, viennent affaiblir et vicier la vision démocratique du Monde : l'une affectant son Personnalisme, et l'autre, par voie de conséquence, son Universalisme.

Sauf le Christianisme, nul mouvement spirituel n'a jamais compris et exalté autant que la Révolution le prix de la personne humaine. Malheureusement, entraînés par leur zèle pour la liberté, les apôtres de 89 n'ont pas vu que l'élément social ne prend sa pleine originalité et sa pleine valeur que dans un ensemble où il se différencie. Au lieu de se libérer, il a émancipé. Chaque cellule s'est par le fait crue autorisée à s'ériger en centre pour soi-même. De là l'éparpillement, condamné par les faits, des faux libéralismes intellectuels et sociaux. Et de là aussi le ruineux et impossible égalitarisme menaçant toute construction sérieuse d'une Terre nouvelle. La Démocratie, en donnant au peuple la direction du progrès, paraît satisfaire l'idée de totalité. Elle n'en présente qu'une contrefaçon. Le vrai Universalisme prétend bien convier sans exclusion à ses synthèses toutes les initiatives, toutes les valeurs, toutes les plus obscures potentialités. Mais il est essentiellement organique et hiérarchisé. Pour avoir confondu Individualisme et Personnalisme, Foule et Totalité, - par émiettement et nivèlement de la masse humaine, - la Démocratie risquait de compromettre les espérances, nées avec elle, d'un Avenir humain. Voilà pourquoi elle a vu se séparer d'elle, à gauche, le Communisme, et se dresser contre elle, à droite, tous les Fascismes.

Dans le Communisme, la foi en un organisme humain universel s'est trouvé, du moins aux origines, magnifiquement exaltée. On ne saurait trop le dire. Ce qui crée, pour une élite, la tentation du néo-marxisme russe, c'est bien moins son évangile humanitaire que sa vision d'une civilisation totalitaire, fortement reliée aux puissances cosmiques de la Matière. Le vrai nom du Communisme, ce serait le « Terrénisme ». [181] Une séduction réelle émane de cet enthousiasme pour les ressources et l'avenir de la Terre. Aussi tous les faits démontrent-ils, depuis vingt ans, la puissance spirituelle cachée dans l'évangile de Lénine. Aucun mouvement moderne n'a su créer (au moins par bouffées) une pareille atmosphère de nouveauté et d'universalité. - Par malheur, de ce côté-là encore, l'idéal humain se trouve gravement lacunaire ou déformé. D'une part, dans sa réaction trop

vive au libéralisme anarchique de la Démocratie, le Communisme en arrive à supprimer virtuellement la Personne, et à faire de l'Homme un termite. D'autre part, dans son admiration mal équilibrée pour les puissances tangibles de l'Univers, il a systématiquement fermé ses espérances aux possibilités d'une métamorphose spirituelle de l'Univers. Le Phénomène humain (essentiellement défini, nous l'avons vu, par le développement de la Pensée) s'est dès lors trouvé réduit aux développements mécaniques d'une collectivité sans âme. La Matière a voilé l'Esprit. Un pseudo-déterminisme a tué l'amour. Absence de Personnalisme, entraînant une limitation, ou même une perversion de l'Avenir, et minant par voie de conséquence la possibilité et la notion même d'Universalisme, - tels sont beaucoup plus que tous renversements économiques, les dangers du Bolchévisme.

Tournons maintenant notre attention vers le Fascisme. Il n'est pas douteux que le mouvement fasciste ne soit né largement en réaction aux idées dites « de la Révolution ». Et cette origine explique l'appui compromettant qu'il n'a pas cessé de trouver parmi les nombreux éléments intéressés (pour diverses raisons de conservatismes intellectuel et social) à ne pas croire en un avenir humain. Mais on ne se passionne pas pour la fixité ; et le fascisme ne manque certes pas d'ardeur. À quel foyer prend-il son feu ? Très clairement à la même triple foi qui anime les courants auxquels il s'oppose avec le plus d'acharnement. Le fascisme est ouvert au Futur. Son ambition est d'englober de vastes ensembles [182] sous son Empire. Et, dans la solide organisation dont il rêve, une place est faite plus soigneusement que partout ailleurs à la conservation et à l'utilisation de l'élite (C'est-à-dire du Personnel et de l'Esprit). *Sur le domaine qu'il veut couvrir*, ses constructions satisfont donc, plus qu'aucunes autres peut-être, aux conditions que nous avons reconnues comme fondamentales à la cité de l'avenir. Le seul, mais le grand, malheur est que ce domaine qu'il considère est dérisoirement restreint. Le Fascisme, jusqu'ici, paraît vouloir ignorer la transformation humaine critique et les liaisons matérielles irrésistibles qui ont fait accéder d'ores et déjà la civilisation au stade de l'Internationalisme. Il s'obstine à penser et à réaliser le monde moderne qui vit en lui sur des dimensions « néolithiques ». Et le résultat de cette disproportion est qu'il ne nous offre, du Futur dont nous rêvons, qu'une image réduite, manquant précisément de cette qualité essentielle qui sépare la totalité du partiel, le fini de l'illimité. Le Fas-

cisme représente possiblement une maquette, assez réussie, du Monde de demain. Il est peut-être même une phase nécessaire au cours de laquelle les Hommes ont à apprendre, comme à l'exercice, sur un terrain réduit, leur métier humain. Mais il ne sera ce que nous attendons qu'en renonçant, le moment venu, à l'étroit nationalisme qui l'oblige à exclure de ses constructions tous les éléments qui seraient justement à l'échelle de la Terre, - et qui le fait ramer vers l'avenir dans l'idée de retrouver des forces de civilisation à jamais disparues.

Et maintenant arrêtons-nous et regardons. Notre analyse est finie. Devant nous, grâce à la clef fournie par les trois caractères (Futurisme, Universalisme, Personnalisme) définissant le sens de la poussée humaine, les grands moteurs sociaux modernes se sont comme ouverts, et leurs ressorts se trouvent à nu devant nous. Je reviens alors à la question : Qu'arrive-t-il en ce moment à la masse humaine ? Pourquoi cette violence, et pourquoi ces chocs ? - Et il me semble que je commence à comprendre.

[183]

En présence des dissensions actuelles, nous pouvions redouter (et le chœur des pessimistes nous menaçait) de voir la civilisation rétrograder et se dissoudre. Désormais, non plus seulement a priori (en vertu de ce principe général que le phénomène humain porte en soi quelque chose d'infailible), mais a posteriori (par l'observation des événements qui se déroulent,) nous pouvons être complètement rassurés. En premier lieu, les forces qui s'affrontent autour de nous ne sont pas des puissances destructrices : elles contiennent chacune des composantes positives. En deuxième lieu, par ces composantes mêmes, elles ne s'éloignent pas l'une de l'autre, mais elles convergent secrètement vers une conception commune de l'avenir. En troisième lieu, - et ceci est l'explication de leur nature implacable, - en chacune d'elles c'est le Monde lui-même qui se défend et veut venir à la lumière.

Fragments qui se cherchent et non fragments qui se séparent, Monde qui travaille à se joindre, et non Monde qui se désagrège. Crise de naissance et non symptômes de mort. Affinités essentielles, et non haine définitive...

Voilà ce qui se passe sous nos yeux ; et voilà ce qu'il suffit d'avoir distingué sous les courants et dans la tempête pour apercevoir la manœuvre qui doit nous sauver.

[184]

3. *CE QU'IL FAUT FAIRE : LE FRONT HUMAIN*

S'il y a quelque chose de fondé dans les considérations qui précèdent, c'est-à-dire, si vraiment les troubles actuels expriment un effort de l'Humanité moderne pour trouver son âme, - alors notre devoir est clair : il s'agit pour nous d'aider, avec toutes nos forces, la naissance du Monde nouveau qui cherche à venir au jour,

Nous avons reconnu les lignes essentielles de cette Terre nouvelle. Foi en un avenir illimité, où toutes les valeurs positives de la civilisation s'uniraient dans une totalité exaltant les valeurs individuelles. Passion supérieure, où se trouveraient à la fois repris et consommés, dans une synthèse nouvelle : et le sens démocratique des droits de la Personne ; et la vision communiste des puissances de la Matière ; et l'idéal fasciste des élites organisées. Voilà le « *quatrième esprit* » qui mûrit, et que nous attendons tous. Développons sa conscience en nous-mêmes, et proclamons-le.

Au fond, et malgré l'enthousiasme (relatif) qui entraîne de larges fractions humaines dans les courants politiques et sociaux du jour, la masse de l'Humanité demeure insatisfaite. Je ne connais pour ma part, ni à droite, ni à gauche, d'esprit vraiment progressif qui n'avoue sa déception partielle en face de tous les mouvements existants. On se joint à un parti ou à l'autre, parce qu'il faut bien faire un choix si l'on veut agir. Mais chacun, dans la place qu'il occupe, se sent au fond gêné, mutilé, révolté. Nous voudrions tous quelque chose de plus large, de plus compréhensif, et de plus beau.

Est-ce que cette immense inquiétude diffuse ne cristalliserait pas d'un seul coup si seulement arrivait à se formuler le programme, l'idéal ; dont nous rêvons tous ? Jadis [185] nos pères sont partis pour la grande aventure au nom de la justice et des droits humains. Ils n'avaient pas compris, ils ne pouvaient pas savoir, que l'harmonie dont le pressentiment les grisait exigeait pour se réaliser une dimension d'avenir dont l'idée n'était pas encore née. Ils voyaient encore trop le

Monde en pasteurs, comme une idylle, - pas assez comme une découverte et une conquête. Nous qui avons maintenant tout l'Espace et tout le Temps pour développer la seule liberté, la seule égalité, le seule fraternité possibles (à savoir celles qui naissent de la collaboration à une oeuvre commune) pourquoi ne nous lèverions-nous pas tous ensemble, à notre tour, pour les Droits du Monde, aux noms, (pas si abstraits qu'on pourrait croire) du Futur, de l'Universel et de la Personne ?

Nous en avons tous assez, sans trop le dire, et des sectarismes nationalistes qui cloisonnent les sympathies humaines, et des prétentions d'une foule qui demeure profondément antipathique et impuissante tant qu'elle ne cesse pas d'être foule, en se personnalisant. Nous sommes pris dans de l'irrespirable. De l'air. Non pas des fronts fascistes, ni un front populaire, - mais un *Front Humain*.

Je le répète. Pour constituer ce front, à la fois de solidarité et de mouvement, les éléments sont partout autour de nous, - disséminés dans les masses en apparence hostiles qui se combattent. Ils n'attendent qu'un choc pour s'orienter et se réunir. Que tombe seulement sur cette poussière le rayon convenable, l'appel qui correspond à leur structure intime, et, à travers toutes les dénominations et les barrières qui subsistent encore par convention, nous verrons les atomes vivants de la Terre se chercher, se trouver, et s'organiser.

Tout au fond, il n'y a que deux groupes d'Hommes dans l'Humanité : ceux qui risquent leur âme sur un Futur plus grand qu'eux-mêmes, et ceux qui, par inertie, égoïsme ou découragement, ne veulent pas avancer. Ceux qui croient en l'Avenir et ceux qui n'y croient pas. Chaque parti politique [186] aujourd'hui est secrètement empoisonné par un mélange de ces essences contraires. Par la formation d'un Front Humain serait mis un terme à toute équivoque. Ce regroupement des forces, opéré sur une conception fondamentale de l'être, ferait apparaître les énergies vives de la Civilisation. Et ainsi, pour la première fois peut-être, « bons » et « mauvais » pourraient se reconnaître et se compter. Entre les deux camps ainsi formés sur la foi, ou la non-foi en un avenir spirituel de l'Univers, ce serait peut-être alors une guerre, - la seule guerre essentielle qui se cherchât sous toutes les autres guerres ; la lutte finale, ouverte, entre l'inertie et le progrès ; le conflit entre ce qui monte et ce qui descend. Du moins ni la beauté ni l'issue d'un pareil combat ne seraient-elle douteuses ; et du moins, aussi, ceux

qui le livreraient n'auraient pas à craindre (enfin !) de tirer sur des frères.

À la création du parti, ou plutôt du super-parti humain dont je parle ici, on objectera que sa réalisation exigerait, bien plus qu'une aspiration générale définie, l'existence d'un adversaire commun. On ne s'entend jamais, dira-t-on, quand il s'agit de bâtir. Seule la crainte s'est jusqu'ici montrée capable de faire l'unanimité. D'où il résulte que l'universalité terrestre d'un effort humain ne doit pas s'attendre d'une espérance. Il faudrait pour la créer l'apparition d'un ennemi terrestre universel. Je ne crois pas, pour ma part, à cette efficacité suprême de l'instinct de conservation et de la peur. Ce n'est pas l'effroi de périr, mais l'ambition de vivre, qui a jeté l'Homme sur l'exploration de la nature, sur la conquête de l'éther, sur les routes de l'air. Je reconnais toutefois qu'une formule abstraite ne saurait suffire à nous ébranler et à nous cohérer. L'aimant qui doit magnétiser et purifier en nous les énergies dont l'excès croissant se dissipe à l'heure présente en chocs inutiles ou en raffinements pervers, je le placerai donc, en dernière analyse, dans la manifestation éventuelle de quelque objet essentiel dont la richesse totale, plus précieuse que tout or et plus attirante que toute [187] beauté, serait, pour l'Homme devenu adulte, le Graal et l'Eldorado dont rêvaient les anciens conquérants : quelque chose de tangible, pour la possession de quoi il serait infiniment bon de donner sa vie.

Voilà pourquoi, si un Front Humain commençait à se former, il y faudrait, à côté des ingénieurs occupés à organiser les ressources et les liaisons de la Terre, d'autres « techniciens » uniquement chargés de définir et de propager les buts concrets, de plus en plus élevés, sur lesquels doit se concentrer l'effort des activités humaines. Nous nous sommes passionnés avec raison, jusqu'ici, pour la révélation des mystères dissimulés dans l'infiniment grand et l'infiniment petit de la Matière. Mais une investigation bien plus importante pour l'avenir serait l'étude des courants et des attractions de *nature psychique* : une Énergétique de l'Esprit. Peut-être, poussés par la nécessité de construire l'unité du Monde, finirons-nous par nous apercevoir que le grand oeuvre obscurément pressenti et poursuivi par la Science n'est rien autre chose que la découverte de Dieu.

4. LA PLACE DU CHRISTIANISME

Même si je n'étais pas un chrétien, écrivant ici pour des chrétiens, je devrais, dans ces pages consacrées à l'analyse des courants humains, faire une place au Christianisme, - non seulement parce que le Christianisme contrôle toujours, soit directement soit par influences, une large part de la civilisation moderne, mais surtout parce que, dans la lutte présente, son existence est étroitement engagée.

Je le disais en commençant. Au sein du conflit qui met en ce moment aux prises les forces du Fascisme, du Communisme et de la Démocratie, les chrétiens se sentent étrangement remués. Ceci ne tient que pour une petite part au fait que les [188] institutions nouvelles sont amenées à prendre éventuellement, sur le domaine moral et social, des positions qui heurtent l'Évangile. Nous le comprenons mieux maintenant grâce aux observations qui précèdent ; sous les apparences politiques de la bataille en cours, ce sont en réalité des conceptions générales de la Vie et du Monde qui aujourd'hui s'opposent. Les rudiments d'une « foi humaine » apparaissent, qui tendent à s'organiser en une religion nouvelle. Ce sont par la suite les fondements mêmes de *l'anima religiosa* humaine, sur lesquels l'Église avait depuis deux mille ans construit, qui changent de dimensions et de nature. Quoi d'étonnant si l'édifice est agité par ce mouvement profond ?

Comment le Christianisme doit-il réagir à la transformation en cours, non seulement de manière à survivre, mais de façon à grandir en nous sauvant ? - Voilà ce que je voudrais suggérer en finissant.

Le problème des relations présentes entre Christianisme et Humanisme demeure obscur aussi longtemps qu'on n'arrive pas à réduire les deux puissances antagonistes en leurs facteurs communs. Il me paraît par contre se résoudre avec aisance dès qu'on observe que les directrices de la religion du Christ sont exactement les mêmes que celles où nous avons vu s'exprimer l'essence de l'effort humain : Ciel, Catholicité, Cité des âmes, c'est-à-dire Futurisme, Universalisme, Personnalisme. Si les axes de foi sont si pareils pour le fidèle du Christ et le fidèle de la Terre, une comparaison, et même une composition doivent être possibles, terme à terme. J'ai essayé de suivre cette méthode. Et

voici le résultat auquel je suis arrivé : Sur deux des trois points considérés (les seuls ou un accord semblerait difficile à obtenir), je veux dire le Futurisme et le Personnalisme, non seulement le Christianisme ne s'oppose pas à l'Humanisme, mais il lui apporte précisément le complément sans lequel la foi terrestre ne saurait se développer jusqu'au bout. Un accord entre les deux puissances est donc possible. Voyons-le.

[189]

Futurisme d'abord. Nous avons admis ci-dessus comme un fait, sans en chercher les conditions de possibilité physique, le caractère « d'illimité » dont l'Action humaine a besoin de parer son Avenir. Or dès que l'on essaie d'objectiver cette qualité dans le cadre de l'Univers expérimental, on s'aperçoit qu'elle tend à faire éclater les limites présentes de la Nature. Que sont en effet, au regard de nos exigences indéfinies, les quelques centaines de millions d'années que les astronomes les plus généreux accordent à la Terre ? Et que serait du reste, après une pareille durée d'emprisonnement, l'état d'une Humanité qui commence déjà à se sentir à l'étroit sur notre petite planète ?.- Il ne saurait y avoir, si l'on y réfléchit, de véritable Avenir que dans l'hypothèse (et l'espérance) de quelque seuil critique qui ferait passer le Monde, sous l'effet même de son développement psychique, à un état différent de celui que nous lui connaissons. Or n'est-ce pas là précisément la vérité entretenue par la foi chrétienne ? Non seulement « les cieux nouveaux et la Terre nouvelle », anticipés par l'Évangile, ouvrent (si l'on veut les « homogéniser » avec nos représentations modernes du Monde) des horizons inattendus à la physique de la Matière, - mais ils fournissent le seul espace dans lequel puisse se déployer l'une des plus essentielles qualités de notre être psychologique : l'irréversibilité dans les progrès et dans les désirs.

Personnalisme, ensuite. Le pire danger que côtoie l'Humanité dans son virage actuel c'est d'oublier finalement l'essentiel, c'est-à-dire la concentration spirituelle, en face des immensités cosmiques que lui a découvertes la Science, et en face de la puissance collective que lui a révélée l'organisation sociale. Une énergie diffuse, ou bien une super-société sans cœur ni visage, ne sont-ce pas les formes sous lesquelles la néo-religion terrestre essaie de se représenter confusément la Divinité ? En cette phase dangereuse, qui menace l'existence des « âmes », c'est, j'imagine, le Christianisme qui peut et qui va intervenir pour re-

mettre les aspirations humaines dans la [190] seule ligne conforme aux lois structurelles de l'être et de la vie. On pouvait penser, hier encore, que rien n'était aussi démodé, aussi anthropomorphique, que le Dieu personnel chrétien. Or voici que, par ce côté en apparence le plus vieilli, et cependant le plus essentiel de son Credo, l'Évangile chrétien se découvre la plus moderne des religions. En face d'une Humanité qui risque de laisser absorber, dans la « seconde Matière » des déterminismes philosophiques et des mécanismes sociaux, la part de conscience déjà éveillée en elle par les progrès de la Vie, le Christianisme maintient le primat de la Pensée réfléchie, c'est-à-dire personnalisée. Et il le fait de la manière la plus opérante de toutes : non seulement en défendant spéculativement par sa doctrine la possibilité d'une conscience centrée, encore qu'universelle, - mais bien plus encore en transmettant et développant par sa mystique le sens et en quelque manière l'intuition directe de ce Centre de convergence totale. Le moins que doive aujourd'hui admettre un incroyant, s'il comprend la situation biologique du Monde, c'est que la figure du Christ (telle qu'elle se trouve, non seulement rêvée dans un livre, mais réalisée concrètement dans la conscience chrétienne) est l'approximation la plus parfaite jusqu'ici réalisée d'un objet final et total sur lequel puisse se tendre, sans se lasser ni se déformer, l'effort humain universel.

Ainsi, contrairement à une idée courante, c'est moins par sa morale que par son dogme que le Christianisme est humain, et qu'il peut être appelé à sauver encore une fois, demain, le Monde. - D'où vient alors l'espèce de discrédit où, à raison même de ce dogme, il paraît tombé au regard des zéloteurs d'une plus grande Humanité ? Pourquoi la suspicion ? et pourquoi la haine ?

La raison du conflit Foi et Progrès, dont les développements ont fait plus de tort au Christianisme que les plus dures persécutions me paraît se trouver dans un défaut d'ajustement affectant les trois composantes (futuriste, universaliste et [191]]personnaliste) de l'esprit chrétien. Le Christianisme est universaliste. Mais ne s'est-il pas attardé dans une cosmologie médiévale, au lieu de faire face résolument aux immensités temporelle et spatiale auxquelles les faits lui demandent d'étendre ses vues de l'Incarnation ? - Le Christianisme est suprêmement futuriste. Mais la transcendance même des perspectives qu'il entretient ne l'a-t-elle pas conduit à se laisser regarder comme extra-terrestre (et donc passif et assoupissant), au lieu que par la lo-

gique même de son dogme il devrait être supra-terrestre (et donc générateur d'un maximum d'effort humain) ? Le Christianisme, enfin, est spécifiquement personnaliste. Mais, là encore, est-ce que la dominance accordée aux valeurs de l'âme ne l'a pas incliné à se présenter surtout comme un juridicisme et une morale, au lieu de nous manifester les splendeurs organiques et cosmiques enfermées dans son Christ Universel ?

Sur la nouvelle âme humaine qui naît, nous le croyons, parmi les convulsions actuelles, le Christianisme peut et doit venir se poser, pour la marquer et la sublimer. Mais il n'opérera ce salut qu'à la condition, suivant sa propre formule, de se ré-incarner, c'est-à-dire, de s'aligner franchement et résolument avec ce que nous avons appelé le Front Humain.

Ce geste ne le sauvera pas des attaques de ceux qui lui reprocheront de nous mener trop loin ou trop haut. Mais du moins la mortelle méprise prendra fin qui nous fait si souvent attaquer par ceux qui sont au fond nos amis et nos alliés.

Un chrétien peut souffrir avec joie persécution pour que le monde grandisse. Il ne saurait plus admettre qu'on le tue sous prétexte qu'il barre la route à l'Humanité. *

[192]

* Pékin, 11 novembre 1936.

Publié (vers. abrégée) sous le titre « La Crise Présente » dans *Études*, 20 octobre 1937 et dans le cahier 3 de l'Association des amis de P. Teilhard de Chardin : *Teilhard de Chardin et la Politique africaine*, 1962, Éd. du Seuil.

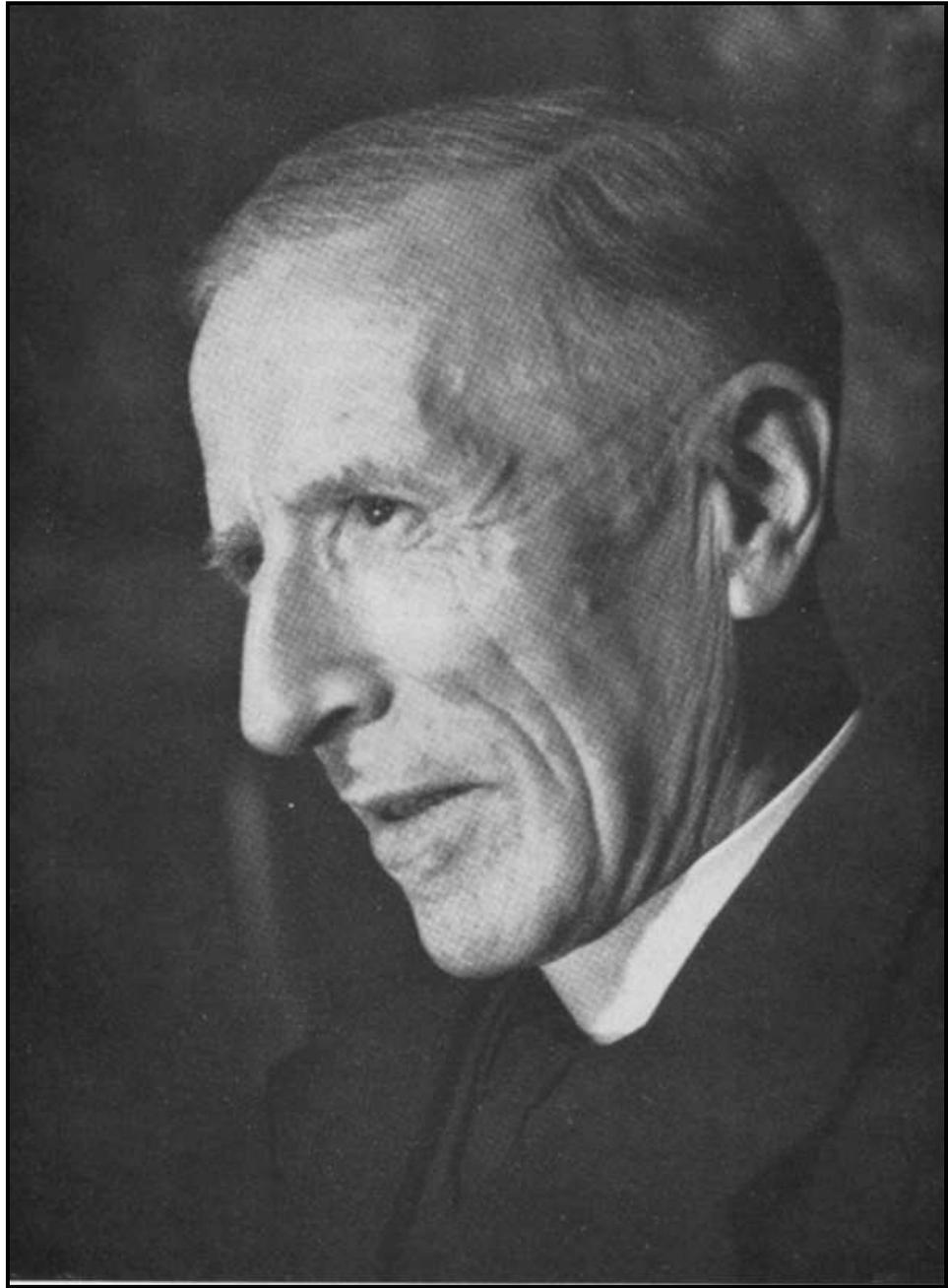


Photo Yvonne Chevalier.

[193]

SCIENCE ET CHRIST

10

SUPER-HUMANITÉ,
SUPER-CHRIST,
SUPER-CHARITÉ ⁷⁵

De nouvelles dimensions pour l'avenir

[Retour à la table des matières](#)

[194]

⁷⁵ Dans ces trois expressions, le préfixe « super » est employé pour marquer non pas une différence de nature, mais un degré de réalisation ou de perception plus avancé. NOTE DE L'AUTEUR.

[195]

À de nombreux indices (insatisfactions ou aspirations de toutes sortes), il est évident qu'une transformation profonde et générale est actuellement en cours dans la conscience humaine. Intellectuellement, moralement, mystiquement, nous ne sommes plus contents de ce qui contentait nos pères. Nous *attendons* mieux. - Mais si le fait même de ce changement interne est incontestable, autre chose est d'en préciser la nature et les causes. D'année en année, dans une suite d'Essais, j'ai cherché à circonscrire et à isoler la source cachée de nos inquiétudes et la substance évasive de nos expectations.

Les pages qui suivent ne contiennent rien que je n'aie déjà dit équivalement ailleurs. Mais elles le présentent sous un angle nouveau.

Dernièrement (dans « l'Esprit nouveau » ⁷⁶, j'ai suggéré que ce qui nous fait si différents et si exigeants, par rapport aux générations passées, c'est l'éveil de notre conscience à un cadre nouveau de dimensions cosmiques : le *cône du Temps*. Dans ce milieu particulier, interminablement divergent en arrière, mais positivement convergent vers l'avant, une liaison inattendue se révèle, ai-je dit, au profit de l'Esprit, entre déterminismes et liberté, entre totalisation et personnalisation, [196] entre évolution immanente et création. Exactement ce qu'il faut pour harmoniser en nous les poussées, antagonistes en apparence, qui écartèlent présentement, entre l'Homme, l'Univers et le Christ, nos puissances natives d'adoration.

Il me paraît aujourd'hui que la même solution peut être avantageusement présentée, de façon moins synthétique, mais avec une urgence plus concrète, en partant, non plus d'un changement de courbure, mais d'un changement d'échelle, dans la totalité de notre expérience. Ce qui fait vibrer si douloureusement et si passionnément, à l'heure présente, toutes les fibres de notre cœur et de notre cerveau, ne serait-ce pas, en

⁷⁶ Tome V, *L'Avenir de l'Homme*, p. 107. (N.D.E.)

fin de compte, un brusque passage du Moyen à l'Immense ? Plus précisément, ce qui bouleverse, confusément, le système entier de nos habitudes traditionnelles, n'est-ce pas l'émergence irrésistible, au cœur de nous-mêmes, de trois « super-réalités » étroitement coordonnées entre elles

Une Super-Humanité, à la mesure de la Terre ;

Un Super-Christ, à la mesure de cette Super-Humanité ;

Une Super-Charité, à la mesure, à la fois, du Super-Christ et de la Super-Humanité ?...

Voilà ce qu'il m'est impossible, en ce qui me concerne, de ne pas lire en moi-même et autour de moi. Et voilà ce que, sans aucune arrière-pensée dénigrante pour aucune position traditionnelle, je vais essayer de faire voir, - non pas comme une imagination spéculative, mais comme un fait psychologique flagrant.

I. SUPER-HUMANITÉ

Par « Super-Humanité » j'entends l'état biologique supérieur que l'Humanité paraît destinée à atteindre si, poussant [197] jusqu'au bout le mouvement dont elle est historiquement issue, elle parvient, corps et âme, à se totaliser complètement sur soi.

Ainsi définie, la Super-Humanité n'est pas, comme on feint souvent de le croire, une entité idéologique ou sentimentale, un rêve ou une utopie. Mais, sans que la plupart des gens s'en doutent encore, elle représente déjà une réalité, ou du moins une « imminence », *d'ordre scientifique*, - contre laquelle, par suite, il serait aussi vain de s'insurger que contre la dérive du système solaire ou le refroidissement de la Terre.

Voyons donc brièvement, dans ce premier chapitre :

- 1) Comment, en vertu de ce que nous savons de plus sûr, l'apparition éventuelle d'une Super-Humanité semble biologiquement inévitable.
- 2) Sous quels traits généraux cette Super-Humanité se dessine.

- 3) Et, enfin, dans quelle attitude spirituelle nouvelle sa perspective, anticipée nous place.

1. RÉALITÉ

Disposés suivant leur ordre logique, les indices superposés et convergents dont l'accumulation nous *oblige*, j'en suis persuadé, à considérer comme certain l'avènement futur d'une Super-Humanité, peuvent se présenter comme suit.

Avant tout, réalité *historique*, bien constatée dans le Passé, *d'une ascension graduelle de l'Humanité*. De cette évolution, couvrant au bas mot une ou deux centaines de mille ans, nous sommes loin encore de connaître toutes les particularités. Ce que nous en savons est toutefois suffisant pour fixer sans ambiguïté la courbe du phénomène. Depuis les lointains Préhominiens (Pithécanthrope, Sinanthrope) jusqu'à *l'Homo Sapiens*, [198] en passant par le groupe complexe des Néanderthaloides, un mouvement est définitivement enregistrable, poussant le groupe humain d'états *faiblement*, à des états *hautement* cérébralisés et socialisés ⁷⁷. Là (du côté des Préhominiens), des cerveaux surbaissés, et des groupes ethniques lâches ou dispersés. Ici, (du côté de l'Homme moderne), des cerveaux surélevés, et (surtout depuis le Néolithique) une marche vers le collectif, de plus en plus accélérée.

Impossible, à mon avis, pour un esprit honnête, de regarder en face les résultats déjà obtenus par la Préhistoire sans se reconnaître obligé d'accepter la réalité objective d'une anthropogénèse dans le Passé, - et par suite (voici le point capital) sans se voir forcé à admettre, avec la même urgence, quelque prolongation de cette même anthropogénèse dans l'Avenir.

⁷⁷ Ce qui, à deux ordres de grandeur différents, est au fond la même chose : puisque par la socialisation, dans le cas de l'Homme, les individus ne font que grouper et organiser leurs activités réfléchies, et donc leurs cerveaux. Cette identité biologique foncière entre cérébralisation individuelle et socialisation (ou *cérébralisation collective*), bien vue par Julian Huxley et beaucoup d'autres, est une notion *scientifique* fondamentale, dont le lecteur doit être pénétré, sous peine de ne rien comprendre à la suite de cet mai.

Jusqu'ici, et depuis que nous la connaissons, l'Humanité s'est constamment déplacée vers les états montants d'organisation psychique. Ceci admis, il n'y a aucune raison, il serait même absurde, de penser que dans la même direction elle ne se meuve pas toujours. En arrière de nous, certainement, une « sous-Humanité ». En avant de nous, par suite, et certainement aussi, une Super-Humanité, - la seule réalité, soit dit en passant, capable de remplir et de justifier les *millions* d'années qui restent peut-être encore à la Pensée pour se développer sur Terre.

Telle quelle, je le répète, cette démonstration - basée sur la seule Paléontologie Humaine - que la Terre dérive vers [199] des états psychiques supérieurs à son état présent, - cette démonstration, dis-je, est aussi convaincante que la plupart des preuves supportant les plus communément admises de nos convictions scientifiques. Elle a cependant l'inconvénient de porter sur un ensemble relativement court et restreint de faits. Cent mille ans, ce n'est pas encore beaucoup, pourrait-on objecter, pour déterminer avec certitude la trajectoire de l'anthropogénèse. Qui sait si, observée sur un plus long intervalle, la courbe ne prendrait pas une autre forme, - descendante, par exemple, ou sinusoïdale ? Et puis, par ses propriétés mentales, l'Homme ne représente-t-il pas un cas exceptionnel, singulier et donc imprévisible d'allures dans la Nature ?...

Deux séries auxiliaires d'observations établissant, l'une ce que j'appellerai la loi *biologique de Céphalisation*, et l'autre la *loi cosmique de Complexité*, permettent, à mon sens, de faire disparaître cette dernière hésitation.

Loi de Céphalisation, d'abord. Quel que soit le groupe animal (Vertébré ou Arthropode) dont on étudie l'évolution, c'est un fait remarquable que, dans tous les cas, le système nerveux s'accroît avec le temps en volume et en arrangement, et, simultanément, se concentre dans la région antérieure, céphalique, du corps. Pris dans le détail des membres et du squelette, les divers types organisés peuvent bien se différencier, chacun suivant sa ligne propre, dans les directions les plus diverses ou les plus opposées. Considérée dans le développement des ganglions cérébraux, toute vie, toute la Vie, dérive (plus ou moins vite, mais essentiellement), comme un seul flot montant, dans la direction des plus grands cerveaux.

Loi de complexité, ensuite. Après être restée longtemps absorbée par les phénomènes de désintégration atomique, dont l'effet est de ramener la Matière à des états toujours plus avancés de pluralisation et de simplicité, voici que la Physico-Chimie porte enfin son attention sur le mouvement [200] inverse qui, dans les zones tempérées de l'Univers, telles que la Terre, tend à grouper les molécules en super-molécules de plus en plus formidablement compliquées. Or, suivant cette ligne des synthèses naturelles, une perspective inattendue se découvre, où se rejoignent la Science de la Matière et celle de la Vie. Pour des degrés de complexité physico-chimiques extrêmes, atteignant l'ordre du million d'atomes, les corpuscules « s'animent ». Au niveau des « virus » la frontière s'estompe entre le vivant et le non-vivant. Et si l'on admet maintenant qu'au-delà de cette limite la fraction significative de la « complexification » cosmique se concentre dans l'édification des systèmes nerveux, non seulement, alors, le mouvement se poursuit encore plus loin, - mais encore il se confond exactement, par ses prolongements, avec le processus, indépendamment reconnu, de la Céphalisation.

Et de ce chef, comme je l'annonçais, tout s'éclaire, et tout prend consistance dans l'évolution qui nous entraîne. L'Anthropogénèse représentant sans conteste (par ses deux termes : cérébralisation et socialisation) un produit extrême de la loi de Céphalisation, - et la loi de Céphalisation elle-même n'étant que la forme supérieure prise chez les vivants par la loi de Complexité, toute ambiguïté disparaît bien dans l'interprétation du Phénomène Humain. Tant que la montée conjuguée des cerveaux et de la conscience n'était observée que dans le champ étroit de l'histoire humaine, un doute, disais-je, pouvait subsister sur la stabilité du processus, - ou même sur sa réalité. Maintenant, par contre, que cette marche se raccorde, comme une suite et un paroxysme naturels, à un mouvement couvrant la totalité de l'histoire biologique et atomique de la Terre, la certitude de notre première intuition se trouve définitivement justifiée et consolidée.

Ce n'est pas trompés par les apparences d'un accident local favorable, mais appuyés et portés par la poussée [201] générale d'un Univers en voie d'émergence, que nous pouvons, - que nous devons - faire face, en avant de nous, à l'avènement d'une Super-Humanité.

2. FIGURE

Il arrive à chaque instant que nous soyons convaincus de l'existence d'une chose (Dieu, l'âme immortelle, - ou, plus simplement, l'autre face de la Lune et l'intérieur de la Terre...), sans être en mesure, pour autant, de dire comment cette chose est faite. Si solidement établie, donc, que soit l'existence à venir d'états super-humains, nous pourrions fort bien être incapables d'en déterminer les apparences. En fait, la situation, *in casu*, n'est pas aussi désespérée pour notre intelligence qu'on pourrait d'abord le croire. Sans nous laisser entraîner en effet, dans ce sens, à des imaginations concrètes (amusantes, instructives même, - mais nécessairement fausses et ridicules pour finir), nous pouvons parfaitement arriver à déterminer, avec de sérieuses probabilités, les conditions auxquelles, *pour être*, doit satisfaire la Super-Humanité : sa figure la plus générale, après le fait de son existence. Et, pour cela, nous n'avons qu'à prolonger (à extrapoler), avec la prudence nécessaire, la courbe précédemment établie de l'anthropogénèse. Depuis quelque deux cent mille ans ou plus, disions-nous, l'Humanité n'a pas cessé d'avancer, par son ensemble, dans le sens d'une plus haute cérébralisation et d'une étroite socialisation. Si, comme tout le fait prévoir, le mouvement se poursuit encore plus loin, sous quelle forme continue-t-il, et vers quelles formes d'Homme nous dirigeons-nous ?

En ce qui touche la cérébralisation (individuelle), rien ne permet d'affirmer, mais bien des signes laissent supposer que [202] le cerveau humain a pratiquement atteint, depuis son accession au niveau « *sapiens* », la limite absolue imposée par les lois corpusculaires de la Matière à la complexité d'une unité organique *isolée*. En fait, au cours des vingt derniers millénaires, aucun changement appréciable ne s'est produit dans ce sens ; et seule une légère réduction du prognathisme facial (trahie par une disparition progressive des « dents de sagesse ») permettrait de supposer que le crâne humain continue encore chez nous à se ramasser sur lui-même, et à se bomber. Pour rester sur un terrain solide, et au risque de demeurer au-dessous de la réalité, admettons donc que suivant cette première ligne (la cérébralisation individuelle) l'anthropogénèse est arrivée en fin de course, - et tournons

maintenant notre attention vers les espaces encore ouverts à la cérébralisation collective, ou socialisation.

De ce deuxième côté, l'horizon se découvre immense, - illimité. Exerçons-nous à dominer par la pensée, d'abord de ville à ville, puis de pays à pays, puis de continent à continent, la formidable multitude des « éléments pensants » disséminés en ce moment à la surface de la Terre. Essayons de réaliser en esprit ce que ces deux milliards humains, toujours grossissants, représentent de richesses et de spontanéités spirituelles *encore dispersées*. Cette énorme pluralité ne nous impressionne pas d'ordinaire ; ou plutôt nous cherchons à ne pas la voir, parce qu'elle nous effraierait et nous étoufferait comme une prolifération aveugle et déchainée. Mais, instruits par le passé de l'Homme et de la Vie, opérons seulement en nous le renversement de vues suggéré par les lois naturelles de Céphalisation et de Complexité. Décidons-nous à associer entre elles les idées de cérébralisation et de socialisation. Du même coup c'est l'aspect de la Terre qui change et qui devient compréhensible à nos yeux.

D'une part, ce qui n'était jusque là que déconcertante agitation humaine prend figure de *potentiel*, - potentiel d'autant [203] plus énorme que l'inorganisation mondiale est encore plus immense. Si les innombrables éléments réfléchis actuellement répandus sur la face du Globe représentent vraiment dans leur diversité autant de matériaux préparés pour une construction possible, quel édifice ne s'annonce-t-il pas dans l'avenir ⁷⁸ ?

D'autre part, une foule de servitudes que nous subissions jusqu'ici passivement, sans comprendre, se justifient devant la raison et prennent un sens. Les forces de compression externe, d'abord, qui, sur la surface fermée de notre Planète, resserrent de plus en plus étroitement sur eux-mêmes un nombre rapidement croissant d'éléments dont le rayon d'action individuelle ne cesse de grandir ; et les forces d'envahissement interne, simultanément, qui, pénétrant les barrières de notre vie intime, nous font, que nous le voulions ou non, plus solidaires chaque jour de pensées et de passions communes ; toutes ces forces du

⁷⁸ Considéré dans sa cérébralisation collective (ou sociale), fait observer J. Huxley, l'Homme en est encore approximativement au stade Batracien.

dedans et du dehors cessent d'être un esclavage. Sous ces multiples influences qui nous cimentent et nous forgent, n'est-ce pas en effet l'Anthropogénèse qui poursuit son travail d'humanisation ?

Plus on observe, sous ce jour, la masse humaine, dans son double aspect d'inachèvement monstrueux et d'inéluctable rapprochement, moins il est possible d'échapper à l'évidence que nous sommes *actuellement* les sujets d'une transformation organique profonde de *type collectif*. Quels que soient les perfectionnements encore attendus du système nerveux humain, cette modification particulière ne représente déjà plus, apparemment, qu'un événement secondaire et subordonné dans le phénomène total. Ce n'est pas dans la direction d'individus anatomiquement super-cérébralisés, mais dans celle de groupements super-socialisés qu'il faut s'orienter [204] si l'on veut scientifiquement deviner la figure de la Super-Humanité.

Ceci toutefois avec une restriction ou précaution importante, sur laquelle il me faut insister avant d'aller plus loin.

L'idée de comparer l'Humanité, prise dans son ensemble, soit à un « cerveau de cerveaux », soit à une fourmilière, n'est pas neuve. Mais, sous peine de mener à de grossières erreurs, ces analogies tentantes ne peuvent être suivies qu'à condition de respecter la propriété, absolument unique, possédée par la particule humaine, de constituer un noyau réfléchi et centré sur soi-même.

Au-dessous de l'Homme, dans l'échelle évolutive des complexités, les unités animées se comportent *principalement*, ou bien comme des chaînons, ou bien comme des rouages, dans les phyla et les ensembles sociaux auxquels elles appartiennent. *Elles transmettent, plus qu'elles ne sont.*

À partir de l'Homme, au contraire, les conditions changent. En vertu même du phénomène de la « réflexion », la particule vivante se ferme définitivement sur soi. Elle commence à agir et à réagir comme un centre de valeur *incommunicable*, et donc intransmissible. Elle vit pour soi, autant et en même temps que pour les autres. Elle est *personnalisée*.

Ceci ne veut pas dire, comme le soutiennent certaines théories scientifiquement et moralement ruineuses, que, à partir et par le fait de

son accession à la Pensée, l'être humain individuel échappe à toute liaison et développement ultérieurs, dans le plan phylétique ou collectif comme si l'Univers culminait en lui. Mais ceci a pourtant une conséquence importante que voici. En vertu de sa nature corpusculaire particulière, l'Homme est devenu structurellement incapable d'entrer stablement, à titre d'élément, dans toute « complexité » d'ordre supérieur dont l'effet ne serait pas de conserver, ou même d'accroître en lui l'état et le degré de personnalité.

Collectivisation, super-socialisation, dans le cas de l'Homme, ne peuvent donc signifier que *super-personnalisation*, c'est-à-dire, [205] en définitive, (puisque seules les forces d'amour ont la propriété de personnaliser en unissant), sympathie et *unanimité*.

C'est dans la direction et sous la forme d'un seul « cœur » mieux encore que d'un seul cerveau que nous devons chercher à nous figurer la Super-Humanité.

3- PRÉ-INFLUENCE

Non seulement l'avènement d'une Super-Humanité est garanti par tout ce que nous savons de la marche passée de l'Univers ; non seulement ses progrès sont actuellement lisibles, pour qui sait voir, dans un réseau de liaisons politiques, économiques, et psychologiques qui chaque jour nous rendent un peu plus incapables de vivre, de penser, de chercher seuls ; - mais encore, si je ne me trompe, son approche se fait sentir directement dans une transformation caractéristique des données les plus immédiates et les plus profondes de notre conscience.

Sous l'influence de la collectivisation humaine qui monte, nous commençons à apprécier plus critiquement les conditions requises pour le jeu naturel de notre liberté et de notre action, - et par suite nous distinguons plus nettement les conditions de réalité auxquelles doit satisfaire, pour être vivable, l'Univers qui nous contient.

Voilà ce qu'il me reste à montrer.

a) *Les exigences nouvelles de l'Action.*

Aussi longtemps que l'individu humain n'a conscience de vivre et de travailler que pour son propre compte, il hésite à se montrer trop « regardant » sur la valeur et le sort des fruits [206] de son opération. Plus ou moins obscurément, sans doute, il ambitionne de parvenir *au bout de lui-même*, et de laisser après lui une trace de son passage dans la vie. Mais il connaît trop bien aussi les précarités et les hasards de l'existence pour oser se flatter, - lui, élément perdu dans la multitude -, de réussir et de demeurer.

À mesure, par contre, que, à la lumière montante des faits, il commence à comprendre que le véritable bout de lui-même gît, très en avant et au-dessus, dans le Terme d'une organisation super-humaine, il sent légitimement grandir son ambition et ses exigences. - À l'échelle individuelle, faillite et mort peuvent ne paraître qu'accidents statistiquement inévitables. À l'échelle du Tout, elles se révèlent scandale inadmissible. *Le Bout total n'est pas de même ordre que les bouts élémentaires.* Ou, plus exactement, sa nature est de ne pouvoir pas être « un bout » arrêté et fermé sur lui-même.

Ainsi s'explique, à mon avis, l'éveil graduel et irrésistible du sens (ou plus précisément de l'exigence) d'infailibilité et d'irréversibilité au coeur de l'activité humaine. De plus en plus explicitement l'Homme ne consent à servir la Vie que sous la condition que ses efforts, ses découvertes et ses progrès marquent une marche en avant qui ne saurait ni avorter, ni rétrograder. Je n'ignore pas les objections dialectiques, et psychologiques par lesquelles une certaine philosophie agnostique ou « réaliste » cherche à miner la solidité de cette intuition. Mais je pense que ces analyses dissolvantes ne tiennent pas devant le caractère biologiquement nécessaire du phénomène. Pas plus que le raisonnement ne saurait empêcher la Terre de tourner, la Vie de monter, l'Intelligence de chercher à comprendre, et l'Humanité de se souder sur elle-même, - pas davantage peut-il prévaloir entre la réalité d'une dérive qui entraîne et transforme sous nos yeux la masse entière de la Terre pensante. Peu importe l'idée que pouvaient se faire, à ce sujet, les générations qui nous précèdent, - celles pour qui la Dimension Durée n'existait pas [207] encore, ni la notion d'Évolution. Mais, en ce qui

concerne les hommes de notre temps, je prétends que, sensibilisés par les premiers rayons de la Super-Humanité à notre horizon, ils étoufferaient aussi sûrement dans une anthropogénèse fermée et réversible que si l'oxygène venait à disparaître de la surface de la Terre. Exigence inexplicable peut-être, parce que plus primitive que toutes les autres données de notre conscience, - mais exigence à accepter, en tous cas, comme une caractéristique essentielle du courant évolutif qui nous supporte et nous emporte.

b) *Un univers nouveau.*

Concluant, il y a un instant, notre enquête sur la figure de l'Avenir humain, nous observions que, en toute hypothèse, la Super-Humanité ne peut être conçue que comme super-personnelle. Ainsi le veut la nature réfléchie des particules humaines qui ne sauraient évidemment diminuer de « centrété » au cours d'une transformation dont l'effet est de super-centrer sur soi l'Univers.

Voici maintenant que, faisant un pas de plus, nous venons de découvrir que la même Super-Humanité ne peut continuer à se former à moins que les éléments qui, librement, s'y agrègent, ne voient émerger en eux l'évidence que l'opération où ils sont engagés est irréversible. Ainsi le veut la nature *totale* du but à atteindre et auquel se subordonner.

Joignons l'une à l'autre, pour finir, ces deux conditions de possibilité imposées par l'étoffe cosmique aux développements de l'anthropogénèse. Demandons-nous, en d'autres termes, où peut bien aboutir, ultimement, un système d'éléments personnels, et donc incommunicables, soumis à un mouvement de personnalisation (c'est-à-dire de centration) irréversiblement prolongé, toujours dans le même sens, au-delà d'eux-mêmes.

[208]

Il suffit de réfléchir un instant pour apercevoir qu'un tel processus de synthèse ne peut être poussé à la limite sans faire apparaître, au terme de la dérive universelle, et en conformité avec la Loi de Complexité, quelque foyer super-personnel et super-personnalisant où tous

les atomes réfléchis du Monde se trouvent finalement collectés, super-centrés, et consolidés.

Si invraisemblable que cette proposition paraisse, l'Univers ne peut être *pensé en pleine cohérence avec les exigences externes et internes de l'anthropogénèse* sans prendre la forme d'un milieu psychique convergent. Il s'achève nécessairement, vers l'avant, en quelque pôle de super-conscience où se survivent et « supervivent » tous les grains personnalisés de conscience. Il culmine en un *Point Oméga*.

Voilà ce que nous force à conjecturer l'expérience si nous prolongeons jusqu'à leur limite naturelle les lignes du phénomène humain.

Changeons maintenant, bout pour bout, de perspective. C'est-à-dire après avoir cherché à avancer de bas en haut, suivant les voies expérimentales de la Science, regardons maintenant les choses de haut en bas, à partir des sommets où nous placent le Christianisme et la Religion.

II. SUPER-CHRIST

Par « Super-Christ », je ne veux absolument pas dire *un autre* Christ, un deuxième Christ différent du premier et plus grand que lui ; mais j'entends *le même* Christ, le Christ de toujours, se découvrant à nous sous une figure et des dimensions, avec une urgence et une surface de contact, agrandies et renouvelées.

[209]

Dans la conscience chrétienne, l'apparition d'un Christ ainsi magnifié résulte immédiatement, il est facile de le voir, de l'apparition, dans la conscience humaine, de la Super-Humanité.

« Apparuit humanitas. » De l'Humanité, par nature et par fonction, le Christ résume en soi, il consomme la totalité et la plénitude. Sur ce point, tous les croyants sont unanimes. Si, par suite, l'évidence s'impose à notre raison (comme nous venons de le voir) que quelque chose de plus grand que l'Homme actuel est en gestation sur la Terre, c'est donc que, afin de pouvoir continuer à adorer comme autrefois, nous devons pouvoir répéter, les yeux fixés sur le Fils de l'Homme : « Apparuit Super-Humanitas ».

Le Christ coïncide (quitte à l'approfondir encore) avec ce que j'ai appelé ci-dessus le Point Oméga.

Le Christ, par conséquent, possède tous les attributs super-humains du Point Oméga.

Deux propositions où se résument, à mon sens, les attentes passionnées et les progrès (déjà en cours) de notre Christologie.

I. LE CHRIST-OMÉGA

Qu'on tourne et retourne les choses comme on voudra, l'Univers ne peut avoir deux têtes, - il ne peut être « bicéphale ». Quelque surnaturelle par suite que soit finalement l'opération synthétisante revendiquée par le Dogme pour le Verbe incarné, celle-ci ne saurait s'exercer en divergence de la convergence naturelle du Monde, telle que nous l'avons ci-dessus définie. Centre universel christique, fixé par la théologie, et Centre universel cosmique, postulé par l'anthropogénèse : les deux foyers, en fin de compte, coïncident (ou du moins ils se recouvrent) nécessairement dans le milieu historique [210] où nous nous trouvons placés. Le Christ ne serait pas le seul Moteur, la seule Issue de l'Univers, si l'Univers pouvait, d'une façon quelconque, se grouper, même à un degré inférieur, en dehors de lui. Le Christ, bien plus, se serait trouvé apparemment dans l'incapacité physique de centrer sur lui-même, surnaturellement, l'Univers, si celui-ci n'avait pas offert à l'Incarnation un point privilégié où toutes les fibres cosmiques, par structure naturelle, tendent à se rejoindre. C'est donc vers le Christ, en fait, que se tournent nos yeux lorsque, à n'importe quel degré d'approximation, nous regardons en avant vers un Pôle supérieur d'humanisation et de personnalisation.

Le Christ, hic et nunc, occupe pour nous, en position et en fonction, la place du Point Oméga.

Quelles sont, pour notre intelligence et notre cœur, les conséquences théoriques et pratiques de cette identification ?

2. LE CHRIST-ÉVOLUTEUR

En dépit des affirmations répétées de saint Paul et des Pères Grecs, le pouvoir universel du Christ sur la Création a surtout été considéré jusqu'ici par les théologiens sous un aspect extrinsèque et juridique. « Jésus est le roi du Monde parce que son Père l'a *déclaré* tel. Il est le maître de tout parce que tout lui a été donné ». Les docteurs en Israël n'allaient pas, ils n'aimaient pas se risquer, beaucoup plus loin dans leurs explications du Dogme. Excepté en ce qui regarde la mystérieuse « grâce sanctifiante », la face organique, et donc les présupposés ou conditions physiques de l'Incarnation, étaient laissés dans l'ombre, - d'autant plus volontiers que les récents et effarants agrandissements de l'Univers autour de nous (en Volume, en Durée et en Nombre) semblaient rendre définitivement [211] unimaginable un contrôle physique, par la Personne Christ, de la totalité cosmique.

Toutes les invraisemblances s'évanouissent, et les expressions les plus audacieuses de saint Paul prennent sans difficulté un sens littéral dès l'instant où le Monde se découvre suspendu, par sa face consciente, à un point de convergence Oméga, et où le Christ apparaît, en vertu de son Incarnation, précisément revêtu des fonctions d'Oméga.

Si en effet le Christ occupe, dans le ciel de notre Univers, la position d'Oméga (chose possible, puisque Oméga, par structure, est de nature super-personnelle), toute une série de propriétés remarquables deviennent l'apanage de son Humanité ressuscitée.

Physiquement et littéralement, d'abord, Il est *celui qui remplit* : aucun élément du Monde, à aucun instant du Monde, qui ne se soit mêlé, qui ne se meuve, qui ne doive jamais se mouvoir en dehors de son influx dirigeant. L'Espace et la Durée sont pleins de Lui.

Physiquement et littéralement, encore, Il est *celui qui consomme* : la plénitude du Monde ne s'achevant que dans la synthèse finale où une conscience suprême apparaîtra sur la complexité totale suprêmement organisée, - et Lui, le Christ, étant le principe organique de cette harmonisation, tout l'Univers se trouve, ipso facto, marqué de son caractère, dessiné par son choix, animé de sa forme.

Physiquement et littéralement, enfin, puisqu'en Lui toutes les lignes du Monde convergent et se nouent ensemble, c'est Lui qui, à l'édifice entier de la Matière et de l'Esprit, *donne, sa consistance*. Et c'est en Lui, par suite, « tête *de la Création* », que s'achève et culmine, à des dimensions universelles et à des profondeurs surnaturelles, et en harmonie cependant avec tout le Passé, le fondamental processus cosmique de la Céphalisation.

En vérité, est-ce exagéré de parler de Super-Christ pour marquer cet « excès » de grandeur pris dans nos consciences [212] par la Personne de Jésus corrélativement à l'éveil de notre pensée aux super-dimensions du Monde et de l'Humanité ?

Non pas un autre Christ, je répète. Mais le même Christ, encore et toujours ; et d'autant plus le même que c'est justement pour lui garder sa propriété essentielle d'être *co-extensif au Monde* que nous sommes amenés à lui faire subir ce prodigieux agrandissement.

Christ-Oméga. Donc Christ Animateur et Collecteur de toutes les énergies biologiques et spirituelles élaborées par l'Univers. Donc, finalement, Christ-Évoluteur.

Telle est la figure, explicitée et généralisée, sous laquelle le Christ Rédempteur et Sauveur se présente désormais à notre adoration.

III. SUPER-CHARITÉ

Dire que le Christ est terme et moteur de l'Évolution, - dire qu'Il se révèle comme « évoluteur », - c'est reconnaître implicitement qu'Il devient attingible dans et à travers le processus entier de l'Évolution. Quelles sont les conséquences, pour notre vie intérieure, de cette extraordinaire situation ?

Il y en a trois, qui peuvent s'exprimer comme suit : « Sous l'influence du Super-Christ, notre charité s'universalise ; elle se dynamise ; elle se synthétise. »

Étudions successivement les termes de cette triple transformation.

1) *Notre charité, d'abord, s'universalise.* Par définition et depuis toujours, le chrétien est celui qui aime Dieu, et son prochain autant que lui-même. Mais cet amour n'est-il pas resté par force, jusqu'ici, particulariste et extrinsèque dans son explicitation ? Le Christ, pour bien des croyants, c'est [213] encore le personnage mystérieux qui, après avoir traversé l'Histoire il y a deux mille ans, trône maintenant dans un Ciel coupé de la Terre ; et, le prochain, c'est toujours une poussière d'individualités humaines, multipliées sans règle ni raisons appréciables, et associées entre elles par un jeu arbitraire de lois et de conventions. - Peu de place, ou même aucune place, dans cette perspective, pour les immensités de la Matière sidérale ou vivante, pour la multitude des éléments et des événements naturels du Monde, pour l'impressionnant déroulement des processus cosmiques...

Eh bien, c'est précisément ce pluralisme, si déconcertant pour nos coeurs, qui s'évanouit aux rayons du Super-Christ, pour faire place à une splendide et chaude unité.

Et, en effet, puisque vers le Christ-Oméga tout se meut finalement dans l'Univers ; puisque dans une Christogénèse s'exprime finalement, à travers l'Anthropogénèse, toute la Cosmogénèse : c'est donc que, dans l'intégrité de ses nappes tangibles, le Réel se charge d'une divine Présence. Comme le sentaient et le pressentaient les mystiques, tout devient physiquement et littéralement aimable en Dieu ; et Dieu, réciproquement, devient saisissable et aimable dans tout ce qui nous entoure. Dans la largeur et la profondeur de son étoffe cosmique, dans le nombre affolant des éléments et des événements qui le composent, et dans l'ampleur aussi des courants généraux qui le dominent et l'entraînent comme un seul grand fleuve, le Monde, rempli de Dieu, n'apparaît plus à nos yeux dessillés que comme un milieu et un objet d'universelle communion.

2) *Notre charité, ensuite, se dynamise.* Aimer Dieu et le prochain, jusqu'ici, pouvait paraître simple attitude de contemplation et de commisération. Aimer Dieu, n'était-ce pas émerger au-dessus des distractions et passions humaines pour se reposer dans la lumière et la chaleur immuable du Soleil divin ? Aimer son prochain, n'était-ce pas surtout panser les plaies de ses frères et adoucir leurs peines ? - Détachement [214] et pitié ; évansion du Monde et atténuation du Mal : ces

deux notes ne pouvaient-elles pas justement passer, au regard des Gentils, pour les caractéristiques chrétiennes de la charité ?

Eh bien, ici encore, tout change, tout s'amplifie, tout s'anime dans nos perspectives, à la mesure du Christ universalisé.

Si en effet, je le répète, la marche entière du Monde obéit à une Christogénèse (c'est-à-dire, ce qui revient au même, si le Christ n'est pleinement attingible qu'au terme et au sommet de l'Évolution cosmique), alors, de toute évidence, nous ne pouvons l'approcher et le saisir que dans l'effort pour tout achever et tout synthétiser en Lui. Et, de ce chef, c'est la montée générale de la Vie vers plus de conscience, c'est l'effort humain tout entier, qui rentrent, organiquement et de plein droit, dans les préoccupations et les ambitions de la charité. Pour aimer le Super-Christ il faut à tout prix que nous fassions, en nous-mêmes et dans chacun de nos co-éléments (principalement dans les autres « grains de pensée », - nos frères), avancer l'Univers et l'Humanité.

Coopérer à l'Évolution cosmique totale est le seul geste où puisse s'exprimer adéquatement notre dévotion à un Christ évoluteur et universel.

3) *Et notre charité, par le fait même, se synthétise.* Ce terme, au premier abord, peut sembler obscur. Expliquons-le.

Dans le détail et à l'échelle de la vie « ordinaire », une large part de nos activités échappe à l'amour. Aimer, c'est (entre « personnes ») s'attirer et se rapprocher centre-à-centre. Or cette condition « centrique », dans nos existences, n'est que rarement réalisée. Soit parce que nous avons affaire à des objets (matériels, infra-vivants ou intellectuels) de nature a-centrée et impersonnelle, soit parce que dans nos rapports inter-humains nous n'abordons nos semblables que « tangentiellement », par intérêt, par fonction ou pour affaires, - la plupart du temps nous travaillons, nous cherchons, nous jouissons, nous souffrons sans aimer - et sans même nous [215] douter que nous puissions aimer - ce qui nous occupe. Ainsi notre vie intérieure demeure-t-elle divisée, pluralisée.

Que se passe-t-il au contraire si au-dessus (ou plutôt au cœur) de cette pluralité se lève la réalité centrale du Christ-Évoluteur ? - En

vertu de sa position à l'oméga du Monde, le Christ, nous l'avons vu, représente le foyer vers qui et en qui tout converge. En d'autres termes, Il se présente comme une Personne avec qui toute réalité (pourvu que celle-ci soit prise dans le sens positif convenable) ménage un rapprochement et un contact suivant une seule direction possible : *la ligne des centres*.

Qu'est-ce à dire, sinon que toute opération, dès lors qu'elle est orientée vers Lui, prend, sans altération d'elle-même, le caractère psychique d'une relation centre-à-centre, c'est-à-dire d'un acte d'amour ?

Boire, manger, travailler, chercher ; créer de la vérité, ou de la beauté, ou du bonheur : toutes ces choses pouvaient nous sembler jusqu'alors des activités hétérogènes, disparates, et irréductibles entre elles, - aimer n'étant qu'une branche entre les autres dans ce jaillissement psychique divergent.

Voici maintenant que, dirigé sur le Super-Christ, le faisceau se rassemble. Pareilles aux innombrables nuances qui se combinent dans la nature pour donner une seule lumière blanche, ainsi les infinies modalités de l'Action, sans se confondre, se fondent en une teinte unique sous la puissante influence du Christ Universel ; et dans ce mouvement, c'est l'amour qui prend la tête : l'amour, non seulement facteur commun grâce auquel la multiplicité des opérations humaines parvient à se nouer, - mais l'amour forme supérieure, universelle *et synthétique d'énergie spirituelle*, en laquelle toutes les autres énergies de l'âme se transforment et se subliment, pour peu qu'elles tombent dans « le champ d'Oméga ».

Le chrétien n'ambitionnait d'abord que de pouvoir aimer, toujours et quoi qu'il fût, *en même temps qu'il agissait*. Il s'aperçoit maintenant qu'il peut aimer *en agissant*, c'est-à-dire [216] s'unir directement au centre divin par son action même, quelle que soit la forme de cette action.

En lui, toute activité, si j'ose dire, « s'amorise ».

Et comment pourrait-il en être autrement si l'Univers doit garder son équilibre ?

Pour la Super-Humanité, un Super-Christ.

Pour le Super-Christ, une *Super-Charité*.

CONCLUSION : *COHÉRENCE, ACTIVANCE ⁷⁹), VÉRITÉ*

Plus haut, en signalant l'ascension, sur notre horizon de la Super-Humanité, je notais que la nouvelle aurore se trahit dans nos consciences par un sens et une exigence plus explicite de l'Irréversibilité de l'Esprit. La présente étude serait incomplète si je ne faisais observer maintenant que, par un phénomène semblable, et encore plus marqué, le Super-Christ montant pré-agit, lui aussi sur nos cœurs, d'une manière enregistrable, - précisément en les éveillant à l'acte de Super-Charité.

Lorsque je décrivais, il y a un instant, la nature et les attributs de cette vertu suprême, le lecteur aura pu croire que je développais simplement, dans l'abstrait et pour un lointain futur (en les poussant du reste à leur limite extrême), les conséquences logiques, pour notre vie intérieure, de la foi en un Christ-Universel. En fait, c'est bien véritablement au concret et au présent que j'ai voulu parler. En ce moment [217] même il existe des hommes (et ils sont nombreux) chez qui la conjonction vécue des deux idées d'Incarnation et d'Évolution parvient à réaliser la synthèse du Personnel et de l'Universel. Pour la première fois dans l'histoire, les hommes, devenus capables non seulement de connaître et de servir, mais *d'aimer l'Évolution*, commencent à pouvoir dire explicitement à Dieu, habituellement et sans effort, qu'ils l'aiment, non plus seulement de tout leur coeur, de toute leur âme, mais « de tout l'Univers ».

Je voudrais, en terminant, faire mesurer ce que cet événement psychologique, pris en lui-même, à simple titre de fait expérimental, a de considérable.

D'une manière générale, avons-nous vu, on peut affirmer que l'Univers, considéré dans sa fraction montante, dérive et se groupe du côté où la complexité organisée est la plus haute. À quoi il faut ajouter

⁷⁹ Par « activance », j'entends la capacité que possède une perspective intellectuelle ou mystique de développer et de surexciter en nous les énergies spirituelles.

qu'il se dirige, du même mouvement, vers des régions et un état de toujours plus grande activité.

Telles sont les deux lois fondamentales de la « Psychodynamique ».

Voici maintenant que, par nature, la Super-Charité se présente à nous : du point de vue « complexité », comme une totalisation complète, - et, du point de vue dynamique, comme une intensification maxima de toutes les formes possibles d'activité consciente, - puisque, en elle, tout devient amour, et que l'amour est la forme la plus intense que puisse revêtir l'énergie spirituelle.

Rapprochons l'un de l'autre ces deux groupes de propositions.

Deux conclusions apparaissent d'elles-mêmes.

La première, c'est que, avec l'éveil sur Terre de la Super-Charité, les premières manifestations se font sentir d'une transformation destinée à s'étendre progressivement à toute la Noosphère, de manière à porter celle-ci à son état d'équilibre final.

[218]

Et la deuxième c'est que les deux principes conjugués de cohérence et d'acti-vance sous l'influence desquels seuls la Super-Charité est possible, -je veux dire la Super-Humanité et le Super-Christ -, ne sont pas des imaginations, un rêve, mais portent en soi (à en juger par leur fruit) une marque infaillible d'objectivité et de vérité. *

* Pékin, août 1943.

[219]

SCIENCE ET CHRIST

11

**ACTION ET
ACTIVATION**

[Retour à la table des matières](#)

[220]

[221]

1. LE PRINCIPE DU MAXIMUM. FORME GÉNÉRALE

Peu à peu, dans la pensée humaine, le problème de la Connaissance tend à se coordonner, sinon même à se subordonner, au problème de l'Action. Pour la philosophie ancienne, « être » c'était surtout « connaître ». Pour la philosophie moderne, « être » devient synonyme de « croître » et « devenir ». En même temps que la Physique, c'est la Métaphysique qui, sous nos yeux, se dynamise.

L'objet de la présente Note n'est pas d'analyser les causes, et le processus, ni de reconnaître le terme possible de ce phénomène. Plus simplement et plus pratiquement, mon but est ici de rechercher et de faire observer jusqu'où mènent, suivis dans leur pleine rigueur, les principes d'une philosophie de l'Action.

Dans les perspectives d'une Métaphysique de la Vision, le postulat implicitement admis était que le Réel a la propriété d'être pleinement et indéfiniment *intelligible* pour notre raison. Pareillement, du point de vue de l'Action, le présupposé fondamental et secret de nos démarches intellectuelles ne serait-il pas que ce même Réel doit être *agissable* et *activant* au maximum et jusqu'au bout, pour notre volonté ? Autrement dit n'y aurait-il pas contradiction, déséquilibre ontologique dans le Monde si notre capacité de désirer et d'agir se découvrirait, ne fût-ce que sur un point, supérieure aux possibilités que lui offre le milieu cosmique ?

[222]

Plus on réfléchit dans ce sens, plus on se convainc qu'effectivement la condition essentielle et première de réalité imposée par notre sujet humain à l'objet universel est, pour celui-ci, de représenter un *maximum*, non seulement de vérité, mais d'attrait : non pas maximum absolu et « en soi » comme dans l'optimisme Leibnitzien (ceci a-t-il un sens ?), mais maximum relatif par rapport à nos capacités et à nos aspirations de comprendre et de construire.

« De nécessité organique et métaphysique, le Monde ne peut pas être inférieur, en cohérence ni en intérêt, aux exigences dernières de notre raison et de notre cœur. » Ou, sous forme positive : « Ce que notre raison et notre cœur exigent essentiellement et positivement pour être satisfaits, le Monde le possède. » Ou encore : « Le plus intelligible et le plus activant est nécessairement le plus réel et le plus vrai. »

Laissant de côté, dans ce Principe du Maximum, le premier terme (celui concernant l'intelligibilité, - plus connu ou moins fécond), attachons-nous ici au deuxième membre, celui qui concerne l'Action.

2. LE PRINCIPE D'ACTIVANCE MAXIMA CONSÉQUENCES PRIMAIRES

Limité au domaine de l'Action, le Principe du Maximum signifie, nous venons de le voir, que, pour être intrinsèquement cohérent avec la présence en lui de notre volonté réfléchie, l'Univers ne doit pas seulement nous ouvrir un champ d'action positif, de valeur *quelconque*. Ce champ doit encore être tel que, à notre demande de plus être, le Réel se montre capable de répondre toujours, sans être pris en défaut ni s'épuiser jamais. Par rapport à notre goût d'agir, le Monde, par structure, doit présenter une puissance d'excitation (une [223] *activance*) maxima. Pour être simplement agissable, il doit être suprêmement *activant*.

Ceci posé et admis, il est clair que nous tenons en main un véritable instrument pour trianguler, si nous le voulons, par ses plus hauts sommets, l'Univers qui nous entoure. Supposons en effet que, par réflexion sur nous-même, nous arrivions à déterminer un certain nombre de propriétés majeures faute desquelles le Monde perdrait clairement pour nous une part importante (et, plus encore, une part vitale) de son activance. Alors, en vertu même de notre postulat, nous serions en droit d'affirmer que ces propriétés appartiennent réellement et objectivement au Monde. Dans ces limites et à ces hauteurs, la loi de nos ambitions devient la loi des choses.

Or - toute la question est là - de telles propriétés existent-elles ? Oui, j'en suis convaincu, elles existent, - plus nombreuses même que nous ne penserions d'abord. Et c'est même justement là à mon avis, dans cette richesse d'exigences *définies*, que la philosophie de l'Action l'emporte, au point de vue de l'analyse du Réel, sur la philosophie de l'Intelligible pur.

Faisons en effet l'expérience. Regardons-nous agir. Essayons d'isoler, au coeur de notre opération intime, le milieu de fond au sein duquel naissent et par quoi sont supportés nos motifs et mobiles de détail. Et nous verrons bientôt apparaître, imposées à l'Univers, trois conditions générales (chacune correspondant à une espèce de maximum) faute desquelles - faute d'une seule desquelles - les bras, les « ailes » de notre action se trouveraient immédiatement coupés.

1) En premier lieu, sous peine de décevoir et décourager notre effort, le Monde doit être et rester ouvert. Et par là j'entends que la Nature, pour nous satisfaire, doit continuellement se présenter à nous comme un réservoir de découvertes d'où nous puissions à chaque instant nous attendre à voir jaillir du tout nouveau. Source toujours vive ; et en même temps cire toujours plastique, susceptible indéfiniment de [224] subir de nouvelles retouches ou de se refondre entre nos mains.

2) En deuxième lieu, le Monde, dans sa marche, doit être irréversible. À un premier degré ceci veut simplement dire que pour être vraiment intéressant, chaque nouveau pas fait par nous entraîne avec soi un gain permanent, - marque un cran de plus dans notre montée en avant. Mais ce n'est pas tout. À un deuxième degré, sous cette première requête de notre volonté, une exigence plus radicale se dissimule. Que le gradient général de notre évolution soit positif, que dans l'ensemble nos conquêtes soient additives, c'est déjà beaucoup. Mais ceci ne serait encore rien, si du sommet où cette évolution nous mène, nous pouvions craindre d'avoir à redescendre un jour. Plus littéralement que l'honnête Thucydide ne pouvait l'ambitionner pour son histoire, l'Homme, dans son mécanisme interne, est ainsi monté qu'il ne peut se mettre en branle que sous l'attrait d'un *ktêma eis aei*, c'est-à-dire d'une « oeuvre pour toujours ». Tel est le fait, aussi vieux et banal dans ses racines que la conscience humaine, mais dont il fallait la psy-

cho-philosophie moderne de l'Action pour mesurer exactement l'immense portée.

3) Et, en troisième lieu, le Monde, considéré dans le fruit qu'il mûrit secrètement au coeur de sa genèse, doit contenir ou préparer quelque chose d'unique et d'indispensable pour la plénitude du Réel. Sous une forme à préciser par les exigences de la Métaphysique, il faut - sans quoi elle perd à nos yeux tout attrait - que l'évolution cosmique opère à travers nous une oeuvre de *valeur absolue*.

Monde ouvert, - Monde irréversible, - Monde absolument précieux : le seul type de Monde où notre joie d'agir puisse être complète...

Que si d'aventure quelqu'un m'objectait ici ne pas éprouver, en ce qui le concerne, le besoin, pour pouvoir agir, de se sentir supporté par de tels espaces, je lui dirais qu'il ne sait peut-être pas se déchiffrer lui-même, - ou bien, peut-être, [225] qu'il n'est pas encore pleinement éveillé à l'âme de son temps. Car, en dépit de nos illusions immobilistes, la conscience humaine varie, elle s'enrichit au cours des siècles. Dans l'espèce, aussi bien que chez l'individu, certaines évidences, certaines aspirations n'apparaissent qu'avec l'âge. Les trois exigences que je viens d'énumérer, les trois conditions préalables que pose notre liberté à l'Univers avant de consentir à épouser son évolution, seule encore, peut-être, une minorité commence à se les formuler. Mais de cette minorité on peut déjà affirmer que c'est elle qui fait en ce moment la brèche par où tout le monde passera demain. Et c'est à elle que je m'adresse.

3. LE PRINCIPE D'ACTIVANCE MAXIMA CONSEQUENCES SECONDAIRES

Laissant donc de côté ici toute discussion ultérieure, soit sur la validité générale du principe d'activance maxima, soit sur la légitimité des trois conséquences primaires que nous venons d'en tirer, faisons un pas de plus, et cherchons à voir, si par hasard quelques modifica-

tions de fond ne s'imposeraient pas à nos façons habituelles de penser dès l'instant OÙ nous nous décidons enfin à nous installer, logiquement et jusqu'au bout, dans un Univers ouvert, irréversible et chargé d'absolu.

1) Le Monde d'abord est ouvert, et il doit le rester. Si donc par certains éléments de lui-même, dans certaines de ses basses zones, il lui arrive de s'épuiser sous nos investigations, et comme de se combler, nous pouvons être sûrs en revanche que, par ses sommets et dans son ensemble, il demeure source inexhaustible de renouvellement et d'accroissement. Ceci veut dire que toute morale, toute philosophie, [226] toute théologie (fût-elle « révélée ») sont a priori suspectes, ou même condamnées, dès l'instant et dans la mesure où elles prétendent tracer autour de nos puissances de rajeunissement et de découvertes un *cercle fermé*. Plus réussie est une synthèse, plus vraie est une idée, plus larges et plus inattendus sont les nouveaux horizons qu'elles découvrent à la recherche. N'est-ce pas l'empoisonnement des orthodoxies *closes* qui fait mourir l'un après l'autre les systèmes philosophiques et qui menace le plus gravement l'existence des religions ?

2) Le Monde, ensuite, est irréversible, c'est-à-dire, considéré dans son essence évolutive, impérissable. Prisonniers à vie sur une planète dont les jours sont comptés, nous cherchons paresseusement, pour endormir la menace qui pèse sur nous, à en rejeter l'échéance à une date lointaine et surtout *indéterminée*. Mais une tactique plus ou moins valable dans le cas de nos existences individuelles n'est qu'un geste puéril quand il s'agit de l'Univers. Non, sous peine de nous décevoir radicalement, l'Univers conscient ne *peut pas* mourir absolument. Mort totale et activité réfléchie sont cosmiquement incompatibles. Pas à sortir de là. Qu'est-ce à dire sinon que, pour échapper au cercle magique de l'Entropie, ce Karma scientifique qui paraîtrait devoir inéluctablement nous ramener en arrière dans l'inconscience avec toute la masse des nébuleuses et la foule des étoiles, notre action doit trouver, à toutes forces, une tangente pour s'évader et un point fixe transcendant pour se raccrocher, en dehors du phénomène ? Comme il fallait s'y attendre, le problème d'un premier Moteur et d'un ultime Collecteur en avant ne diminue pas : il grandit au contraire, en importance et

en urgence, avec les formidables accroissements imposés par la Science à nos représentations de l'Univers. Ce n'est plus seulement dans la pensée des philosophes ou la contemplation des mystiques, - c'est dans la conscience humaine générale que le sentiment de quelque Présence [227] divine sous-jacente à l'Évolution demande à s'explicitier comme un support ultime et habituel de l'Action.

3) Le Monde, enfin, dans sa genèse, mûrit quelque chose d'absolu. Ici, une fois de plus, nous nous heurtons, et avec une violence accrue, à l'antinomie où bute depuis toujours la raison humaine dès qu'elle essaie d'accrocher entre elles Unité et Pluralité au sein de l'Univers. Puisque Dieu ne peut être conçu que comme monopolisant en soi la totalité de l'être - ou bien le Monde n'est qu'une apparence, - ou bien il est lui-même une portion, un aspect ou une phase de Dieu. Pour sortir du dilemme, la métaphysique chrétienne a développé sa notion d'« être *participé* », - forme inférieure ou secondaire d'être (« sous-être », pourrait-on dire), gratuitement tirée du « néant » par un acte spécial de causalité transcendante, la « *creatio ex nihilo* ». Contre cette idée d'une distinction ontologique entre le Centre divin et les centres élémentaires formant le Monde je me garderai bien de m'élever : elle est essentielle, nous le verrons ci-dessous, pour respecter les exigences mystiques d'un Univers suprêmement « communiant ». Du point de vue de l'Action, toutefois, je ferai remarquer que la solution chrétienne ⁸⁰, si on ne la pousse pas au-delà d'elle-même, ne suffit certainement pas à remplir les conditions d'activance imposées aujourd'hui à l'Univers par les progrès de la pensée moderne. Une création entièrement gratuite, un zeste de pure bienveillance, n'ayant d'autre objet pour l'Être absolu que de faire *partager* sa plénitude à une couronne de participants dont il n'a rigoureusement aucun besoin pouvait satisfaire des esprits non encore éveillés à l'énormité temporo-spatiale, aux immensités énergétiques et aux insondables liaisons organiques du Monde phénoménal. Mais pour nous, devenus conscients [228] (et avec acuité) de la majesté, de l'implacabilité et de la puissance vraiment « divine » de l'évolution cosmique, nous nous sentirions blessés

⁸⁰ D'une théologie qui, faute d'avoir compris qu'elle devait comme toute connaissance humaine admettre des développements imprévisibles, avait trop tôt fixé ses limites. (N.D.E.)

dans notre honneur d'être et dans notre respect pour Dieu si tout ce grand appareil, avec son prodigieux fardeau de labeur et de peines, n'était qu'une sorte de jeu dont le seul but serait de nous béatifier. Que de nous-mêmes et en nous-mêmes nous ne soyons rien initialement, rien jusqu'au tréfonds de nous-mêmes, cela, nous l'acceptons ; bien plus même notre amour, pour être entier, (v. ci-dessous) en a positivement besoin. Mais que, d'une certaine manière, nous ne puissions avoir conscience de « servir à Dieu » pour que Dieu n'ajoute quelque chose à lui-même, voilà qui très certainement romprait au fond de notre liberté les ressorts intimes de l'Action. Être heureux ? Mais qu'avons-nous à faire du bonheur égoïste de *partager* la joie de l'Être suprême quand nous pouvons rêver le bonheur infiniment supérieur de la compléter !... ⁸¹ Et d'abord, si gratuite qu'on la suppose, la Création « ex nihilo » ne se chiffre-t-elle pas inévitablement (quoi qu'en aient dit les théoriciens de l'être participé) par un accroissement absolu d'unification, et donc d'*unité*, dans le Réel plérômisé ?

Je n'ai ni autorité, ni compétence pour décider le point précis sur lequel faire porter la « transposition de concepts » nécessaire pour justifier les ambitions nouvellement apparues au cœur de l'Homme devenu conscient des véritables dimensions, et donc de la valeur vraie de son Univers. Tout ce que je puis dire c'est que cette transformation, pour sauver la valeur du Monde sans toucher à Dieu, doit être profonde, [229] et atteindre le noyau même de notre ontologie. Philosophiquement, nous vivons toujours sur un ancien corps de pensée, commandé par les notions d'immobilité et de substance. Or ces deux notions maitresses, obscurément fondées et moulées sur des évidences sensorielles qu'on pouvait croire « pérennes » et inattaquables, ne sont-elles pas ébranlées par une Physique qui est en train de supprimer victorieusement, pour la raison, toute distinction réelle entre étendue et mouvement, entre corpuscules et ondulations, entre matière et lumière, entre espace et temps ?... Sous la pression et la contagion de ces refontes révolutionnaires (dont le résultat est, en chaque cas, de

⁸¹ Le problème de l'Être participé a été, de tous temps, la « crux philosophorum ». Le Père Teilhard, allant aussi loin que possible dans l'intelligence des textes johanniques et pauliniens, écrivait, en 1926 : « En vertu de l'interliaison Matière-Âme-Christ... par chacune de nos œuvres nous travaillons, atomiquement mais réellement, à construire le Plérôme, c'est-à-dire à apporter au Christ un peu d'achèvement. » (*Le Milieu divin*, p. 50). (N.D.E.)

faire apparaître un lien nécessaire entre couples de réalités qui jusqu'ici nous paraissaient aussi indépendantes que possible) ne nous acheminons-nous pas inévitablement vers une conception toute nouvelle de *l'être*, où s'associeraient, dans une fonction synthétique générale (cf. les fonctions algébriques contenant un terme imaginaire) les attributs jusqu'ici contradictoires de « l'ens ab alio » et de l' « ens a se », du Monde et de Dieu : Dieu complètement hétérogène au Monde, et cependant ne pouvant se passer de lui ⁸² ?

[230]

4. ACTION ET UNION

Comprendre et vouloir, intelligence et action - ces deux facultés maîtresses de l'esprit se rejoignent en profondeur (ou plus exactement en hauteur) en un seul besoin radical dont elles sont comme des dérivations, des aspects ou des modes : le besoin d'unifier. Que l'on considère le travail de la raison dans ses efforts de synthèse, ou le travail de la volonté dans ses constructions (ou ses renoncements) la tendance de fond est la même : apporter de l'ordre et de l'organisation dans le Multiple, - supprimer autour de nous et en nous la Pluralité. Si l'on a compris ce point, il devient évident que le Principe du Maximum peut s'énoncer sous une forme plus générale encore que celle que nous lui avons d'abord donnée. Pour que, entre nos consciences et l'Univers, la cohérence soit complète (autrement dit pour que le Réel possède, comme nous l'exigeons, un maximum d'intelligibilité et d'activance) il faut, en dernière analyse, qu'il se découvre à nous comme suprêmement *communiant*. Qu'est-ce à dire sinon que, parmi toutes les représentations que nous essayons de nous faire du Monde, celle-là seule est réelle qui satisfait le plus complètement notre soif d'unité ?

Ceci posé, est-il possible, comme dans le cas de l'activance, de définir un type particulier de Monde dans lequel, par structure, le « po-

⁸² Je pense ici à une re-définition synthétique de l'Être, où, pris sous sa forme la plus générale, il comprendrait *à la fois et simultanément* un terme absolu et un terme participé. Ce qui rend l'antinomie Dieu/Monde insoluble, ne serait-ce pas que, rompant à l'origine un couple naturel, nous nous obstinons à considérer les deux termes *successivement* ?

tentiel d'unité » soit plus grand que dans tout autre Monde que nous puissions concevoir et imaginer ? - Oui, pourvu qu'au préalable nous fassions la distinction et le choix nécessaires entre deux voies souvent confondues (et pourtant opposées !) tour à tour essayées par la Mystique humaine dans son effort séculaire pour faire que tout soit Un : la voie de simplification, et la voie de synthèse.

[231]

a) Suivant les tendances de *la voie de simplification* (« Route de l'Est »), l'Un se trouve, « il se découvre », par simple suppression du Multiple qui le cache à nos yeux. Que le Monde soit une pure illusion, ou bien une modalité passagère de l'Être absolu, il faut et il suffit qu'il se dissipe ou se résorbe pour qu'apparaisse Dieu : Dieu qui, finalement, épuise en soi toute la conscience possible. Dans cette perspective, en rejoignant Dieu, les éléments du Monde s'évanouissent. Le processus les dépersonnalise et les absorbe. Pas *d'union* en fait - mais seulement (et tout au plus) *fusion*. L'un, complètement dépourvu de structure, ne présuppose ou n'entraîne *aucune unification*.

b) Suivant les tenants de la *voie de synthèse* (« Route nouvelle de l'Ouest »), au contraire, l'Un ne se constitue ou ne se rencontre que par organisation du Multiple, donc chaque élément, poussé au bout de lui-même, possède la double propriété essentielle : 1) de converger sur Dieu, avec tous les autres éléments qui l'entourent ; et 2) de s'approfondir sur soi, dans l'incommunicable, à mesure qu'il rejoint plus profondément le Centre divin de toute convergence. Dans cette perspective, en se perdant en Dieu, les éléments s'achèvent. L'union différencie ses termes, - elle les supersonnalise. Pas *d'unité* finalement, *sans unification*.

Unité de singularité et Unité de complexité.

De ces deux conceptions opposées (dont chacune définit une ascèse et une mystique) la première enlève, par définition tout intérêt au Monde et à ses développements. Son activance *est nulle*. Nous pouvons donc, sans hésitation, l'éliminer. La seconde, par contre, sollicite et nourrit au suprême degré notre goût d'agir. C'est donc elle qui est la

bonne et vraie. Le seul type d'Univers où puisse légitimement s'épanouir notre besoin mystique d'unité est certainement celui où l'Évolution qui nous englobe prend la forme générale d'une *convergence divinisante*. Mais ceci posé, à quelles conditions particulières, ici encore, le Monde et Dieu doivent-ils satisfaire [232] pour que cette convergence (c'est-à-dire cette « communion ») atteigne son maximum en intimité et en intensité, - conditions subjectives d'exigence, et donc conditions objectives de réalité ?

On peut les ramener à trois.

La première, c'est que le Monde reste et devienne réellement d'autant plus conscient de lui-même qu'il s'unifie plus complètement en Dieu. De ce chef, et malgré de séduisantes apparences, les monismes « constructifs » de type Spinozien ne sont qu'un leurre pour l'esprit. D'une part ils sont, en fin de compte, inintelligibles au philosophe, puisque (semblables en ceci aux monismes négatifs de type oriental) ils supposent que l'union absorbe et fusionne, alors que par nature elle différencie. Et d'autre part, ils déçoivent le mystique, puisque tout amour devient impossible à l'intérieur d'une substance divine rigoureusement monocentrée.

La deuxième, c'est que les éléments du Monde se trouvent dans la condition de dépendre d'autant plus totalement de Dieu qu'en lui, par unification, ils acquièrent plus de conscience et de consistance.

Et la troisième, c'est que, plus ces mêmes éléments se voient dépendants de Dieu, plus, en même temps, ils aient la conscience que, sous certains rapports, Dieu ne pouvait (ou du moins ne peut plus) se passer d'eux ⁸³.

⁸³ Qu'on veuille bien tenir compte des restrictions explicites que Teilhard apporte à cette troisième condition : .. « sous certains rapports... ou du moins ne peut plus ». Ces restrictions admises, il ne semble pas que la théorie exposée ici sous forme d'interrogation, soit incompatible avec la doctrine traditionnelle de la liberté divine dans l'acte créateur. (N.D.E.)

Ici reparait et comme nous l'annoncions, formulée cette fois par la Mystique, la même exigence déconcertante que nous avait déjà fait entendre l'Action. Sous une formule qui reste à trouver, l'être participé doit, pour pouvoir fonctionner, posséder, à *sa façon*, quelque chose d'absolu et de nécessaire [233] dans sa formation ⁸⁴. Ci-dessus je disais que la solution de l'antinomie attend peut-être que, sous l'influence de la nouvelle « épistémologie » introduite de nos jours par la Science, nous révisions les fondements mêmes de notre Ontologie. Plus précisément je suggérerais ici que ce qui nous manque en ce moment pour faire face aux nouveaux problèmes que nous pose l'Univers, c'est une théorie générale des rapports génétiques existant entre *être, unité et unification*. - *C'est une Métaphysique basée sur la fonction créatrice et sur les exigences maximalistes de l'Union* ⁸⁵. *

[234]

⁸⁴ N'est-ce pas en tant que voué à constituer le Corps Mystique du Christ, c'est-à-dire à participer effectivement à sa divinité, que l'être participé trouve ce « quelque chose d'absolu et de nécessaire dans sa formation » ? (*N.D.E.*)

⁸⁵ La formule la plus générale sous laquelle nous puissions comprendre, prévoir et promouvoir le Réel ne serait-elle pas tout simplement de poser et définir celui-ci comme un système assujéti à la seule condition de réaliser, *par voie d'unification, une Unité maxima* ? Dans un tel système l'existence du Multiple périphérique cosmique paraît pouvoir se déduire au même titre que l'unité trinitaire fontale et focale de Dieu.

* *Inédit, Pékin, 9 août 1945*

[235]

SCIENCE ET CHRIST

12

**CATHOLICISME
ET SCIENCE**

[Retour à la table des matières](#)

[236]

[237]

Le conflit de la science et de la foi obsède moins nos contemporains que celui de l'Église et de la Révolution. Il n'en reste pas moins capital, et nous sommes heureux de le voir abordé par un grand savant qui a le mérite de rendre au christianisme contemporain le sens cosmologique (...) Voici ce que nous écrit le P. Teilhard de Chardin (Revue Esprit)

Il est toujours dangereux et prétentieux de parler au nom d'un groupe, ce groupe soit-il, dans l'ensemble, aussi homogène et aussi vitalement lié que le Corps catholique. Plutôt que de chercher à porter, sur l'attitude de l'Église vis-à-vis de la Science, un diagnostic général, je me contenterai donc ici, pour répondre à l'enquête d'Esprit, de signaler l'apparition récente, au sein du Catholicisme, d'un mouvement particulièrement vivace et symptomatique qui (si Dieu lui prête vie...) peut être regardé comme apportant une solution radicale et constructive au conflit qui, depuis la Renaissance, n'a pas cessé d'opposer entre elles la Science et la Foi.

Examinons d'abord, dans son essence, la nature de ce conflit.

Au cours d'une première phase, de beaucoup la plus longue, l'antagonisme entre Expérience et Révélation ne s'est guère manifesté que dans les difficultés rencontrées localement par l'exégèse pour concilier certaines affirmations [238] bibliques avec les résultats de l'observation : telle l'immobilité de la Terre ; tels les sept jours de la Création. Mais petit à petit, avec les progrès de la Physique et des Sciences naturelles, un schisme beaucoup plus général et beaucoup plus profond a fini par se manifester. Par la force des choses (étant donné sa date de naissance) le Dogme chrétien n'avait pu mieux faire, à ses origines, que de se formuler aux dimensions et à la demande d'un Univers qui,

sous beaucoup de rapports, restait le Cosmos alexandrin : Univers roulant harmonieusement sur lui-même, limité et sécable en extension et en durée, formé d'objets plus ou moins arbitrairement transposables dans l'espace et dans le temps. Or voici que, sous l'effort de la pensée humaine, cette perspective se mettait à changer. L'espace devenait illimité. Le temps se transposait en durée organique. Et, à l'intérieur de ce domaine vitalisé, les éléments du Monde développaient entre eux des liaisons tellement intimes que chacun d'eux n'était plus concevable dans son apparition qu'en fonction de l'histoire globale du système tout entier. Un Univers *en genèse* prenait irrésistiblement, dans la vision humaine, la place de l'Univers statique des Théologiens. Et de cette intuition nouvelle émanait à son tour, inévitablement aussi, une mystique spéciale : la foi, plus ou moins adorante, en l'avenir terrestre et cosmique de l'Évolution. Ainsi, de dessous les difficultés exégétiques de détail, une antinomie religieuse de fond finissait par émerger, celle-là même qui se trouvait obscurément impliquée dans la querelle de Galilée. L'Univers une fois mis en mouvement, une sorte de Divinité, entièrement immanente du Monde, tendait progressivement à se substituer, dans la conscience humaine, au Dieu transcendant chrétien...

Voilà le danger mortel dont la Foi catholique, de notre temps, se voyait menacée chaque jour un peu plus.

Eh bien, c'est en ce point critique d'un conflit enfin parvenu à maturité que commence à se dessiner la réaction des [239] croyants. Jusqu'ici les catholiques avaient gardé, vis-à-vis du néo-évangile scientifique, une attitude de simple défense. Montrer que leur position demeurerait tenable malgré toute découverte nouvelle ; accorder (au pis aller) que l'Évolution était une hypothèse plausible, mais toujours fragile : à cela se bornait dans l'ensemble leur stratégie. Or pourquoi donc cette timidité ? Par force, disais-je plus haut, le Dogme chrétien s'était adapté, en naissant, à un Cosmos de type fixiste. Comment eût-il pu faire autrement, dès lors que la raison humaine ne concevait pas d'autre figure pour le Monde, à ce moment-là ? Mais que se passerait-il si on essayait, suivant une voie déjà esquissée par les anciens Pères grecs, de transposer le donné Révélé dans un Univers de type mobiliste ?... Voilà ce dont se sont avisés de nos jours un certain nombre (un nombre sans cesse plus grand) de penseurs catholiques. Et le résultat de la tentative ne s'est pas fait attendre longtemps. Non seule-

ment, à l'expérience, la Christologie traditionnelle se montre capable de tolérer une structure évolutive du Monde ; mais encore, contrairement à toutes les prévisions, c'est au sein de ce nouveau milieu organique et unitaire, c'est à la faveur de cette courbure particulière de l'Espace lié au Temps, qu'elle se développe le plus librement et le plus amplement. C'est là qu'elle prend sa vraie figure. Les grands attributs cosmiques du Christ, ceux qui (plus spécialement chez saint Paul et saint Jean) Lui confèrent un primat universel et final sur la Création, - ces attributs avaient bien pu s'accommoder d'une explication morale et juridique. Mais c'est seulement dans le cadre d'une Évolution qu'ils prennent leur plein relief : pourvu toutefois (condition vers laquelle tout justement incline la Science elle-même, dans la mesure où elle se décide à faire à l'Homme sa place dans la Nature), pourvu, dis-je, que cette Évolution soit de type à la fois spirituel et convergent. Sous cette réserve, rien de plus facile ni de plus tentant, que de chercher dans la Christogénèse révélée une explication dernière et un couronnement final à la [240] Cosmogénèse des savants. Christianisme et Évolution : non pas deux visions inconciliables, mais deux perspectives faites pour s'emboîter et se compléter mutuellement. Au fond, cette alliance n'était-elle pas inscrite depuis longtemps dans les trouvailles instinctives du langage parlé ? « Création », « Incarnation », « Rédemption », ces mots mêmes, de par leur forme grammaticale, n'évoquent-ils pas l'idée d'un processus, plutôt que celle d'un geste local ou instantané ?

Et c'est ainsi que, par simple incorporation et assimilation des vues évolutives modernes par la pensée chrétienne, la barrière se trouve, à mon avis, supprimée qui, depuis quatre siècles, n'avait pas cessé de monter entre Raison et Foi. L'obstacle fixiste une fois écarté, rien n'empêche plus désormais catholiques et a-catholiques de s'avancer de front, la main dans la main, sur les grands chemins de la Découverte. De part et d'autre une franche collaboration est devenue possible aujourd'hui.

Est-ce à dire, cependant, qu'entre les adversaires d'hier toute cause de divergence soit pour toujours supprimée ? Non. Car en eux, sous le geste commun et identique de la Recherche, deux mystiques opposées, deux « esprits » différents sont encore reconnaissables, qui ne peuvent manquer de s'affronter encore, et pendant longtemps : « esprit faustien », d'une part, plaçant le secret de notre destinée dans un cer-

tain pouvoir inhérent à l'Humanité de s'achever par ses propres forces, elle-même ; et « esprit chrétien », d'autre part, tendu, dans son effort constructeur, vers l'union à un Dieu qui nous supporte et nous attire par toutes les puissances du Monde en évolution.

Entre ces deux esprits reparaît évidemment, sous une forme essentielle et subtile, le vieil antagonisme Science-Religion. Mais par nature ce nouveau conflit n'a plus rien de stérile ni d'humiliant. Finie l'ancienne opposition entre mobilistes et immobilistes. Désormais catholiques et non-catholiques coïncident par leur foi de base en un Progrès de la [241] Terre. Toute la question entre eux est de savoir qui des deux discernera et atteindra le sommet le plus haut.

En cette noble compétition la faveur des hommes de pure science semble se porter encore, dans l'ensemble, vers l'esprit faustien. Mais le chrétien ne doute déjà plus, au fond de lui-même, qu'il finira par avoir le dernier mot. Car seule, en définitive, sa vision « christique » du Monde est en mesure de fournir à l'effort humain deux éléments sans lesquels notre action ne saurait pousser jusqu'au bout sa marche en avant

1) valorisation

2) amorisation.

D'abord une garantie divine que, malgré toute mort, le fruit de notre labeur est *irréversible et inamissible*.

Ensuite l'attrait d'un Objectif capable, *parce que de nature superpersonnelle*, de déchaîner au fond de nos âmes les forces d'amour, auprès desquelles pâlissent et ne sont rien les autres formes d'énergie spirituelle.

L'Évolution est fille de la Science. Mais, en fin de compte, c'est peut-être bien la foi au Christ qui sauvera demain en nous le goût de l'Évolution. *

[242]

* Extrait de la revue *Esprit*, chapitre « Face aux Valeurs modernes », Paris, Août 1946.

[243]

SCIENCE ET CHRIST

13

SUR LES DEGRÉS DE
CERTITUDE SCIENTIFIQUE
DE L'IDÉE D'ÉVOLUTION

[Retour à la table des matières](#)

[244]

[245]

Depuis un siècle que, par la fissure des Sciences naturelles, l'idée d'évolution s'est infiltrée dans la conscience humaine jusqu'à imprégner dans toute son étendue le domaine expérimental de la connaissance, il est intéressant de se demander jusqu'à quelle profondeur elle a réellement pénétré dans notre esprit, c'est-à-dire dans quelle mesure les perspectives qu'elle ouvre peuvent être d'ores et déjà considérées comme définitivement incorporées dans la Science.

De ce point de vue, il me semble qu'il convient de distinguer trois sens (ou degrés) dans la notion d'évolution qui peuvent être présentés comme suit, par ordre de généralité et de certitude décroissantes.

1. À un premier degré, tout à fait général, l'idée scientifique d'évolution, implique simplement l'affirmation de ce fait que tout objet, tout événement dans le monde, a un antécédent qui conditionne son apparition parmi les autres phénomènes. Rien n'apparaît historiquement, affirme-t-elle, que par voie de naissance : de telle sorte que chaque élément, dans l'Univers, est, par quelque chose de lui-même, anneau dans une chaîne insécable se prolongeant à perte de vue en arrière et en avant de lui-même. Ceci n'interdit pas, bien entendu, que, entre deux anneaux successifs, puisse se placer une mutation, une saute, un point critique d'émergence.

[246]

Mais ceci veut dire que toute chose perçue par nous a nécessairement quelque chose avant elle dans le temps, aussi bien que quelque chose à côté d'elle dans l'espace, - si bien que la totalité des choses prises ensemble forme une sorte de réseau dont notre expérience ne peut sortir d'aucune façon, et au sein duquel les objets (nœuds du réseau) ne peuvent pas être transposés arbitrairement.

À ce degré de généralité, où évolution signifie simplement *organicité* de l'Étoffe de l'Univers (organicité temporelle combinée avec or-

ganicité spatiale), à ce degré, j'insiste, ce ne serait pas assez de parler de certitude. C'est « évidence » qu'il faut dire. Avoir pris conscience de l'évolution, pour notre âge, c'est bien autre chose et bien davantage que d'avoir découvert un fait de plus, si vaste et important que soit ce fait. C'est (comme il arrive à l'enfant lorsqu'il acquiert le sens de la profondeur spatiale), c'est nous être éveillés à la perception d'une *dimension* nouvelle. Idée d'évolution : non pas simple hypothèse, comme on le dit parfois encore ; mais condition de, toute expérience, - ou encore, si l'on préfère, courbure universelle à laquelle, pour être scientifiquement valables, ou même pensables, doivent désormais se plier toutes nos constructions présentes et futures de l'Univers.

2. Faisons maintenant un pas de plus. À l'intérieur d'un système organique temps-espace tel que celui où, disais-je, notre connaissance scientifique est enfermée, deux types généraux de distribution peuvent se rencontrer, a priori : ou bien agitation désordonnée, ou bien courants dirigés (statistiquement ou finalistiquement, peu importe). Ici nous quittons le domaine des dimensions primordiales pour pénétrer dans le domaine des faits observés. Que répondent les faits ?

Dans l'état actuel de la Science, il paraît incontestable que, au moins par effet statistique, des courants, *deux* courants se dessinent expérimentalement dans l'Étoffe cosmique : l'un, évidemment universel, ramenant graduellement la matière, [247] par voie de désintégration, vers une énergie physique élémentaire de radiation ; l'autre, en apparence local, et coïncidant avec une sorte de remous énergétique, où la matière, en s'arrangeant en édifices formidablement compliqués, prend la forme de corpuscules organisés où une certaine intériorité psychique apparaît et grandit en fonction de la complication. Dérive simultanée vers la complexité et la conscience : tout le phénomène de la Vie.

Sur l'importance et la valeur relatives de ces deux courants de désagrégation et d'agrégation dans l'Univers, sur leur complémentarité plus ou moins nécessaire dans la construction cosmique, sur leurs conditions finales d'équilibre, nous pouvons hésiter encore. Mais, quant à leur existence, ils se présentent à nous comme une chose définitivement assurée.

3. Cherchons maintenant à avancer encore, considérant cette fois, plus particulièrement, le courant de la Vie. Dans son ensemble, disais-je, ce courant, depuis quelque six cent millions d'années que nous pouvons le suivre, n'a pas cessé (c'est sûr) de s'élever globalement dans le sens de complexité-conscience. Mais continue-t-il encore à monter ? et, s'il monte toujours, son allure est-elle divergente ou convergente ? et, si son allure est convergente, où dirige-t-elle l'axe de sa course ?

Ici, et ici seulement, nous entrons dans le domaine encore inconsolidé de l'hypothèse, c'est-à-dire de la pensée scientifique en action. À partir de ce point, ce que je vais dire n'est donc pas *encore* sûr aujourd'hui. Anticipant toutefois sur l'avenir, je me demande si nos certitudes de demain, en ce qui concerne la figure précise et l'avenir de l'évolution biologique (ou même de l'évolution tout court) ne dépendraient pas essentiellement de l'idée qu'une réflexion scientifique activement poussée nous permettra d'établir comme définitive concernant la nature du *phénomène social humain*.

Autour de nous, l'Humanité présente le spectacle extraordinaire d'un groupe zoologique ubiquiste dont les rameaux, [248] au lieu de se séparer (comme il arrivait toujours jusqu'ici chez les espèces animales) se reploient et s'enroulent sur eux-mêmes, avec développement d'un appareil mécanique et d'un psychisme de dimensions planétaires, - ceci évidemment sous l'effet d'un type de conscience *réfléchie* déterminant une interliaison intime de tous les éléments à l'intérieur du groupe. Ce fait énorme nous semble encore banal parce que nous avons pris l'habitude de le regarder comme « naturel » ou de l'escamoter en formules juridiques. Replacé par contre dans le courant organique de la Vie, il exige et *suggère* immédiatement une explication. Conformément à la loi de « complexité-conscience », n'assisterions-nous pas, tout au long de l'histoire humaine, au spectacle d'une ultrasynthèse visant à grouper, en quelque super-organisme de type absolument nouveau, non plus des atomes, des molécules, des cellules, - mais des individus, et même des phyla tout entiers ? Autrement dit, l'Humanité, en voie de collectivisation autour de nous, ne représenterait-elle pas, du point de vue scientifique, l'apparition dans l'Univers de quelque super-complexe ?

Une telle perspective peut paraître fantastique. Reste que, étant parfaitement logique, elle est en train de s'imposer à un nombre crois-

sant de solides esprits, - avec cette conséquence de faire apparaître une réponse possible aux questions mêmes qui demeureraient pendantes touchant la nature exacte de l'évolution.

De ce point de vue, en effet

- a) il s'avère d'abord que la fraction vitalisée du monde à laquelle nous appartenons n'a pas encore cessé aujourd'hui de s'élever dans la direction des hauts complexes.
- b) Il appert ensuite que le système en apparence divergent des rayons tracés par la Vie au cours de son ascension est entré, à partir de l'Homme, dans une région où il devient convergent.
- c) Il apparaît inévitable, enfin, que pour imaginer un terme à cette convergence, nous envisagions quelque part [249] en avant, l'émergence de *quelque sommet*, correspondant à une sorte de réflexion générale sur eux-mêmes des éléments réfléchis de la Terre, - la formation de ce sommet coïncidant du reste avec un maximum de l'exigence d'irréversibilité qui grossit d'âge en âge, au fond du cœur humain.

Ce qui signifierait, au bout du compte, que, malgré ses caractères de fragilité et d'improbabilité, c'est la complexité (ou tout au moins c'est la conscience, dont la complexité s'accompagne) qui est destinée, dans l'Univers, à triompher finalement sur la simplicité.

Ici, je le répète, nous quittons le certain, mais avec la satisfaction de nous trouver enfin en face du crucial, dans le problème de l'évolution. *

[250]

* *Atti del Congresso internazionale di Filosofia Promosso dall' Istituto di studi filosofici, Roma, 15-20 novembre 1946.*

[251]

SCIENCE ET CHRIST

14

ŒCUMÉNISME

[Retour à la table des matières](#)

[252]

[253]

*[LES TROIS OPTIONS
DE FOND]*

Un certain oecuménisme se cherche en ce moment ; il est inévitablement lié à la maturation psychique de la Terre ; et donc il arrivera. Mais, sur les conditions d'existence et de réalisation de cet oecuménisme je demeure encore incertain - ou plutôt il me semble voir toujours plus clairement que, dans leur formulation présente, (je ne dis pas dans leur aspiration de fond, qui est identique) les grands courants mystiques actuels ne sont pas immédiatement réconciliables. En particulier le courant oriental (avec son Dieu-substrat en qui les éléments et les déterminations du Monde se dissolvent, comme au sein d'une sphère de rayon infini) me paraît dériver en sens inverse du courant christiano-occidental (ou un Dieu de tension et d'amour se dessine en consommation de toute personnalisation et de toute détermination, comme centre de concentration universelle). Pareillement, un autre dualisme psychologique de fond me semble exister, entre chrétiens (ou entre représentants des divers autres groupes) suivant qu'ils acceptent ou refusent, à l'origine de leur Foi religieuse, une certaine foi en l'Homme. Et pareillement, encore, deux attitudes irréductibles se font jour dans la notion de rapprochement des religions tant qu'on ne décide pas si la convergence doit se faire entre lignes équivalentes [254] (syncrétisme) ou sur un axe privilégié, central, - autour d'un Christ incommensurable (en dignité cosmique) avec aucun prophète et aucun Bouddha (seule conception chrétienne et biologique possible...)

Dans ces conditions je me demande si les deux seules voies efficaces d'oecuménisme en ce moment ne seraient pas :

- (oecuménisme de sommet) 1) entre chrétiens, d'explicitier un christianisme ultra-orthodoxe et ultra-humain, à l'échelle vraiment « cosmique ».

- (oecuménisme de base) 2) entre hommes en général, de préciser et de développer les fondements d'une « foi » humaine commune en l'avenir de l'Humanité.

Conjugués, ces deux efforts nous conduiraient automatiquement à l'oecuménisme attendu ; parce que poussée au bout d'elle-même, la foi en l'Humanité ne semble pas pouvoir être satisfaite en dehors d'un Christ pleinement explicité. Tout autre méthode, je le crains, n'aboutirait qu'à un confusionisme ou à des syncrétismes sans vigueur ni originalité. Ce qui nous manque, pour nous rejoindre, ce serait en somme la perception claire d'un « type » bien défini (et réel) de Dieu et d'un « type » également bien défini d'Humanité. - Si chaque groupe maintient son type de Dieu et son type d'Humanité (et que ces types soient hétérogènes) aucun accord ne peut être sérieux : il ne se produira que sur des équivoques ou du pur sentiment.

Dans ces conditions, un rapprochement ou alliance entre mouvements oecuméniques non épurés me paraîtrait (en dehors d'une sympathie générale) chose encore prématurée.

N. B. Les options ne sont pas indépendantes. Par exemple opter pour la foi en l'Homme entraîne l'option du Dieu de Tension (et réciproquement) et, plus probablement, l'option d'un Univers céphalisé (autour d'un noyau christique). *

* Paris, 15 décembre 1946.

[255]

SCIENCE ET CHRIST

15

SUR LA VALEUR
RELIGIEUSE DE
LA RECHERCHE

[Retour à la table des matières](#)

[256]

[257]

Dans une lettre récente, notre R. P. Général a mentionné la Recherche (Recherche scientifique, et plus généralement dans tous les secteurs de la Pensée) en tête des lignes de progression et d'attaque qu'il proposait aux membres de la Compagnie. Je voudrais, à ce sujet, vous présenter et vous soumettre ici quelques observations justifiant - d'un point de vue un peu spécial, mais que je crois solide - la direction qui vient de nous arriver de Rome.

1. Un premier point à observer est l'importance capitale que, au cours d'un siècle et demi, la Recherche a prise dans les occupations et les préoccupations humaines. Recherches historiques, d'une part, visant à reconstituer les phases, la trajectoire du Monde passé ; et Recherches expérimentales, d'autre part, absorbées par l'effort d'analyser la structure présente de l'Univers et par l'espoir de mettre la main sur les commandes du mouvement qui nous entraîne : dans ces deux directions, quelle ardeur, quelle ferveur autour de nous ! - Il n'y a pas si longtemps, les chercheurs étaient encore des curieux et des fantaisistes, - peu nombreux, en somme, et généralement considérés comme des individus exceptionnels, comme des « originaux ». Aujourd'hui, c'est par millions que les hommes cherchent, et dans tous les domaines, et par « millions organisés ». En nombre d'hommes employés, en somme d'argent absorbée, en quantité d'énergie dépensée, la

[258]

Recherche tend de plus en plus à devenir la Grande Affaire du Monde. D'un luxe ou d'une distraction elle a déjà passé au degré et à la noblesse de fonction humaine vitale, - aussi vitale certainement que la nutrition et la reproduction ! Notre époque est souvent définie par la montée sociale des masses. Juste aussi bien (et au tréfonds les deux

événements se tiennent...) on pourrait la caractériser par la Montée de la Recherche.

2. La Montée moderne de la Recherche... En soi, le fait est incontestable. Mais comment l'interpréter ?

À mon avis, le phénomène n'a qu'une explication possible : et cette explication (à la fois extrêmement simple dans son principe et extrêmement révolutionnaire dans ses conséquences), la voici : c'est de nous décider à admettre, sous la pression des faits, que l'Homme n'est pas encore achevé dans la Nature, pas encore complètement créé, - mais que, en nous et autour de nous, il se trouve encore en pleine évolution. D'une part, considéré dans sa totalité collective, le groupe humain tend de plus en plus distinctement à se grouper organiquement en un ensemble super-réfléchi qui' observé correctement, semble bien ne pas être autre chose que le prolongement direct du processus suivant lequel, depuis les premières origines de la Vie, la Conscience n'a jamais cessé de s'approfondir à la faveur d'organismes de plus en plus compliqués. Telle serait la, signification profonde du grand phénomène social à travers lequel nous nous débattons. - D'autre part, grâce au jeu même de cette super-réflexion collective, l'esprit humain se révèle capable, en ce moment même et sous nos yeux, de découvrir et de manier les ressorts matériels qui lui permettront vraisemblablement (par action directe sur les lois de la reproduction, de l'hérédité et de la morphogénèse) de provoquer et d'influencer à volonté - dans certaines limites encore imprévisibles - la transformation de son propre organisme (cerveau compris...). Voilà où nous en sommes en ce moment.

[259]

Eh bien, de ce point de vue (tout à fait probable je le pense sérieusement), qui est celui d'une Évolution rebondissant réflexivement sur soi à partir de l'Homme, tout ne s'éclaire-t-il pas et ne prend-il pas son vrai relief dans le phénomène que je viens d'appeler « la Montée de la Recherche » ?

La fièvre ou passion de savoir et de maîtriser à laquelle nous assistons (ou même participons) elle pouvait peut-être se confondre, à ses débuts, avec une simple crise de curiosité, avec le simple besoin d'explorer la portion d'Univers mise à notre disposition. En fait, si vrai-

ment (comme nous commençons à le soupçonner) la montée de la Vie n'est pas terminée sur Terre, la crise est beaucoup plus importante et beaucoup plus significative. Car alors, dans l'expansion et l'intensification de notre effort moderne pour découvrir et pour inventer, ce n'est rien moins qu'un régime biologique nouveau qui émerge dans le Monde : celui de l'Évolution *dans sa phase hominisée*. Si la Recherche envahit de plus en plus l'activité humaine, ce n'est ni fantaisie, ni mode, ni hasard : mais c'est tout bonnement que l'Homme, devenant adulte, se trouve irrésistiblement conduit à prendre en charge l'évolution de la Vie sur Terre, et que la Recherche est l'expression même (à l'état réfléchi) de cet effort évolutif non seulement pour subsister, mais pour être plus, non seulement pour survivre, mais pour supervivre irréversiblement.

3. Et alors, si je ne me trompe, la réponse se découvre lumineuse, à la question que nous nous posons en commençant. « Pourquoi est-il si important pour nous autres, jésuites, de participer à la Recherche humaine jusqu'à la pénétrer et l'imprégner de notre foi et de notre amour du Christ ? » Pourquoi ? tout simplement (si ce que je viens de dire a un sens) parce que la Recherche est la forme sous laquelle se dissimule et opère le plus intensément, dans la Nature autour de nous, le pouvoir créateur de Dieu. À travers [260] notre recherche, de l'être nouveau, un surcroît de conscience, émerge dans le Monde. Cette nouvelle créature ne resterait-elle pas inachevée, « invivable », si (dès sa naissance, si possible) elle ne tombait, aussi explicitement que possible, sous les formes complémentaires d'Incarnation et de Rédemption ? Essentiellement, « ontologiquement », tout fruit de la Recherche est par nature christifiable (« christifiabilis » et « christificandus »), pour que le Monde soit, jusqu'au bout. Donc notre place est bien là, à nous prêtres, au point d'émergence de toute vérité et de toute puissance nouvelle : pour que le Christ informe tout accroissement, à travers l'Homme, de l'Univers en mouvement.

Ceci est le point de vue qu'on pourrait appeler « théologique » de la question. Transposons, si vous le voulez, la même vérité en termes de psychologie et de vie intérieure.

Sous l'influence des pouvoirs presque magiques que la Science lui confère pour guider la marche de l'Évolution, il est inévitable que

l'Homme moderne se sente lié à l'Avenir, au Progrès du Monde par une sorte de religion souvent traitée (à tort, je pense) de néopaganisme. Foi en quelque prolongement évolutif du Monde interférant avec la foi évangélique en un Dieu créateur et personnel ; - mystique néo-humaniste d'un *En Avant* se heurtant à la mystique chrétienne de *l'En Haut* : dans ce conflit apparent entre l'ancienne foi en un Dieu transcendant et une jeune « foi » en un Univers immanent se place exactement (si je ne me trompe), par ce qu'elle a de plus essentiel, *sous sa double forme scientifique et sociale*, la crise religieuse moderne. Foi en Dieu et foi en l'Homme ou au Monde. Toute l'avance du Règne de Dieu, j'en suis convaincu, est en ce moment suspendu au problème de réconcilier (non pas superficiellement, mais organiquement) ces deux courants, l'un avec l'autre. « Le Problème des deux Fois ». Suivant quelle méthode l'attaquer ? et à qui confier la charge, la « mission » de le résoudre ?

[261]

Dans un premier temps, c'est évident, le travail de l'apologète moderne (je n'aime pas beaucoup ce mot, trop suffisant et possessif de vérité, - mais je n'en trouve pas d'autre), - le travail de l'apologète moderne, donc, doit être un effort de réflexion intellectuelle, établissant que les deux Fois en présence (Foi en Dieu et Foi en l'Homme), loin de s'opposer entre elles, représentent au contraire les deux composantes essentielles d'une mystique humano-chrétienne complète. Pas de foi chrétienne réellement vive si celle-ci n'atteint et ne soulève pas, dans son mouvement ascensionnel, la totalité du dynamisme spirituel humain (la totalité de « l'anima naturaliter christiana »). Et pas de foi en l'Homme psychologiquement possible, non plus, si l'avenir évolutif du Monde ne rejoint pas, dans le transcendant, quelque foyer de personnalisation irréversible. En somme, impossible d'aller En Haut sans se mouvoir En Avant, - ni de progresser En Avant sans dériver vers l'En Haut. Sur ce point, dans l'espace d'une génération, la Pensée chrétienne, approfondissant, sous la pression de la Pensée profane, les notions de Participation et d'Incarnation, est presque arrivée à se mettre d'accord à l'heure qu'il est ; ceci pour le plus grand soulagement à la fois des âmes croyantes et incroyantes, et certainement pour la plus grande gloire de Dieu. Et on ne saurait exagérer l'importance de ce premier succès.

Remarquons-le bien toutefois. Si brillante soit cette démonstration dialectique de la conciliabilité des « deux Fois » elle est destinée à rester stérile aussi longtemps qu'elle ne se présentera pas au Monde comme concrètement vécue. Que théoriquement, *in abstracto*, l'En Haut et l'En Avant de l'Univers coïncident, c'est bien, et c'est même beaucoup. Mais pour que la solution proposée soit vraiment convaincante et *contagieuse*, il lui reste à se manifester - à faire ses preuves, en acte et en réalité, c'est-à-dire *in vivo*. Pour que se construise, autrement dit, entre Foi en Dieu et Foi en l'homme la résultante sous l'impulsion de laquelle, j'en suis persuadé, le [262] Christianisme s'apprête à rebondir demain (juste comme et avec l'Évolution !), ce ne sont pas des traités et des livres, ce sont des exemplaires humains qu'il nous faut : des hommes, veux-je dire, qui, animés passionnément et *simultanément* des deux espèces de Foi, opèrent en eux-mêmes, *dans un même cœur*, la jonction des deux puissances mystiques, de façon à en présenter, autour d'eux, la synthèse *réalisée* ; des hommes d'autant plus convaincus de la valeur sacrée de l'Effort humain qu'ils s'intéressent premièrement à Dieu. - Avant Blériot et les Wright, on avait bien fait des calculs sur la résistance de l'air. N'empêche que l'aviation n'a réellement commencé à exister et à envahir la Terre que quand des hommes se sont mis vraiment à voler...

Et voici qui nous ramène directement à l'importance du travail de Recherche dans la Compagnie. Historiquement, par conditions de naissance et par tradition de famille, la Compagnie s'est toujours posée en défense et en soutien de l'Humanisme chrétien. Jadis, cette attitude instinctive ne trouvait guère à s'exprimer que dans une liaison, assez superficielle, entre Belles Lettres (ou Mathématiques) et Religion. Mais aujourd'hui, en face du Néo-humanisme moderne (orienté, non plus vers le culte et l'imitation des Grands Anciens, mais vers la genèse de quelque Superhomme), la fonction dont nous nous trouvons traditionnellement investis dans l'Église se charge de gravité et de responsabilité. Chaque année, dans nos noviciats, de jeunes hommes se présentent en qui (parce qu'ils sont de leur temps) brille et brûle l'étincelle de la foi humaine en l'avenir de l'Humanité. Qu'attendons-nous pour leur inculquer le devoir et leur donner toute occasion possible de nourrir et grandir ce feu au Feu même qu'ils viennent chercher chez nous, de l'Amour d'un Dieu Incarné ? Qu'attendons-nous pour les jeter (avec toutes précautions voulues, c'est évident) au plus vif de la Re-

cherche humaine : non pas dans ces zones neutres ou dépassées où la progression est en train de se ralentir (je [263] pense ici à la plupart des Sciences du Passé), mais dans ces zones actives et critiques où l'on se bat en ce moment pour enlever les grandes citadelles de la Matière et de la Vie. Faire des croyants complets, sur les deux tableaux, n'est-ce pas là, si dangereuse soit-elle, notre première Mission ?

En vérité, si quelqu'un peut opérer, comme je le disais, *in actu et in vivo*, la synthèse essentielle des deux Fois qui s'affrontent en ce moment dans le Monde, ce sont bien, par tradition et par formation, les fils de S. Ignace : - à condition toutefois (condition essentielle) qu'ils aient clairement perçu, une bonne fois cette vérité fondamentale, où s'exprime (si je ne m'abuse) l'essence et les exigences mêmes de l'« esprit moderne » : c'est que le Règne du Christ, auquel nous nous sommes voués, ne saurait s'établir, dans la lutte ou dans la paix, que sur une Terre portée, *par toutes les voies de la Technique et de la Pensée*, à l'extrême de son humanisation.

Tout ce que je viens de vous dire, je le résumerais volontiers dans cette seule phrase, que vous corrigerez vous-mêmes dans ce que sa simplicité a de trop brutal : « Nous, prêtres, jésuites, non seulement nous devons nous intéresser, nous prêter, mais nous devons croire à la Recherche parce que la Recherche (poursuivie « avec foi ») est le terrain même sur lequel a des chances de s'élaborer la seule mystique humano-chrétienne qui puisse faire demain une unanimité humaine. » *

[264]

* Rapport présenté par le Père Teilhard à Versailles, le 20 août 1947, au cours d'une semaine d'études organisée par les Pères de la Compagnie de Jésus.

[265]

SCIENCE ET CHRIST

16

NOTE-MÉMENTO SUR
LA STRUCTURE BIOLOGIQUE
DE L'HUMANITÉ

[Retour à la table des matières](#)

[266]

[267]

Pratiquement tous ceux (ethnographes, politiciens, économistes, moralistes) qui font profession d'étudier et de construire la Société travaillent comme si l'Homme social était entre leurs mains une cire vierge qu'ils peuvent pétrir à volonté ; alors que la substance vivante qu'ils marient est au contraire, biologiquement et historiquement, marquée de certaines lignes de croissance parfaitement définies - assez souples pour se laisser utiliser par les architectes de la Terre nouvelle, mais assez fortes aussi pour faire sauter tout essai d'arrangement qui ne les respecterait pas.

De ces propriétés structurelles de fond, que tout le monde devrait savoir, je vais essayer de donner ici, très en raccourci, la liste et les caractères. On peut les ramener à trois.

1. NATURE BIFOCALÉ DE TOUT ÉLÉMENT NATUREL COSMIQUE

D'une manière générale, on peut dire que tout élément particulière cosmique se comporte symboliquement pour notre expérience comme une ellipse construite sur deux foyers d'intensité inégale et variable : l'un F_1 d'arrangement [268] matériel, l'autre F_2 de psychisme ; F_2 (Conscience) apparaissant et croissant d'abord en fonction de F_1 (complexité), mais manifestant bientôt une tendance continue à réagir constructivement sur F_1 pour le sur-complicier, et à s'individualiser lui-même de plus en plus. - Dans la Pré-vie (zone des complexités infimes : atomes et molécules) F_2 n'est pas sensible, c'est-à-dire est pratiquement nul. Dans la Vie pré-humaine (zone des complexités moyennes) F_2 apparaît, mais n'influe encore que faiblement sur la croissance de F_1 qui demeure largement automatique. À partir de

l'Homme (zone des complexités immenses), F_2 , réfléchi, assume pour une large part la charge de faire progresser F_1 (par jeu d'invention), en attendant peut-être de s'en détacher par complète autonomisation ⁸⁶.

En vertu de cette première caractéristique de l'Étoffe cosmique, nous voilà déjà avertis qu'il serait parfaitement inutile de chercher à spiritualiser quoi que ce soit autour de nous, dans l'Univers, sans le technifier d'abord ou en même temps, et vice versa.

Cherchons à suivre de plus près le phénomène.

2. VALEUR ORGANIQUE DU PHÉNOMÈNE SOCIAL

Parce que nous vivons noyés à l'intérieur de la masse humaine, nous sommes instinctivement portés à ne voir qu'un rassemblement accidentel et superficiel dans le processus d'organisation sociale. Or plus on étudie la nature progressive et les propriétés psycho-géniques (c'est-à-dire génératrices de conscience) de ce dernier, plus on se convainc [269] que l'Humanité, considérée dans son ensemble (la « Noosphère ») forme, ou plus exactement est en train de développer, autour de nos centres individuels, une vaste unité naturelle (et par conséquent de structure bi-focale) obéissant, en tant que telle, à la loi générale ci-dessus analysée de Complexité-Conscience. Avec cet avantage que le phénomène, extrêmement grossi (puisqu'il se passe à notre échelle) devient ici particulièrement lisible dans son mécanisme, où se reconnaît la chaîne suivante d'événements :

- a) À l'origine une compression planétaire croissante subie par la masse humaine se développant rapidement (par multiplication) sur surface fermée.
- b) Par réaction, une organisation également croissante de cette même masse humaine, obligée de s'arranger sur soi pour diminuer la pression planétaire (formation de F_1).

⁸⁶ Et renversement sur ce que j'ai appelé ailleurs « le Point Oméga ».

- c) Par corrélation, une intensification collective de conscience, déclenchée par arrangement des particules humaines (montée de F_2).

Le processus tout entier permettant de prévoir sans ambiguïté, pour la suite de l'histoire humaine, certains éléments de trajectoire précis. Rien, en effet, pouvons-nous affirmer en vertu de ce qui précède, ne saurait empêcher l'Humanité dans l'avenir :

- a) ni de se totaliser graduellement sur soi ;
- b) ni de s'automatiser « par en bas », de façon à dégager une quantité croissante d'énergie utilisable ;
- c) ni de se spiritualiser « par la tête », grâce à la transformation toujours plus poussée de l'énergie libérée par les progrès techniques.

[270]

3. STRUCTURE ENROULÉE DE L'HUMANITÉ

Ce que je viens de dire sur la physiologie de la Noosphère ne prend sa pleine valeur que complété par un regard jeté sur sa phylogénie. De ce point de vue, qui est celui de la Systématique, l'Humanité se présente à nous comme un faisceau d'espèces potentielles continuellement forcées (par compression planétaire) et capables (par compénétration psychique) de s'enrouler les unes sur les autres. Zoologiquement parlant, pourrait-on dire, le groupe humain peut se définir comme le produit d'une ramification (spéciation) constante, constamment surmontée et synthétisée par convergence en milieu spatialement et psychiquement courbe. Or ceci permet de poser les deux règles importantes que voici :

a) *La première*, nous la connaissons déjà, est que l'Hominisation est essentiellement un processus d'unification collective.

b) Mais *la seconde*, plus nouvelle, est que, dans cette opération, il faut tenir compte du fait que, non seulement individuellement, mais encore cliniquement, les hommes représentent des éléments complémentaires, qualitativement différents. Par suite de sa structure naturellement ramifiée, l'Humanité est formée, si l'on peut dire, d'un grand nombre d' « isotopes » réfléchis, - chacun doué de ses vertus particulières. Et ne pas tenir compte de cette diversité des écailles humaines pour en surveiller et assurer le développement en proportions convenables serait aussi grave que de chercher à contrarier la double force, externe et interne, qui les oblige à se reposer sur soi.

Je le répète. Les diverses propriétés structurelles que je viens d'énumérer ne suffisent pas pour déterminer la solution [271] du problème actuellement posé à l'Homme par la suite de son évolution. Mais elles en fixent les conditions les plus générales. Si bien que tout plan, tout projet, où une seule d'entre elles se trouverait contredite ou négligée, peut être sans hésitation jeté - comme un mémoire sur la quadrature du cercle - dans la corbeille à papier. *

[272]

* *Galluis*, 3 août 1948.

[273]

SCIENCE ET CHRIST

17

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

[Retour à la table des matières](#)

[274]

[275]

Qu'est-ce que la Vie ?

À cette question je pense que, sous l'effort convergent de la physique, de la chimie, de la biologie et de l'histoire planétaire, nous commençons à voir s'esquisser une réponse, que je ramènerai volontiers aux trois propositions suivantes :

I. - D'une façon tout à fait générale, on pourrait dire que la vie (définie par ses principaux attributs d'assimilation, de reproduction, d'hérédité et de conscience) se présente désormais à la science, non plus comme une anomalie physico-chimique, mais comme la forme extrême prise sous certaines conditions (température favorable, durée suffisante de transformation, etc.), par une propriété *universelle*, bien que généralement dissimulée, de l'étoffe cosmique. Ce qui revient à dire que la vie peut être légitimement regardée comme en pression, depuis toujours et partout, dans l'univers, - naissant, dès qu'elle peut, partout où elle peut, - et, là où elle est apparue, s'intensifiant autant qu'elle le peut, dans les immensités du temps et de l'espace.

II. - Plus précisément, la vie tend toujours davantage à nous apparaître, scientifiquement, comme *un effet spécifique de complication corpusculaire*, lié à l'édification de très grosses et très complexes particules. Malgré la présence de nombreux seuils critiques, en effet, c'est sans aucune rupture que se [276] suit la courbe menant des grosses molécules aux êtres multicellulaires : cette courbe étant précisément celle suivant laquelle émergent (hors des jeux de hasard et de grands nombres) les effets « vitaux » d'indétermination, de self-arrangement et de conscience.

III. - Ceci posé, entre cette mystérieuse dérive du monde vers des états de plus en plus complexes et intériorisés, et l'autre dérive (bien plus étudiée et mieux connue, celle-là) qui entraîne le même monde

vers des états de plus en plus simplifiés et extériorisés, - entre ces deux dérives, dis-je, existe-t-il une relation ? Et laquelle ? Les deux mouvements (vie et entropie), quantitativement (dirait-on) d'importance si inégale, ne seraient-ils pas en réalité de même amplitude, de même ordre, et en quelque façon complémentaires l'un de l'autre ? Et, dans ce cas, sous quelle forme prévoir l'équilibre final du phénomène ? En cette ultime question tend peut-être à se ramasser et à se formuler, pour la science de demain, l'énigme essentielle de l'univers. *

* *Les Nouvelles Littéraires*, 2 mars 1950.
Réponse à une enquête d'André George.

[277]

SCIENCE ET CHRIST

18

LA BIOLOGIE, POUSSÉE
À FOND, PEUT-ELLE NOUS
CONDUIRE À ÉMERGER DANS
LE TRANSCENDANT ?

[Retour à la table des matières](#)

[278]

[279]

À la question de savoir si, poussée à fond dans une certaine direction, la Biologie peut nous conduire à émerger dans le transcendant, je pense qu'il faut répondre affirmativement. Et voici pourquoi.

Bien que nous l'oublions trop souvent, ce que nous appelons « l'Évolution » ne se développe qu'en vertu d'une certaine préférence interne pour la survie (ou, si l'on préfère, pour « se survivre »), laquelle, dans l'Homme, prend décidément allure psychique, sous forme de *goût de vivre*. Ultimement, c'est le goût de vivre, et rien autre chose, qui sous-tend et soutient le complexe entier de toutes les énergies bio-physiques dont le jeu conditionne expérimentalement l'anthropogénèse.

Ceci posé, qu'arriverait-il, si un beau jour, nous nous apercevions que l'Univers est si hermétiquement clos sur soi que nous ne puissions d'aucune façon en sortir, - soit parce que nous sommes forcés à y tourner indéfiniment en rond, soit (ce qui revient au même) parce que nous y sommes voués à une mort totale ? - Immédiatement et du même coup, me semble-t-il, - juste comme des mineurs découvrant que la galerie est bouchée en avant d'eux - nous perdrons « le coeur » d'agir, et l'élan humain se trouverait radicalement, par découragement et *dégoût*, stoppé et « dégonflé » pour toujours, au fond de lui-même.

[280]

Qu'est-ce à dire, sinon que, en devenant réfléchi, le mouvement évolutif *ne peut continuer qu'en se découvrant irréversible*, - *c'est-à-dire transcendant* : puisque l'irréversibilité complète d'une grandeur physique, dans la mesure où elle implique évasion hors des conditions de « désagrégabilité » propres au Temps et à l'Espace, n'est que l'expression biologique de la Transcendance.

Issue vers quelque chose qui échappe à la mort totale, l'évolution est la main de Dieu qui nous ramène à lui. *

* Étude écrite probablement en mai 1951 (à l'occasion de la Semaine des Intellectuels catholiques).

[281]

SCIENCE ET CHRIST

19

RECHERCHE, TRAVAIL
ET ADORATION ⁸⁷

[Retour à la table des matières](#)

[282]

⁸⁷ Dernières pages envoyées par le P. Teilhard avant sa mort. Elles ont été écrites peu après la dernière oeuvre : *Le Christique*, à paraître ultérieurement. (N.D.E.)

[283]

« Faites de la Science paisiblement, sans vous mêler de philosophie, ni de théologie... »

Tel est le conseil (et l'avertissement) que l'autorité m'aura répété, toute ma vie durant.

Telle est encore, j'imagine, la direction donnée aux nombreux et brillants poulains lancés aujourd'hui, très opportunément, dans le champ de la Recherche.

Mais telle est aussi l'attitude dont, respectueusement, - et cependant avec l'assurance que me donnent cinquante années de vie passée au cœur du problème, - je voudrais faire remarquer, à qui de droit, qu'elle est psychologiquement inviable, et directement contraire, du reste, à la plus grande gloire de Dieu.

1. ESPRIT SCIENTIFIQUE ET FOI EN L'EN-AVANT

Afin de comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de rappeler la relation organique et nécessaire qui, en tous domaines, fait dépendre l'opération humaine d'un attrait suffisamment fort, exercé par le terme de cette opération. Pour atteindre un sommet (plus ce sommet est abrupt) il [284] faut au grimpeur la volonté passionnée d'atteindre cette cime. La loi est universelle. Elle doit donc trouver son application dans le cas de la science : cette fameuse science dont tout le monde vante et utilise les conquêtes, - mais sans se demander jamais à quelle source psychologique profonde s'alimente un élan humain aussi irrésistible et aussi généralisé.

Depuis un siècle, sur Terre, la Recherche scientifique est devenue, à la fois quantitativement (par le nombre des individus employés) et

qualitativement (par l'importance des résultats obtenus) une des formes majeures - sinon la forme principale - de l'activité terrestre réfléchie.

Mais alors, c'est donc qu'il doit y avoir un moteur extrêmement puissant (quel est le moteur assez puissant ? ...) pour soutenir et accélérer autour de nous un pareil mouvement.

Essayons de répondre à la question.

Tout au début (et en prolongement de ce qui s'observe déjà chez les animaux supérieurs) ce qui fait de l'Homme un « savant » c'est apparemment l'attrait spéculatif de la curiosité, combiné avec l'excitant économique d'une vie plus facile. Découvrir et inventer par plaisir en même temps que par besoin, - pour rendre autour de soi l'existence meilleure. On peut justement regarder ce double besoin de distraction et de confort comme le stimulant initial de la Recherche.

Mais comment ne pas voir en même temps que, lié aux derniers développements de la Connaissance, un nouvel excitant psychique beaucoup plus puissant est en train de faire son apparition chez le Chercheur d'aujourd'hui : non plus seulement le goût du *bien-être*, - mais l'espoir sacré et passionné d'accéder au *plus-être*.

Jusqu'à ces tout derniers temps, l'Homme s'était en apparence résigné à l'idée que tout ce qu'il pouvait faire de mieux en ce monde, c'était de continuer à exister *tel qu'il est*, dans les meilleures conditions possibles.

Or, voici que sous l'effet conjugué de deux facteurs intellectuels nouveaux, - à savoir :

[285]

- a) découverte d'abord que la Vie était le résultat et l'expression d'une évolution ;
- b) et découverte, en même temps, que, par mainmise scientifique sur les ressorts de cette évolution, il lui était possible, à lui, l'Homme, de se faire ultra-évoluer :

voici, dis-je, qu'une nouvelle perspective, une nouvelle ambition sont entrées dans nos cœurs : non seulement survivre ou *bien vivre*,

mais *super-vivre*, en forçant l'entrée de quelque domaine supérieur de Conscience et d'Action.

Tout au fond de lui-même, d'ores et déjà, aucun chercheur digne de ce nom ne travaille plus, (ne peut plus travailler) que soutenu par l'idée de pousser plus loin, et jusqu'au bout, le Monde autour de lui.

Autrement dit, et virtuellement au moins, tout Chercheur est devenu aujourd'hui par exigence fonctionnelle un « croyant en l'En-Avant », un voué à l'« ultra-humain ».

Telle est, à mon sens, la situation présente, - situation entraînant les conséquences pratiques que voici.

2. LE CONFLIT RELIGION-SCIENCE ET SA SOLUTION

Au regard de l'autorité religieuse, ce qui rend la Science dangereuse, c'est que, dans l'esprit de ceux qui s'y adonnent, elle risque de multiplier les « objections » et de développer la tendance à douter.

En vertu de ce que je viens de dire, le problème se pose de façon différente et à un niveau plus profond.

Ce qui, en réalité, devrait faire réfléchir deux fois les Supérieurs avant d'envoyer un jeune au laboratoire (ou à l'usine, ce qui revient au même, au fond), ce n'est pas tant la crainte de voir celui-ci développer un « esprit critique » que la certitude de l'exposer au feu d'une foi nouvelle (la foi en l'Homme) à laquelle il n'est probablement pas habitué.

[286]

Urere aut uri ⁸⁸.

Plus le sujet choisi est pieux, plus il est à parier que, conformément aux enseignements reçus, il considère, religieusement parlant, les démarches et conquêtes de la Science comme un simple surcroît ou accessoire au Règne de Dieu.

Et plus il est scientifiquement racé, d'autre part, plus il a de chance de se trouver immédiatement séduit par une perspective nouvelle qui confère valeur absolue à l'objet naturel de ses goûts les plus profonds.

De nos jours, par la force des choses un Chrétien ne peut absolument plus s'adonner sincèrement à la Recherche (ni par suite s'aligner à forces égales avec ses camarades non-chrétiens) sans participer à la vision fondamentale qui anime cette Recherche ; c'est-à-dire sans régler au préalable la contradiction qui existe encore au fond de lui, neuf fois sur dix, entre les valeurs de l'En-Haut évangélique traditionnel et celles du nouvel En-Avant humain.

Dire par conséquent à un Religieux de faire des Sciences sans lui permettre, en même temps, de repenser du même coup toute sa vision religieuse, c'est bien, comme je le disais en commençant, lui donner une consigne impossible, - et le condamner d'avance à des résultats médiocres, dans une vie intérieure divisée.

Situation d'autant plus « absurde » que, pour sortir de l'impasse, il n'est pas question (j'aurai passé ma vie à le crier) d'atténuer l'esprit chrétien (et ignatien) mais de le renforcer jusqu'à la plus haute expression de lui-même.

Ce n'est pas ici le lieu de développer une fois de plus ma thèse familière que, dans l'Univers de type convergent que nous révèle la Science (et dans un tel Univers *seulement*) le [287] Christ trouve enfin la plénitude de son action créatrice, grâce à l'existence, enfin perçue, d'un centre naturel et suprême de Cosmogénèse où il puisse s'installer.

⁸⁸ Brûler ou être brûlé. (N.D.E.)

Ce sur quoi, par contre, il me paraît devoir insister plus que jamais, c'est à quel point, du seul fait de ce transfert du Christ ressuscité à un pôle supérieur de l'Évolution cosmique, le savant chrétien se trouve, non seulement « équi-animé », mais « super-animé » par rapport au savant non chrétien, dans son élan pour la Recherche. Puisque alors, à ses yeux, ce n'est plus simplement sous la forme de quelque vague Collectif, mais sous les traits d'un Quelqu'un suprêmement attirant et précis, que se profile, dans l'Avenir, l'ultra-humain.

Dans l'esprit et le cœur du chrétien devenu « travailleur de la Terre », dès lors, non pas l'interférence redoutée, mais une magnifique résonance établie entre l'adoration de l'EnHaut et la foi de l'En-Avant.

Et donc, sur le terrain même de la dévotion au Monde, le droit et la fierté de dire au camarade humaniste ou marxiste : « Plus et Ego »...

3. UN DISPOSITIF PRATIQUE À ENVISAGER POUR CEUX DU LABORATOIRE ET DE L'USINE, UNE FORMATION RELIGIEUSE SPÉCIALISÉE

Comment réconcilier (en reconnaissant qu'ils sont en fait une seule et même chose) le Dieu de l'En-Haut et le Dieu de l'En-Avant ?

Depuis cinquante ans, jetés au hasard en « guerillas », prêtres-chercheurs et prêtres-ouvriers ⁸⁹ ont comme moi [288] senti, et, plus ou moins comme moi, cherché à résoudre le problème : « chacun pour soi ».

Le moment ne serait-il pas venu de trier, de codifier et de transmettre systématiquement aux nouvelles recrues les résultats de cette expérience ? - C'est-à-dire, avant de lancer les jeunes dans les laboratoires (ou à l'usine), ne faudrait-il pas désormais, non pas seulement les sélectionner sous le rapport de leurs capacités et de leurs goûts intellectuels, mais encore plus peut-être

⁸⁹ Chez le prêtre-ouvrier, la revendication « sociale » du mieux-être masque l'aspiration, la foi néo-humanistique au plus-être. Mais, à mon avis, cette foi est toujours là, formant la partie principale, et la plus vive, de « l'esprit ouvrier » (cf. témoignages répétés de Paul Vaillant Couturier, du Dr Rivet, etc.).

- 1° les examiner, et
- 2° les éduquer sous le rapport de leur aptitude spirituelle à discerner et à poursuivre « le Christique » dans et à travers un « ultra-humain » ?

La mesure, évidemment, s'impose.

Et c'est ainsi que, très naturellement, l'esprit se trouve conduit à envisager, sous une forme ou sous une autre, la création de « séminaires spécialisés » où (soit par courtes périodes d'entraînement soit par stades prolongés) les jeunes chercheurs ou travailleurs de demain seraient initiés par des aînés bien choisis à une théologie plus attentive qu'elle ne l'est encore à expliciter les liens rattachant génétiquement entre eux Royaume de Dieu et Effort Humain.

Formation intellectuelle à la base, donc. Mais, bien entendu, éducation spirituelle aussi : celle-ci trouvant son expression dans la pratique des Exercices, re-pensés (juste comme le Dogme) dans le sens d'une meilleure appréciation des vertus à la fois christiques et christifiantes des opérations et des oeuvres humaines.

« Le Fondement », « le Règne », « les Deux étendards » ⁹⁰ parce que ces Méditations essentielles ont été conçues en un [289] temps où l'Homme était encore regardé comme placé, tout fait, dans un Univers statique, elles ne tiennent pas compte (sous leur forme actuelle) de l'attrait légitimement exercé désormais sur nous par l'»En-Avant. Elles ne donnent pas toute leur valeur sanctifiante et communiant aux progrès de l'Hominisation. Et par suite elles n'apportent pas au Chercheur (ni à l'Ouvrier) modernes ce que l'un et, l'autre attendent surtout de leur Foi : à savoir (comme le disait un jociste) le droit de se dire qu'ils contactent et consomment directement le Christ Total *en travaillant*.

Aussi bien que la Christologie dogmatique, en vérité, c'est la notion même de perfection chrétienne, qui demande à être reprise et réapprofondie (dans son sens) dès lors qu'on la transpose en un Univers nouveau (celui précisément des laboratoires et de l'usine) où la « créature » n'est plus seulement un « instrument à utiliser » mais bien un

⁹⁰ Méditations des Exercices de S. Ignace. (N.D.E.)

« co-élément à intégrer » par l'Humanité en genèse, - et où la vieille opposition Terre-Ciel disparaît (ou se corrige) dans la formule nouvelle : « Au Ciel par l'achèvement de la Terre. »

Une autre théologie et une autre approche de la perfection donc, peu à peu mises au point, dans les maisons d'études et de retraites, pour satisfaire aux nouveaux besoins et aux nouvelles aspirations des « travailleurs » qui nous entourent.

Mais plus encore peut-être (dans la mesure où chercheurs et ouvriers d'aujourd'hui ne sont que l'avant-garde de la Société qui monte) une nouvelle et supérieure forme d'adoration graduellement découverte par la Pensée et la Prière Chrétiennes à l'usage de n'importe lequel des croyants de demain. *

[290]

* New York, mars 1955.

[291]

SCIENCE ET CHRIST

APPENDICE

[Retour à la table des matières](#)

Il nous paraît indiqué de publier ici la lettre adressée par le P. Teilhard à E. Mounier, le 2 novembre 1947, à l'occasion des entretiens que celui-ci présidait à Châtenay. (N.D.E.)

Cher Ami,

Puisque décidément, il ne m'est pas possible d'assister à vos journées, je veux au moins vous envoyer ces quelques lignes pour vous dire combien de cœur je serai avec vous et vous tous. Je n'ai pas non plus trouvé le temps de vous écrire un rapport. Je tiens cependant à vous signaler le point suivant, presque self-évident - que j'eusse aimé à présenter et à discuter avec votre équipe.

Quand on parle d'une « théologie de la Science moderne », ceci ne veut évidemment pas dire que la Science puisse déterminer à elle seule une figure de Dieu et une religion. Mais ceci signifie, si je ne me trompe, que, étant donné un certain développement de la Science, certaines représentations de Dieu et certaines formes d'adoration se trouvent exclues parce que *non homogènes* avec les dimensions expérimentales de l'Univers. Cette notion d'homogénéité est certainement capitale en vie intellectuelle, morale et mystique. Si les divers étages de notre vie intérieure ne se définissent pas rigoureusement [292] les

uns les autres, - en revanche ils doivent s'accorder en échelle, en nature et en tonalité. Autrement, impossible de faire une vraie unité spirituelle en nous - ce qui est peut-être l'exigence la plus légitime, la plus impérieuse et la plus définitive de l'Homme d'aujourd'hui et de l'Homme de demain.

Ceci posé, on peut dire, je pense, que les grandes modifications apportées par la Science à notre perception et conception de l'étoffe du Monde sont les suivantes -

1° *Organicité totale de l'Univers* dans le Temps et l'Espace. Dans le Monde, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, tout élément, tout événement (encore que limité dans sa trajectoire individualisée, sur un court segment historique) est en réalité coextensif (dans sa préparation, son encadrement et son achèvement) à la totalité d'un Temps-Espace dont il est impossible à notre expérience d'émerger, ni en arrière, ni en avant (sinon, dans ce dernier sens, par mort et extase)

2° *Atomicité* de l'Univers. Par là, j'entends cette propriété du Monde (soupçonnée depuis les Grecs, mais établie seulement - et avec quel réalisme prodigieux - depuis cinquante ans !) d'être élémentairement composé par une multitude incroyable, affolante, de grains élémentaires, de plus en plus nombreux et petits vers le bas, - dans l'Infime ; d'où, à la base des choses, rôle énorme, inévitable, du Hasard et des tâtonnements.

3° Et par suite, *fonction primordiale de l'Arrangement (ou Unification)*, la Conscience apparaissant en liaison expérimentale évidente avec une complication graduelle de l'arrangement au sein de systèmes corpusculaires d'ordre de plus en plus élevé.

C'est dans un cadre réel défini par ces trois axes principaux qu'une théologie acceptable doit dorénavant se présenter. La Métaphysique a abusé d'une idée d'être abstraite, physiquement indéterminée. La Science, elle, nous définit, au moyen de certains « paramètres » précis, la nature et les [293] exigences c'est-à-dire l'étoffe physique, de

l'être « participé ». Ce sont ces paramètres que doit respecter toute conception, désormais, de Création, d'Incarnation et de Rédemption et de Salut, - comme aussi, bien entendu, toute « démonstration » de l'existence de Dieu.

Faites ce que vous voulez de ces réflexions. Mais ne les imprimez pas... ⁹¹.

Encore bonne chance

Et très à vous

TEILHARD.

Fin du texte

⁹¹ L'obéissance religieuse interdisait au Père de publier ses écrits à l'exception de quelques articles scientifiques. (*N.D.E.*)